

L'anse des chimères

Philippe MESTRE

A toutes les victimes de l'esclavage.

Avant-propos :

Ce livre est une pure fiction, toute ressemblance avec des faits ou des noms existants ou ayant existés ne serait que pure coïncidence.

Dans ce but, la majorité des faits se passe sur une île totalement imaginaire.

Certains termes employés pour désigner les esclaves ou les gens de couleur ne sont pas du fait de la philosophie de l'auteur, mais ne sont utilisés que pour remettre le récit dans le contexte de l'époque.

Chapitre 1

Dordogne, printemps 1788,

Le vieux tronc de chêne rompit sous les assauts des flammes et une nuée d'étincelles monta vers le conduit de la grande cheminée, cherchant à rejoindre l'azur.

Le baron Pierre de la Bâtie sembla se réveiller. Il se tenait face aux flammes. Dans son dos, ses mains croisées froissaient une lettre.

Une silhouette voûtée et des cheveux blancs marquaient un grand nombre de printemps. Sa maigreur et son teint bistre dénonçaient une santé fragile. Il portait une redingote de parade démodée et élimée aux manches qui témoignait d'une vieille noblesse aux finances en grand péril. Derrière lui se tenaient ses deux fils.

Edouard l'aîné, brun aux cheveux frisés, avait ses yeux noirs, souvent baissés comme en signe de soumission.

Petit et mince comme son père, toujours vêtu de noir, il était d'un tempérament effacé et obéissant.

Antoine, 22 ans, de deux ans son cadet, portait ses cheveux châains longs et maintenus par un catogan. Ses yeux verts pétillants éclairaient un visage avenant et déterminé. D'un naturel curieux, il était vêtu à la mode campagnarde avec une chemise de grosse toile écrue, un gilet sans manches, une culotte et des jambières. Sa seule distinction avec les paysans étaient des godillots de gros cuir, plutôt que les sabots traditionnels.

Plus que ses vêtements, ses idées ne correspondaient pas à ses origines.

Les deux jeunes hommes se tenaient côte à côte, attendant que leur père prenne la parole.

Se décidant enfin, le baron s'adressa à ses fils :

- Depuis que votre mère nous a quittés, je ne suis que l'ombre de moi-même. Ma santé se dégrade et je ne peux plus accomplir ma tâche comme autrefois. J'ai donc décidé de transmettre, dès à présent, la gestion de notre domaine à Edouard ! dit-il en se retournant.

- Il portera également notre titre ! ajouta-t- il en observant Antoine.

- Père, vous savez que pour moi ces titres n'ont aucune valeur ! se justifia Antoine.

- N'insultez pas nos aïeux qui ont servi avec honneur tant de Rois. Nous sommes d'une vieille noblesse, pas de celles obtenues par courtoisie économique comme le Roi en attribue à ceux qui renflouent provisoirement ses finances.

- Cette société n'a plus lieu d'être, Père. Les paysans meurent de faim quand la cour s'amuse et dépense sans compter. N'aurait-on pas mieux fait de construire des écoles ou des hospices plutôt que ce château à Versailles que l'on aménage sans cesse et qui démontre la démesure de la vanité de nos souverains. Tout ce luxe ne fait-il pas injure à tous ces pauvres gens. Ils n'ont déjà pas de quoi nourrir leurs enfants, mais on les accable toujours plus d'impôts pour le payer ? Le pire est que les gens finiront par oublier les malheurs et la souffrance qu'il aura fallu pour le construire. Ils croiront que tous y dansaient et s'imagineront en princes.

Le baron s'emporta.

- Qu'ai-je fait pour avoir un tel fils ! Tes idées révolutionnaires, nous conduiront à notre perte. Tu traînes trop avec les paysans. On me dit que tu travailles même avec eux. Ce n'est pas ta place. Comment as-tu pu te mettre de telles idées en tête ?

- Père, pourquoi notre naissance nous donnerait plus de droits qu'aux autres ? N'est-ce point la valeur de chacun qui doit décider de sa place dans la société et non un quelconque héritage ?

- Nous avons été de bons serviteurs et les Rois ont reconnu ces mérites. Notre noblesse est enracinée dans le royaume.

- Certes notre passé est important, mais ne doit-on pas juger un arbre à l'ombre qu'il apporte ou aux fruits qu'il offre, plutôt qu'aux circonstances qui l'ont fait pousser là. Nos paysans subissent une condition injuste, trouvons-leur une nouvelle place et nous y gagnerons tous. Nous pouvons

commencer par notre domaine.

- Tu dilapiderais ce que nous avons mis des siècles à bâtir ? Crois tu que nos gens respecteraient nos droits ?

- Père, notre domaine périclité déjà, il ne rapporte plus ce qu'il devrait. La France est au bord de la faillite. Il faut réinventer une nouvelle société. Il ne faut plus penser en termes de droits. Que chacun s'attache à ses devoirs. Le Roi doit conduire et protéger son peuple ! Il ne favorise que ceux qui le courtisent et saigne ceux qui le nourrissent.

- Que ne dois-je entendre ? Veux-tu hâter ma mort Antoine ? Dieu merci, Edouard n'est pas comme toi et continuera la destinée de notre famille.

Edouard leva doucement la tête et regarda son père d'un air accablé. Il n'osait affronter le regard réprobateur de son frère.

- Ne serait ce pas un honneur pour notre famille d'instiller ces nouvelles idées ? Le roi vous écouterait peut-être !

- Le Roi se moque des vieux serviteurs comme moi. Nous sommes les gardiens des traditions. Ce sont les idées comme les tiennes qui affaiblissent le royaume.

Le Baron marqua une pause et se racla la gorge.

- Aussi ai-je jugé préférable de t'envoyer quelque temps loin d'ici.

Levant devant lui la lettre qu'il tenait, il ordonna :

- Mon frère Charles possède une plantation sur l'île de Santa Clara aux caraïbes. Il ne s'est jamais marié et n'a pas de descendance. D'enfant légitime tout au moins. Il accepte de te recevoir et t'attend ! Prends cette lettre, tous les

renseignements y sont consignés. Inutile de préciser que nos finances ne me permettent pas de te payer la traversée. Tu as de nouvelles idées ! Sers-toi en pour financer ton voyage !

Antoine était fort surpris :

- Père, on dit que ces colonies sont pires qu'ici. L'homme y exploite plus durement encore son prochain ! Voulez-vous me mettre à l'épreuve ?

Antoine regardait son Père au fond des yeux, l'air triste. Il savait depuis longtemps que leurs idées avaient creusé entre eux, un fossé infranchissable.

Il n'obtint aucune réponse.

- Eh bien soit ! J'irai, car je ne crois pas pouvoir demeurer ici ! Je pourrai me faire un avis sur place, sur notre comportement dans nos colonies. Je vais préparer mon départ et vous en tiens informé.

Le coq n'avait pas encore chanté. Antoine embrassa la vieille servante qui tordait un mouchoir entre ses mains calleuses. Son mari, tout courbé par des années de labeur, tenait la porte près d'elle. Ils l'avaient vu grandir et aimé comme un fils. Antoine était bon avec eux, comme avec tous les gens qui le respectaient en retour.

Antoine avait salué son père et son frère la veille. Il ne voulait pas d'adieu solennel. Il ne les reverrait peut-être plus jamais.

Les jours précédents, il avait parcouru la campagne, saluant ses nombreux amis. Toutes ces marques d'affection l'avaient encouragé dans ses convictions pour une société plus égalitaire et solidaire. Il se sentait bien au milieu de la

population. Il serra le vieux couple contre lui.

En passant par la cour en terrasse, il regarda la tour du château familial décorée d'imitations de mâchicoulis sous le toit à quatre pentes. Le crépi était lépreux depuis bien longtemps. Des tuiles cassées laissaient passer la pluie et les volets étaient disjoints. Où était la noblesse dont parlait son Père ? Ne devait-elle pas être dans les actes ?

Il passa entre les massifs de buis où il avait joué avec Édouard. Ils étaient si différents qu'il avait du mal à dire : « Mon frère ». Il se rapprocha de la rambarde qui s'effritait par endroits.

Le château de Bel air dominait la rivière Dordogne. Vers La Guillou, le soleil montait doucement au-dessus des collines. Ce serait une belle journée. Un peu de brume persistait par endroits comme un voile de tulle déchiré.

Vers Pontours, il vit des cygnes, minuscules vaisseaux immaculés, jouant avec le courant. Il eut une pensée pour sa nourrice Nicole née dans ce hameau.

En face de lui, la petite chapelle, dédiée à St Front, perchée sur son rocher, était déjà illuminée par le soleil.

Juste derrière, se trouvait le vallon de Coste Périer. Il se remémora les fêtes après les travaux dans la ferme de ses amis.

A cette heure, le Coulobre devait dormir bien au chaud dans son antre. Il sourit en pensant à cette vieille légende que l'on racontait le soir à la veillée.

Devant lui, la bastide de La Linde s'étirait au bord de la rivière. On pouvait déjà y voir un peu d'activité dans ses rues. Antoine prit le sentier qui serpentait vers une petite chapelle à flanc de coteau. Deux ans auparavant, sa mère y avait été enterrée. Il cueillit des fleurs sur le talus et les posa sur le petit autel. Il se recueillit un moment, songeant à son enfance, à la douceur des bras de sa mère, à l'odeur de ses cheveux. Si elle était encore là, il n'aurait pas pris la décision de partir. Fille d'un riche paysan, elle avait été mariée contre son gré à son père. C'est elle qui lui avait appris à ne pas tolérer l'injustice. Il mit sa besace de cuir en bandoulière, son tricorne sur sa tête et descendit le chemin. Il voulait traverser son village une dernière fois avant son départ, s'imprégner des bruits et des odeurs. Il salua Jeannot le droguiste qui ouvrait son échoppe, lança un bonjour aux lavandières bavardes qui se rendaient au lavoir, échangea quelques mots sous la halle avec le marchand de volailles et un pêcheur qui amenait un panier d'anguilles. Il prit son temps dans les rues, croisa Gérard le Lieutenant de louveterie qui partait sur son alezan en direction de Sarlat. Enfin il sortit par la porte romaine vers Saint Capraise.

Il désirait rejoindre le port de ce village à une lieue et embarquer sur une gabarre. Il lui faudrait marcher un peu, mais il évitait ainsi le saut de la Gratusse, de terribles remous, redoutés par tous les bateliers, car de nombreuses embarcations y avaient disparu.

Quand il arriva sur le ponton, il interpella Ronan, son ami

batelier. Sa gabarre était chargée. Le haut pays envoyait les fruits de son labeur vers l'océan et le monde. Aujourd'hui, il s'agissait de merrains de chênes qui deviendraient des douelles pour les tonneaux de vin, de peaux tannées, de fromages d'Auvergne et de toiles de chanvre de Bort les Orgues. Elles étaient réputées pour confectionner les voiles de la marine. La descente se faisait par étapes jusqu'à Bordeaux. L'ouvrage ne manquait pas, il y avait toujours des marchandises à remonter comme le sel pour les salaisons. La Dordogne était le cordon qui reliait le massif central et l'océan.

Antoine s'installa sur le navire et se mit au travail comme les autres bateliers. Le navire se laissa couler au rythme du courant. La remontée était autrement difficile, car il fallait haler l'embarcation chargée. Des fermiers louaient leurs bœufs et se relayaient sur tout le parcours. Si le vent le permettait, on hissait la voile carrée. Le capitaine devait connaître rochers et bancs de sable changeants. Ils constituaient autant de pièges, mais la gabarre avait un fond plat qui lui permettait d'accéder aux endroits à faible tirant d'eau.

Bergerac fut croisé à midi, le port était très actif et la descente se poursuivit. Le soir, l'embarcation vint s'amarrer au port de Sainte Foy. Il fallait décharger une partie des merrains pour le pays libournais. Des tonneaux de vins prirent la place et le lendemain la navigation reprit jusqu'à Bordeaux.

La nef se retrouva dans l'estuaire de la Gironde, après avoir doublé le bec d'Ambès, remontant le courant poussé par un vent d'ouest.

- Nous serons bientôt à Bordeaux ! dit Ronan.

Antoine aperçut tout d'abord une forêt de mâts. Quand la ville lui apparut, il fut saisi par son étendue. Les berges étaient en partie aménagées avec des quais. L'extension de la cité en avait laissé une partie en terre battue remontant en pente douce. Elles étaient surmontées de grandes et belles bâtisses à plusieurs étages avec des balcons en façade.

Au milieu se dressait le fort Tropeyte, que tous appelaient « trompette ».

De grands voiliers de haute mer, étaient ancrés à quelques encablures de la rive en eau profonde. Les quais étaient occupés par des morutiers originaires de toute l'Europe, venus décharger leurs cales. Les gabarres se faufilaient au milieu de ces géants des mers. Elles pouvaient approcher la rive à portée de passerelle et servaient même à décharger les gros vaisseaux.

Sur la berge, charrettes et chevaux faisaient des norias avec les marchandises jusqu'aux entrepôts. Plus en aval, des charpentiers de marine réparaient barques et vaisseaux mis en cale sèche.

Antoine fut surpris par le bruit. Les marins s'interpellaient d'un navire à l'autre, des fouets claquaient pour arracher les chevaux à leur torpeur, des fûts roulaient sur les planches. Des gens marchaient sur la rue surplombant la berge, dans un va-et-vient permanent.

Ronan le sortit de son étonnement :

- Nous allons décharger nos marchandises, je vois là-bas les négociants avec qui je traite. Ce soir, je t'amène dans une auberge. Nous prendrons contact avec des capitaines de longs courriers qui vont vers les caraïbes.

L'auberge du Mascaret était située dans une ruelle perpendiculaire au fleuve. Deux fanaux blafards se balançaient en grinçant au vent, éclairant le nom peint sur une planche. Elle indiquait un lieu ouvert à toute heure. Ronan poussa la porte et précéda Antoine. Ce dernier fut surpris par la foule que rien ne laissait présager. Les tables étaient ceinturées de marins assis. Une fumée âcre flottait sous le plafond. On entendait parler de nombreuses langues. Des odeurs de vin, de rhum et de marins de retour de l'autre bout du monde se mélangeaient à l'odeur de graillon de la cuisine. Les serveuses avaient du mal à se déplacer entre les clients avec leur plateau chargé.

Ronan avait mis Antoine en garde :

- Soit prudent, y compris avec ton regard . La nuit avançant les marins deviennent querelleurs avec l'alcool. Beaucoup ont le couteau facile et il ne leur déplait pas d'en découdre.

Antoine et Ronan réussirent à trouver un coin de table non loin du bar. Bertrand, le patron, salua ce dernier. C'était un géant roux d'une toise, aux épaules larges comme un tonneau, ses yeux parcouraient sans cesse la salle. Il lissait souvent ses moustaches. Un torchon sur l'épaule, il veillait à tout, y compris au respect de ses serveuses.

Une partie de cartes s'anima bruyamment. L'un des participants se leva brusquement, jetant ses cartes avec fureur sur la table et menaçant son vis-à-vis. Il parlait flamand, mais nul n'était besoin de traduire. Deux de ses amis tentaient de le retenir avant qu'il n'en vienne aux coups. Une main large comme deux battoirs de lavandière lui agrippa le col de la chemise. L'autre attrapa le bras de la personne qu'il insultait :

- Ici, on joue, on ne triche pas et on ne se bat pas. Allez régler vos problèmes dans la rue ! Vous reviendrez quand vous serez dessaoulés ! leur dit Bertrand en flamand.

Il n'avait jamais quitté Bordeaux, mais connaissait quelques langues étrangères.

Il accompagna les deux antagonistes jusqu'à la porte et il les poussa dans la rue. Les mains sur les hanches, il attendit qu'ils s'éloignent, les écoutant continuer à se fustiger. Son établissement avait une réputation à tenir.

Le calme revenu, Antoine commanda deux chopes de bière :

- Laisse Antoine, lui dit Ronan, c'est moi qui offre.

- Point du tout, j'ai quelques économies. Des métayers appréciaient particulièrement de payer misérablement un fils de noble ! dit-il en souriant. Mais cet argent est à moi ! Merci de m'avoir conduit ici.

Après avoir trinqué et but une gorgée, Ronan demanda au patron :

- Bertrand, quels sont les navires qui partent prochainement pour les caraïbes ? As-tu leurs capitaines ce soir chez toi ?

Se tournant vers Antoine, il expliqua :

- Bertrand connaît tous les mouvements du port, tous les navires et leurs capitaines !

- Ah ah ah ! Pourquoi un marin d'eau douce comme toi, veut-il aller aux caraïbes ? Tu veux élargir ton horizon ?

- C'est pour mon ami, il doit rejoindre Santa Clara où vit son oncle !

- Aucun navire n'est en partance pour l'autre côté de l'Atlantique, le dernier est parti il y a trois jours. Pour y aller sous peu, il faudra passer par l'Afrique pour charger du bois d'ébène. Cela fait un sacré détour en plus. Sais-tu, jeune homme, ce qu'est le bois d'ébène ? demanda-t-il à Antoine.

- Ce doit être un bois précieux d'Afrique ! hasarda Antoine.

- D'où sors-tu ? Il s'agit d'esclaves noirs, qui sont capturés et que l'on amène aux Antilles, aux Caraïbes et jusqu'en Amérique. Le voyage n'est pas de tout confort pour eux, crois-moi, évite ces bateaux, on ne voyage qu'avec la misère, la souffrance et la mort ! et il se signa.

- Quand puis-je espérer trouver un navire direct vers les Caraïbes ou la région ?

- C'est variable, cela peut être quelques semaines, plusieurs mois. La plupart des armateurs rentabilisent les traversées en faisant ce commerce triangulaire, d'abord l'Afrique, ensuite l'Amérique centrale et retour en Europe. Si un navire arrive, il lui faudra au mieux quelques semaines d'escale. La durée des voyages est aléatoire.

En regagnant la gabarre, Antoine ne savait que penser.

- Que penses-tu de tout cela Ronan ?

- Je ne sais que te dire, je ne peux pas te garder comme

gabarier jusqu'à ce que tu trouves un bateau. Mon équipage est complet, et ils sont tous chargés de famille. Beaucoup de paysans quittent leur campagne et viennent se faire embaucher comme manouvriers sur le port. J'ai consulté mes négociants, ils ne cherchent pas de secrétaire ou de comptable. Ces postes sont bien payés et tous sont déjà pourvus, ce ne sera pas facile, mais tu trouveras. Je ne peux m'attarder à Bordeaux. Je dois recharger demain et il me faudra repartir. Je ne peux t'héberger que deux nuits. J'en suis désolé. Aie confiance en toi, tu prendras les bonnes décisions.

La nuit d'Antoine fut longue à venir, il regardait les étoiles, bercé par le courant, étendu au pied du mât. Puis le sommeil vint enfin, peuplé de vaisseaux, de tempêtes et d'un peuple noir qui l'observait.

Au matin, sa résolution était prise, il ne pouvait être complice du martyr de gens déplacés de force de leur pays. Il n'était ni armateur, ni capitaine, mais il devrait travailler sur le navire et cela lui parut tout simplement impossible. Ronan ne fut pas surpris par sa décision.

- Je te reconnais bien là. Tu es déjà bien courageux de renoncer à ta noblesse. Tu penses beaucoup aux autres, mais prend soin de toi.

Le soir, de retour à l'auberge, Ronan interpella Bertrand :
- Connais-tu quelqu'un qui recruterait une honnête garçon qui sait lire, écrire et compter. Mon ami attendra un vaisseau direct pour les Caraïbes.

Le géant se tourna vers Antoine :

- Tu as suivi mes conseils ! Bien t'en a pris. Tu ne le regretteras pas ! Je crois que tu as de la chance, le chantier naval Portier cherche un magasinier, comptable. Va les voir de ma part. Ils ne sont pas difficiles à trouver, c'est le premier chantier en aval au bout du quai.

Antoine et Ronan mangèrent ensemble. La gabarre était chargée et larguerait ses amarres demain. Les deux amis se montrèrent peu loquaces durant la soirée.

Le lendemain matin, Antoine ne quitta le quai que quand la gabarre de Ronan eut disparu à l'horizon. Il remonta la rue qui longeait la Garonne et se présenta au chantier Portier. Un galion était en cale sèche et deux hommes travaillaient sur la carène. Un morutier ancré près la berge grouillait de monde. Des barques et des navires de toutes tailles attendaient que des charpentiers soient disponibles. Près du quai, un grand bâtiment où était fièrement peint en grosses lettres PORTIER ET FILS, accueillait des bureaux et un entrepôt.

Un ouvrier lui désigna un homme en grande discussion, comme étant le patron. Quand il eut fini, il se présenta à lui.

- M. Portier, je me prénomme Antoine. Je viens de la part de Bertrand du Mascaret. Il m'a dit que vous cherchiez un magasinier qui puisse également faire de la comptabilité. Je peux faire toute cela.

- En effet jeune homme ! Un de mes employés s'est cassé la jambe en tombant d'un bateau. Il ne pourra revenir avant des semaines. Sais-tu tenir des livres de comptes ou d'inventaires ?

- Je ne connais pas la marine, mais oui, j'ai tenu le registre du domaine de mon père et j'aidais parfois des commerçants de ma bastide.

- Très bien, nous verrons cela. Tu tombes bien. Tu seras à l'essai trois jours pour seconder mon chef magasinier. Je peux te donner une demi livre par jour et le repas du midi. Cela te convient ?

- Quand dois-je commencer ?

- Tout de suite, je vais te présenter à Joseph. C'est sous sa responsabilité que tu travailleras. Tu viens t'installer à Bordeaux ?

- Non, j'attends un bateau pour les Caraïbes ! Connaissez-vous un endroit où je pourrais dormir pour un prix raisonnable ?

Monsieur Portier réfléchit :

- Tu pourrais dormir dans le scute, le petit chalutier là-bas. Son propriétaire ne peut pas me payer les réparations. Ce n'est pas grand, mais cela devrait te suffire. A midi, tu mangeras avec tout le personnel.

Le soir, Antoine s'assit sur la couchette de la petite cabine. Il regarda autour de lui. Le lieu était sommaire, mais propre. C'était bien suffisant.

Durant son travail, Antoine apprenait les termes techniques de marine, des parties des bateaux, de l'accastillage. Dès qu'il le pouvait, il montait à bord et profitait des conseils des ouvriers qualifiés, ce qui le rendit populaire. Le travail ne manquait pas et il se sentit rapidement attiré par la solidarité des gens de mer.

Antoine se rendait régulièrement au Mascaret où il saluait Bertrand. Deux mois passèrent comme un coup de vent qui claque dans les voiles.

Les soirées de juin étaient longues. Antoine marchait dans les rues envahies par la douceur estivale. Il s'assit à une table du Mascaret afin de se rafraîchir.

Après un long moment, Bertrand s'approcha de sa table et se lissa les moustaches. Il désigna du menton, un homme aux cheveux blancs, qui venait de rentrer et causait avec des matelots.

- Le capitaine Horville est arrivé depuis quelques jours. Il repartira dès que possible vers les Caraïbes. Il se dit qu'il recrute. A toi de voir ! Il n'est pas bavard. Je vais lui dire de venir à ta table.

Antoine se leva quand le capitaine Horville s'approcha.

- Que me veux-tu jeune homme ?

- Je voudrais rallier les Caraïbes ! dit Antoine. Bertrand m'a dit que vous recrutiez. Je ne suis pas marin, mais je sais lire, écrire et compter. Le travail ne me fait pas peur. Peut-être pourrions-nous trouver un arrangement.

Horville regarda du côté de Bertrand, décidément rien ne lui échappait.

- Asseyez-vous, buvons un verre ! proposa Antoine.

- Tu n'as jamais navigué ?

- Je me prénomme Antoine ! Non, je n'ai jamais navigué en mer, juste sur la Dordogne. Je voudrais rejoindre mon oncle à Santa Clara.

- Sais-tu tenir des registres de comptes et d'inventaires ?

- Oui, je travaille chez Portier depuis deux mois, comme magasinier et comptable.

- Bien t'en a pris, Portier est une maison sérieuse. J'ai besoin d'un secrétaire, tenir les registres est essentiel, mais j'ai horreur des écritures. Mon armateur est pointilleux sur chaque mouvement. Ces bateaux sont de vrais entrepôts. Tu me sembles en bonne santé ?

- Oui, tout va bien !

La capitaine but tranquillement sa moque de rhum, tout en perçant le regard d'Antoine de ses yeux gris. Il la reposa sur la table d'un geste sec.

Il frotta sa bouche avec sa manche et se leva.

- Attends-moi ici demain matin. Je vais y réfléchir et je passerai te donner ma réponse.

Chapitre 2

Atlantique 1788,

Antoine était accoudé au bastingage de L'Épervier. Le vieux brick voguait toutes voiles dehors au large du golfe de Gascogne. Trois semaines s'étaient écoulées depuis son rendez-vous au Mascaret.

Le matin, comme convenu, il s'était rendu à la taverne et vers midi. Ne voyant personne, il s'apprêtait à quitter le lieu pour retourner au travail, quand le capitaine Horville était entré.

- Tu es toujours partant pour le grand voyage ?

- Oui, je le suis toujours !

- Assieds-toi, nous avons à parler !

- Pouvez-vous me dire qu'elles seront mes fonctions ?

- Tu devras faire l'inventaire complet de toutes les marchandises embarquées ! A Saint-Domingue, tu m'aideras à tenir les comptes lors de la vente du chargement ! Tu aideras l'équipage aux manœuvres et tu feras les états d'inventaires de l'eau et des vivres.

Bref, tu t'occuperas de tout ce qui est administratif. Tu subviendras également aux demandes des passagers !

Quand nous aurons à nouveau chargé aux caraïbes, tu feras l'inventaire, mais ce sera plus facile. Nous ne ramenons que du sucre. Après, nous n'aurons plus besoin de toi, juste des livres d'inventaire et de comptes. Nous reviendrons ici si Dieu est avec nous.

- Puis-je prétendre à une solde ?

- J'ai pu obtenir 20 livres par mois, c'est moins qu'un intendant expérimenté, c'est comme un matelot. C'est à prendre ou à laisser. Si tu te débrouilles, nous t'inclurons aux quarts.

- Quand pensez-vous lever l'ancre ?

- Dans un peu plus de deux semaines, pourquoi ? Tu es si pressé ? Tu me rejoindras sur l'Epervier dans cinq jours, nous avons quelques avaries à traiter avant le chargement.

- Je n'ai pas d'endroit où loger avant le départ, actuellement, je dors dans un bateau !

- Tu logeras aux entrepôts ou sur mon navire, tu auras beaucoup de travail et j'aurais besoin de toi. Pour la nourriture, on verra.

Tu seras sous mes seuls ordres, c'est bien compris ! Tu me dois obéissance, comme tous sur ce bateau. Je suis le seul maître à bord après Dieu, c'est clair !

- Oui, très clair Capitaine ! Où pourrez-vous me débarquer ?

- On verra, Santa Clara n'est pas très loin de Saint-Domingue.

- Merci Capitaine !

- Si tout est convenu, buvons à notre collaboration.

Le capitaine commanda un pichet de vin qu'ils burent en silence.

- Je dois marquer quel nom sur le rôle d'équipage ?

- Antoine de..., Antoine Labâtie !

Voilà bien longtemps qu'il songeait à ôter la particule de son nom qui annonçait trop ostensiblement ses origines. Un nouveau patronyme pour une nouvelle vie.

Antoine indiqua dès le lendemain son départ prochain au chantier naval. Il profita des derniers jours pour terminer les tâches qui lui avaient été confiées. L'employé titulaire ne tarderait pas à revenir. Pourtant, ces derniers moments aux chantiers Portier faillirent être funestes.

A proximité des établissements, un autre chantier naval anarchique celui-là occupait la berge. Monsieur Charrière, son patron, avait mauvaise réputation. On l'entendait constamment crier après ses employés. Les pauvres hères qu'il embauchait, étaient payés une misère et aucun repas ne leur était servi du temps du midi. Certaines tâches peu techniques, mais particulièrement difficiles, étaient accomplies par des enfants dépenaillés. Antoine avait pu voir des parents miséreux venir proposer les services de leur fils tout juste âgé de douze ans. Cette petite troupe travaillait dans les cales de navires négriers où leur taille réduite faisait merveille. Ce type de bateau, qu'il fallait toujours plus rentabiliser, était le fonds de commerce de la société Charrière. Sa réputation s'était faite, plus sur ses prix que sur la qualité de son travail.

Les petits ouvriers dormaient sur le chantier dans la coque d'une vieille caraque éventrée et en partie cachée par des roseaux. Ils prenaient un maigre repas à midi. Le soir, ils

partaient en ville, quémander un peu de nourriture ou fouiller les tas d'immondices en quête de pitance. Antoine leur parlait souvent et partageait souvent son repas avec eux. Il les regardait jouer quand le travail et la fatigue leur en laissaient le temps. Ces petits moments de bonheur semblaient être leur seul plaisir. Antoine qui logeait à proximité les rejoignait le soir et leur racontait des histoires autour d'un feu qu'ils improvisaient sur la grève.

Une nuit, emporté dans un sommeil profond, Antoine fut réveillé par des cris et une grande lueur. Alors qu'il sortait de sa cabine, il comprit qu'un incendie ravageait le chantier naval voisin. Antoine pensa immédiatement que les enfants n'avaient pas écouté ses conseils de ne pas faire de feu dans le chantier. Les matières inflammables étaient partout et présentaient un grand danger. Aussitôt auprès des enfants, il put constater que, si deux d'entre eux étaient dehors, quatre étaient bloqués dans la coque entourée de flammes qui menaçait de s'embraser. Il entendait leurs cris appelant au secours. Antoine envoya les deux enfants chercher un maximum de personnes. Sur son chantier, il prit une hache et, progressant dans les roseaux, s'approcha de l'arrière de l'abri. Il commença à tenter d'ouvrir une brèche loin des flammes. Ses coups qui résonnaient, donnaient espoir aux enfants, mais quand il eut pénétré la cambuse, il vit que d'autres parois lui empêchaient tout accès. Il n'aurait pas le temps d'ouvrir un passage.

Il retourna devant l'incendie. Il fallait agir immédiatement.

Deux voisins arrivaient les yeux pleins de sommeil. Les

flammes qui fermaient l'accès n'étaient pas larges, mais ronflaient, alimentées par du goudron et de la poix de calfatage qui avait coulé. Antoine eut brusquement la solution, il cria aux enfants prisonniers :

- Nous allons poser des passerelles au sol sur les flammes. Mettez-vous à l'abri, le déplacement d'air pourrait pousser des étincelles vers vous.

Ayant compris la manœuvre, les gens récupéraient deux longues passerelles qui servaient à accéder aux bateaux au mouillage. Après avoir estimé la distance, ils les approchèrent du foyer une fois qu'ils eurent écarté le bois embrasé qui les gênait avec une gaffe. Les enfants hurlaient, la chaleur devenait intenable.

Les passerelles furent poussées en travers du feu. En bois, elles ne résisteraient pas longtemps. Antoine entendit et sentit ses cheveux roussir. Il avait préparé des morceaux de voile qu'il avait mouillé sur la rive. Il se couvrit de l'un d'eux et se précipita dans la coque et en protégea chaque enfant. Une fois prêts, il leur cria :

- Courrez l'un après l'autre, foncez !

Aussitôt sortis de la fournaise, les enfants furent aspergés d'eau au bord de la Garonne. Antoine fut heureux, aucun n'était grièvement blessé. Ils en seraient quittes pour une bonne frayeur et quelques brûlures bénignes.

Il se précipita dans les magasins Portier et sortit tous les seaux disponibles. Aidé de la foule maintenant nombreuse, il organisa une chaîne depuis la rivière. L'incendie fut circonscrit rapidement.

Charrier, en arrivant à l'aube, s'en prit aux enfants sans se préoccuper de leur état de santé.

Antoine ne put contenir sa colère :

- Comment pouvez vous accabler ces enfants qui ont failli y laisser leur vie ? Certes, ils ont fait un feu trop près de la zone dangereuse, mais ne pouvez-vous les loger plus convenablement ? Personne ne se préoccupe d'eux sinon pour les accabler de travail. Leur place n'est pas ici, mais à l'école, vous profitez de la misère des parents.

- Qui es-tu jeune homme pour me faire des reproches ? C'est moi qui nourris leur famille. Tu ne sais rien de la réalité d'une entreprise.

- Vous les exploitez alors que vous vivez dans une belle maison, laisser des enfants ainsi est indigne !

Antoine sentit une main, sur son épaule. Monsieur Portier le tirait en arrière.

- Inutile de discuter avec lui, il est trop avide d'argent et fait mauvaise réputation à notre profession. Tu as bien agi, tu as pu sauver ces enfants, là est l'essentiel. J'en parlerai au curé pour qu'il les prenne en charge. Merci, tu as aussi sauvé notre chantier naval, sans ton intervention l'incendie se serait propagé chez nous. Je vais veiller à garder une distance de sécurité.

- Je n'ai fait que mon devoir, monsieur Portier, j'étais sur place, voilà tout. Ces enfants sont mes amis et ont besoin de protection.

Le patron sourit, dommage qu'un garçon avec une telle mentalité s'en aille déjà. Il avait tout tenté pour le retenir, en vain.

Le dernier jour arrivé, Monsieur Portier lui dit en lui réglant

ses gages :

- Si tu cherches à nouveau du travail, reviens me voir ! Tu t'es montré efficace, nous allons te regretter. Bonne chance à toi, Antoine !

Comme convenu, Antoine rejoignit le capitaine Horville sur l'Epervier qui était au mouillage. On lui présenta l'équipage et les ouvriers de l'entrepôt.

Ce fut le seul moment calme qu'eut Antoine jusqu'au départ du vaisseau. Il reçut les livres d'inventaires et commença à remplir les colonnes.

Antoine était abasourdi par la quantité de marchandises. Il y avait là, tout ce dont un navire et les colonies pouvaient avoir besoin : armes, munitions, tissus, vêtements, vaisselle, outils, vins et spiritueux et des fûts vides pour la mélasse de sucre, sans oublier le ravitaillement pour l'équipage.

Il fallut inventorier, voiles, accastillage, victuailles, eau. Le capitaine Horville était très exigeant et Antoine terminait tard le soir. Il s'écroulait sur son lit disposé dans un coin des bureaux. Dès qu'il le pouvait, il montait à bord avec le second M. Pitt, un Anglais.

On le disait ancien de la marine britannique. Il s'était marié avec une fille de Blaye qu'il avait connue au Mascaret. Il impressionnait Antoine par son calme et son expérience. Il apportait de nouvelles techniques apprises outre manche et que la marine française tardait à intégrer. Son apprenti appréciait cet état d'esprit.

Bien que l'Epervier soit un vieux navire, il plaisait à

Antoine. D'une taille moyenne, il possédait deux mâts, le grand mât et le mât de misaine à l'avant. Ses voiles carrées gréées sur ces supports étaient complétées par une brigantine (1), et des focs. Cette voilure importante en faisait un bateau rapide qu'affectionnaient pirates et corsaires. Un équipage d'une vingtaine de marins convenait à le faire naviguer même s'il était long de vingt-cinq toises(2) et jaugeait trois cents tonneaux (3).

La capitaine Horville régnait sur ce petit monde d'une main ferme et rigoureuse. Antoine s'était vu affecté la couchette disponible dans la cabine de M. Lachaussée, le chirurgien du bord. Une chance, car le nombre de hamacs, attribué à l'équipage, tenait compte des personnels de quart et leurs occupants tournaient en permanence, dans un inconfort et une promiscuité qu'il n'avait pas imaginée.

Le bâtiment et l'équipage se préparaient pour un voyage de deux mois environ, jusqu'à la première escale, pour presque quatre mille cinq mille marins (4).

A quelques jours de lever l'ancre, l'Épervier était une véritable fourmilière où chacun savait ce qu'il avait à faire. Antoine se familiarisait avec cet environnement. Pour l'inventaire, il était passé de la cale aux mâts. L'équipage était enfin au complet.

(1) Voile quadrangulaire non symétrique sur mât arrière.

(2) toise :1,94 m (3) unité de volume utilisée pour chiffrer les capacités intérieures d'un navire (4) 1 mille marin = 1.85 km

D'autres postes spécifiques étaient fournis, outre le chirurgien chargé de la sécurité des passagers et des matelots. L'un d'entre eux faisait fonction de tonnelier maintenant en état les nombreux tonneaux d'eau et de nourriture, dont il fallait assurer la salubrité. D'autres étaient charpentier ou calfats. Ils devraient permettre de pallier les problèmes techniques

Trois passagers étaient annoncés :

- Un fonctionnaire du trésor qui allait prendre son poste à Saint-Domingue.
- Mademoiselle Catherine de Lanticourt, fille du gouverneur de Santa Clara qui rejoignait son père avec sa dame de compagnie.

Le capitaine dit en riant à Antoine :

- Maintenant, tu peux être certain que l'on te déposera à Santa Clara !

Le vaisseau fut prêt dans les temps impartis par l'armateur.

Le capitaine Horville était d'une ponctualité légendaire.

Le jour du départ, un léger vent d'est soufflait. Les chaloupes sortirent le brick de la zone de mouillage. La proue en direction de l'océan, quelques voiles furent hissées, que le vent gonfla aussitôt.

Le navire commença sa lente descente de l'estuaire de la Gironde, évitant les bancs de sable. Antoine sur la dunette regardait les manœuvres, mais son regard revenait sans cesse vers l'est, sa région qu'il quittait. Les flots étaient calmes. Il ne pouvait donc les croire responsables de la boule qui lui enserrait le ventre.

La marée descendante entraînait le navire vers le grand large et Antoine vers une vie inconnue.

Au petit matin, Antoine regagna le pont pour faire le point avec l'homme à la barre. Il lui montra le cap Touriñan, extrémité la plus occidentale de l'Espagne.

Antoine s'intéressait à tout, n'omettant jamais de tenir à jour les états des vivres et de l'eau et d'en faire un compte rendu journalier au capitaine.

Horville prit du temps pour lui expliquer comment calculer la position du bateau et la reporter sur une carte marine. Il lui apprit à se servir d'un sextant.

Antoine put lire des ouvrages de médecine et de chirurgie de M. Lachaussée et il commença à apprendre l'anglais avec M. Pitt.

La seule chose qui lui fut difficile, était la montée dans la voilure. Le travail des gabiers était spectaculaire à voir, mais terriblement dangereux quand on n'a pas leur expérience. Antoine s'aventura avec prudence dans la mâture sous les quolibets des autres marins. Il prit rapidement de l'assurance et put accompagner l'équipage. Le temps clément facilitait les choses.

Antoine ne manquait pas d'afficher sa fierté devant Mademoiselle de Lanticourt quand il quittait les haubans. Il passait de longs moments à discuter avec elle. Catherine était une jeune femme simple et instruite. Elle appréciait ses idées progressistes et ses belles manières.

Antoine jouissait de cette navigation, sans grande contrainte. Pour participer à la vie du bateau, il prenait son quart de nuit et pouvait parler de longues heures avec ces

hommes expérimentés. Il ne rechignait pas à partager leurs corvées, à hâler les drisses ou tourner les cabestans quand cela était nécessaire.

Après plus de deux mois, l'Epervier se trouva en vue de l'île d'Hispaniola (1). Il fallut longer ses côtes, la partie orientale était toujours occupée par les Espagnols. Les Français n'occupaient que l'extrémité occidentale. L'ancre fut jetée dans la baie de Port au prince. Au nord, le port jouxtait avec de belles demeures coloniales. Au centre s'étirait la partie militaire. Une fois à quai, les marchandises furent déchargées. Les besoins de toutes natures pour la population étaient importants. Le capitaine Horville fut satisfait des négociations lors des ventes même si Antoine estimait les palabres interminables.

Saint-Domingue (2) était la plus riche des colonies françaises. Elle exportait majoritairement du sucre et la production augmentait d'années en années. Mais cette monoculture nécessitait beaucoup de main d'œuvre et donc d'esclaves. Des révoltes éclataient régulièrement et avaient dû être matées.

L'avitaillement ayant été effectué et les cales regorgeant de sucre, l'Epervier reprit la mer huit jours plus tard.

Après une courte navigation, l'île de Santa Clara apparut sur l'horizon. Antoine fut surpris par sa superficie. Il avait imaginé ce bout de terre moins étendu.

Le mont Saint Anne était le point le plus élevé à l'extrémité est.

(1) Hispaniola est le nom de l'île qui regroupe Haïti et la République Dominicaine. (2) Aujourd'hui Haïti

Il avait été appelé ainsi, lors de sa conquête, en hommage à la Reine Anne d'Autriche, épouse du roi Louis XIII. Ce fait d'armes était à mettre au compte de Pierre, Belain d'Esnameuc, flibustier du roi de France qui l'avait prise aux espagnols en 1637, année de sa mort.

L'île avait conservé son nom hispanique. Le capitaine qui l'avait découverte était de San Sébastian. Il l'avait appelé ainsi en souvenir de l'îlot qui se trouvait dans la baie de sa ville natale.

Santa Clara était située à une journée de navigation au nord de l'île d'Hispaniola à proximité de l'archipel des Turques et Caïques. Elle occupait une position stratégique et permettait la surveillance du transit des bateaux français lors des différents conflits et avait même servi d'abri à des corsaires.

Antoine remit au capitaine, les livres de comptes et d'inventaires. Il salua l'équipage qui lui avait fait bénéficier de son expérience.

M. Pitt le salua en anglais, ils avaient pris l'habitude de se parler uniquement avec cette langue, ce qui avait permis à Antoine de progresser.

Le capitaine Horville lui dit :

- Tu es un bon intendant et tu es devenu un marin acceptable, pourquoi ne continues-tu pas avec nous ?

Antoine avait apprécié cet homme rude, mais humain et efficace.

Un soir de pleine lune, il lui avait confié qu'il avait effectué

une mission triangulaire, mais elle avait été la seule. Il n'avait pas apprécié le sort et le traitement réservé aux captifs. Ils se retrouvaient sur les mêmes valeurs.

- Votre proposition m'honore, mais je dois rejoindre mon oncle qui m'attend. J'ai beaucoup apprécié naviguer avec vous et votre équipage.

Si vous repassez à Santa Clara, essayez de me le faire savoir.

Si j'en ai la nécessité, je vous retrouverai au Mascaret !

On ne sait pas ce que nous réserve le destin !

Bon vent à vous et à l'Épervier, Capitaine ! dit-il en souriant.

Chapitre 3

Ile Santa Clara, Caraïbes 1788,

L'Épervier jeta l'ancre dans la baie de la lyre. Au pied du mont Saint Anne, la principale ville, Port Alcance, s'abritait contre ses flancs des vents d'est dominants.

Une chaloupe s'avança depuis le port. Les vérifications sanitaires ne furent qu'une simple formalité. Le moment de la séparation était venu. Une nouvelle vie s'offrait à Antoine.

Antoine aida Mademoiselle de Lanticourt et sa suivante à descendre par le gaillard d'avant, à l'aide de la chaise de calfat. Ils se retrouvèrent dans la chaloupe du port, alourdie par les malles de ces dames. Dès que tout le monde fut à bord, l'esquif s'éloigna du brick. Antoine entendit le capitaine Horville ordonner le départ sans tarder. Le vent était bon et la France était encore bien loin. Il entendit le grincement du cabestan et le cliquetis de la chaîne qui remontait.

Les gabiers virevoltèrent dans les mâts et les voiles semblèrent se déchirer en prenant le vent.

Antoine détourna son regard du bateau, il avait aimé la vie à bord. Il observa les maisons du port et leur trouva un style ibérique. A l'ouest, la forteresse surveillait la baie de ses canonnières, surmontée par le Palais du gouverneur. Les maisons coloniales s'étalaient en terrasses, à flanc de coteau. La ville occupait un cirque en forme d'éventail qui lui avait donné son nom espagnol. Vers l'extrémité orientale, s'entassaient des maisons modestes et des huttes juste au dessus d'un petit port de pêche. Antoine nota qu'il n'y avait que quelques barques. Les autres unités devaient être en mer.

Port Alcance ne semblait pas dépasser quelques milliers d'habitants. Les commerces paraissaient concentrés dans les rues autour du port. L'activité en bord de mer paraissait modeste.

Une fois sur la plage, Antoine aida Catherine à descendre et s'occupa de ses bagages. Elle en fut ravie, car la calèche qui était prévue pour la conduire au palais n'était pas encore là. Elle arriva bientôt à vive allure. Le cocher noir s'excusa en de multiples révérences et des explications confuses.

Mademoiselle de Lanticourt dit à Antoine :

- Antoine voulez vous m'accompagner chez mon père.

Vous ferez sa connaissance ! Vous aurez tout le temps de prendre la route demain pour rejoindre votre oncle.

- Avec grand plaisir Catherine. Ce sera un honneur de faire la connaissance de votre père. Je n'ai aucune obligation tant que je n'ai pas rejoint la plantation de mon oncle ! Rien ne me presse.

Une fois les dames installées, Antoine aida le cocher à

charger les bagages qui fut très surpris de l'aide d'un blanc. Les sacs furent rangés à l'arrière et une malle attachée près du serviteur. Antoine se retrouva coincé par la plus volumineuse sur la banquette faisant face à Catherine qui riait de la situation. L'attelage ainsi constitué se mit en route et commença la montée par un chemin caillouteux et poussiéreux. Après les premiers lacets, Antoine put reconnaître la forme de lyre de la baie. Il remarqua à la pointe est, un fortin entouré de palmiers, qui complétait les défenses et fermait l'entrée de la rade. Le soleil rayonnait et l'eau était d'un bleu translucide.

Le garde salua quand la calèche franchit le portail de la citadelle. Le cocher bifurqua aussitôt à droite et monta vers le Palais du gouverneur. Une fois franchi le mur d'enceinte intérieur, on abandonnait l'austérité militaire. Des palmiers offraient une ombre agréable. Un bassin entouré de petits palmiers cycas, de balisiers et de bougainvilliers apportait un peu de fraîcheur aux promeneurs. Un couple de paons se pavanait sur les pelouses griffées de sentiers où un serviteur noir à genoux s'échinait à arracher les maigres herbes. L'immense demeure était d'une blancheur éblouissante, entourée d'un péristyle, on y accédait par quatre marches. Un grand balcon ornait la façade au premier étage.

Des gens de maison en livrée se précipitèrent pour accueillir les dames. Antoine nota qu'ils étaient tous exclusivement de couleur. Catherine descendit et regarda de tous côtés. Elle venait en ce lieu pour la première fois et

semblait sous le charme.

Monsieur Pierre de Lanticourt, gouverneur de Santa Clara arriva dans le même temps. Il était vêtu d'une redingote bleue, ajustée au dessus de la taille. Elle s'évasait vers le bas pour laisser passage à une épée et descendait jusqu'aux genoux. Sous cette vestes, étaient visibles une chemise blanche à jabot et des culottes de cheval enfilées dans des bottes.

Il portait ses cheveux blancs sans perruque, seule concession aux moiteurs tropicales en cette saison des pluies.

Veuf, il avait dû se résoudre à laisser sa fille dans sa famille en France pour terminer ses études et préparer leur installation dans ce poste aux antipodes.

Antoine ne fut pas surpris de retrouver tous les standards de la noblesse française, même si loin de la métropole.

- Catherine ma chérie, je suis si heureux de vous voir.

Comment s'est passé votre voyage ?

La dame de compagnie fit une rapide révérence et se précipita derrière les malles qui étaient déjà emportées vers la maison.

- Tout s'est très bien passé Père, quel endroit magnifique !

Je suis si heureuse de vous trouver en si bonne santé !

Elle se pendit à son cou et déposa un baiser affectueux sur ses joues. Le gouverneur lui prit les mains, surpris. Le moment était, certes chargé d'émotion, mais il convenait de garder l'attitude attachée à sa fonction en toutes circonstances. Il saurait le lui rappeler.

- Père, laissez moi vous présenter Antoine, Labâtie, avec qui j'ai voyagé et qui s'est montré un compagnon prévenant. Il vient rejoindre son oncle.

- Je vous souhaite le bonjour monsieur le gouverneur et vous présente mes respects ! dit Antoine en s'inclinant.

- Merci jeune homme de vous être préoccupé de ma fille. Bienvenue à Santa Clara.

- Tout le plaisir a été pour moi !

- Labâtie ? Etes vous le neveu de Pierre de la Bâtie ? Pourquoi ne portez vous pas le même nom ?

- C'est mon oncle. Je n'utilise plus la particule qui ne sert qu'à marquer mes origines. Je trouve cela un peu... dépassé ! répondit Antoine.

Catherine intervint voulant éviter une discussion sur le sujet :

- Père, Antoine ne partira que demain, peut on l'héberger pour la nuit ? Pourra-t-il partager notre repas ce soir ?

- Merci Catherine mais je suis harassé et je vais vous laisser avec votre Père ce soir. Je ne voudrais pas m'imposer lors de ces retrouvailles et une bonne nuit me permettra de bien marcher demain ! Merci pour votre prévenance.

Monsieur le gouverneur semblait soulagé.

- On vous conduira à l'annexe où vous disposerez d'une chambre. La plantation de votre oncle est à l'autre extrémité de l'île, à une journée de marche, environ huit lieux. Si je ne vous revois pas avant votre départ, je vous salue et vous souhaite bon séjour !

- Merci monsieur le Gouverneur, bonne soirée.

- Antoine, je viendrai vous saluer demain avant votre départ, lui glissa Catherine.

Monsieur de Lanticourt prit sa fille par le bras et l'entraîna vers la maison.

Après quelques pas, il se retourna vers Antoine :

- Jeune homme, sachez que certaines idées ne sont pas biens vues dans nos colonies. Les choses sont plus difficiles encore à faire évoluer qu'en France. Prenez garde à vos discours !

Antoine s'inclina et ne répondit mot.

Un serviteur noir le conduisit dans un petit bâtiment annexe dans l'enceinte militaire. Il put faire sa toilette et prendre une bonne nuit de repos.

Au petit matin, quelqu'un frappa à sa porte et lui annonça que Mlle de Lanticourt l'attendait pour prendre le petit déjeuner en sa compagnie sur la terrasse de la résidence.

Après s'être rendu présentable, il se hâta auprès de Catherine. Il appréciait cette jeune femme vive et sympathique. Il ressentait pour elle une sincère amitié.

La table était dressée sur une nappe blanche. Elle était composée de porcelaine fine et de théières en argent agrémentées de gâteaux variés et de fruits colorés.

- Bonjour Antoine, comment avez vous dormi ? Père est déjà parti. Quel endroit merveilleux, ne trouvez vous pas ?

- Bonjour ! J'ai fort bien dormi, l'endroit est calme.

- J'espère que vous ne vous êtes pas offusqué de ses propos hier. Mon père est un homme juste. Il a voulu vous prévenir que les planteurs sont les acteurs économiques de ces colonies. Leur puissance financière leur donne beaucoup de pouvoir. Ils sont écoutés en haut lieu, jusqu'à

Paris. Ils sont très attachés au système en place. Mon père doit composer avec eux. C'est ce qu'il voulait vous dire.

- Je ne me suis pas senti blessé. Tout conseil est bon à entendre, je saurais m'en souvenir. Cependant la condition de tous ces gens de couleur me questionne. Sont ils des esclaves ?

- Oui, certains sont affranchis, mais beaucoup sont des esclaves appartenant à l'administration.

- A l'administration ! s'étonna Antoine

La conversation se poursuivit sur des sujets plus anodins, puis ce fut le moment de se quitter.

- Catherine, profitez bien de votre père. Je ne vais plus tarder, une longue marche m'attend. J'ai eu grand plaisir à faire votre connaissance. Je vous souhaite une bonne installation ! Au plaisir de vous revoir.

- Merci Antoine, pour votre compagnie qui a rendu ce voyage plus agréable. N'hésitez pas à venir me saluer si vous revenez à Port Alcance. Bonne journée et à bientôt j'espère.

Antoine salua Catherine et s'éloigna. Quand il franchit les portes de la forteresse, il admira la baie et prit une grande inspiration. Cet endroit lui plaisait.

Ayant rejoint les commerces, il acheta des chaussures plus légères et plus adaptées au climat que ses godillots, il joignit un peu de poisson séché et une outre qu'il fit remplir d'eau et se mit en route, sa fidèle besace en bandoulière.

Antoine marcha d'abord sur la plage de sable fin puis bifurqua comme le lui avait indiqué le commerçant. La végétation était luxuriante, arrosée régulièrement en cette

saison des pluies, une douce touffeur l'enveloppa. Au centre de l'île, le sol était plat et recouvert de grandes plantations qui se succédaient. Il aperçut une série de collines boisées qui isolait la plantation de son oncle Charles du reste du territoire comme s'il s'agissait d'un îlot.

Une fois redescendu de l'autre côté, Antoine retrouva les cultures de canne et de tabac. Enfin, il aperçut les bâtiments.

Une grosse bâtisse aux cheminées fumantes, trempait une roue à eau dans le ruisseau canalisé qui la longeait. Il devait s'agir de la sucrerie. Sur la gauche, dans un petit vallon, un enclos à bétail et une étable jouxtaient des cabanes et des huttes misérables qui ne pouvaient être destinées qu'aux esclaves. Au loin sur un mamelon, une grosse maison au milieu de palmiers, faisait face à la mer que l'on apercevait par un repli de terrain. En lisière, une chapelle tendait son clocher comme pour voir au loin.

Antoine s'avança au milieu des bâtiments et découvrit trois maisons de pierre derrière la sucrerie. Un homme sortit des ateliers et regarda le nouvel arrivant.

- Bonjour, je suis Antoine, le neveu de Monsieur de la Bâtie !

- Bonjour ! Votre oncle vous espérait. Il est chez lui, dans sa grosse maison là-bas. Bienvenue.

Antoine ne vit que quelques poules alors qu'il s'avançait jusqu'à la maison bourgeoise. Surélevée d'un étage, elle était entourée d'une terrasse couverte. Ce devait être un aménagement bien utile dans cette région. Antoine frappa à la porte et une servante noire vint lui ouvrir.

- Bonjour, je suis Antoine, le neveu de Monsieur de la Bâtie ! répéta-t-il.

- Antoine enfin ! Entendit-il derrière la femme qui s'écartait. Entre mon garçon, comment vas tu ?

Antoine découvrit son oncle dont il n'avait aucun souvenir. Il ne nota aucune ressemblance avec son père. Il était plus âgé, le dos voûté et s'appuyait sur une canne. Il avait gardé les cheveux longs qui lui battaient les joues. Vêtu simplement, il souriait.

- Bonjour mon oncle, je vais bien et j'ai effectué un bon voyage. Cependant je ne suis pas mécontent d'être enfin arrivé.

- Comment va mon frère ? As tu trouvé facilement ? Juliette sert nous à boire sur la terrasse.

- Lorsque je l'ai quitté, mon père allait bien, même s'il vieillit et ses affaires ne sont pas très bonnes. Il vous transmet ses salutations fraternelles et une lettre que voilà. Le voyage a été long, j'ai dû attendre trois mois un bateau à Bordeaux.

- Très bien, je la lirai plus tard. Quel beau garçon tu es devenu ! Et ton frère comment va-t-il ? Pierre m'avait avisé du décès de ta mère. J'en suis navré, c'était une femme exceptionnelle. Je lui avais dit de venir ici., mais il s'accroche à son château comme à un radeau. Sois le bienvenu, tu es ici chez toi. Tu verras il y a de l'ouvrage et ma santé ne me permet plus d'être aussi présent qu'auparavant. Je compte sur toi pour y pallier ! Tu arrives à point nommé !

Antoine se remémora les termes de son père : « quelques temps ». Son oncle ne semblait pas dans cette optique,

mais maintenant qu'il était ici, autant profiter de l'expérience. Il se leva avec son rafraîchissement et regarda la mer.

- Tout ce que tu vois est à moi, y compris les collines que tu as traversé ! lui dit son oncle

- La plantation est immense et cet endroit est magnifique. Nous sommes à l'extrême pointe occidentale de l'île. Dans cette direction, il n'y a que l'Amérique !

- Cette crique en bas, bordée de sable fin et entourée de palmiers est paradisiaque ! s'ébahit Antoine.

- Oui, ce lieu est magnifique, tu pourras t'y baigner, l'eau y est limpide et chaude. C'est le lieu que je préfère.

Mais cet endroit a une histoire. Tous les marrons¹ qui ont voulu quitter l'île, essayaient d'embarquer depuis cette plage. Il y a même eu un groupe de révoltés. Aucun n' a atteint son but. Depuis les esclaves l'appellent : L'anse des chimères.

¹ L'esclave fugitif est appelé marron et sa fuite le marronnage.

Chapitre 4

Depuis quelques jours qu'il était arrivé à la plantation de son oncle, Antoine apprenait le fonctionnement de ce monde nouveau. Il faisait le tour des installations, des cultures, mais surtout s'attachait à connaître tout le personnel, y compris chacun des quatre vingt esclaves. Il découvrait un milieu dans lequel se côtoyaient, misère et richesse, violence et labeur, orgueil et discrimination. Il en avait parlé avec son oncle, mais celui-ci avait bâti sa fortune sur ces relations et s'en arrangeait par habitude. Il avait consenti du bout des lèvres à améliorer les conditions de vie des esclaves, pour peu que cela ne lui coûte rien. Maintenant, son état de santé s'était brusquement dégradé.

Antoine se releva, il s'était penché sur la couche. Sur le simple châlit en bambou, l'enfant délirait, dévoré par la fièvre. Alerté par le personnel d'une nouvelle épidémie qui touchait les travailleurs, il s'était rendu dans leurs masures pour cerner l'ampleur du problème.

Il avait constaté que deux jeunes enfants, une femme mulâtre et un homme, semblaient affectés d'une fièvre qui ressemblait à la typhoïde.

Il avait lu un article sur cette affection dans les livres de monsieur Lachaussée. Il fallait trouver une solution, des cas semblables se déclaraient régulièrement, certains mortels. Les esclaves avaient été étonnés de le voir rentrer dans leur lieu de vie. Les autres blancs n'y venaient jamais. Ses premiers pas sur l'exploitation n'étaient pas faciles. Il avait aussitôt senti l'hostilité du commandeur des esclaves, François, Nordian, un jeune Français de 30 ans. Cet homme alcoolique, violent et impulsif s'acharnait sur les nègres, comme il les appelait, à la moindre occasion. Il portait toujours un pistolet et un fouet à la ceinture. Il harcelait les surveillants, esclaves eux-mêmes. Ils étaient affectés à la garde des autres captifs. A chaque nouvel incident, il s'emportait et faisait usage de son fouet. Il semblait y prendre, si ce n'est du plaisir, au moins de la satisfaction, comme si sa violence lui conférait une supériorité, un rang social.

Un soir, alors que le temps gris alourdissait l'atmosphère, les esclaves revinrent des cultures. Nordian paraissait très agité et parlait seul. Sa colère était visible. Les esclaves avançaient tête plus basse que les autres jours, comme si le ciel allait les engloutir. Tandis qu'ils traversaient la place au centre des habitations, Nordian leur ordonna de s'arrêter. Il les regarda la fureur dans les yeux. Il se mit à crier :

- Philibert, viens ici !

Le jeune homme sortit des rangs, les bras ballants de la fatigue de sa journée de labeur et de résignation.

- Ton travail n'est pas satisfaisant, tu retardes ton équipe et tu ne tiens pas compte de mes remarques. Pire, tu me défies

du regard. Je t'avais prévenu, ce soir, tu vas être sanctionné. Mets-toi face au poteau.

Philibert vint se coller au poteau sans réaction et se laissa attacher les poignets par un surveillant noir qui n'osait croiser son regard.

- Tu le sais, pour travail insuffisant et rébellion, tu recevras vingt coups de fouet.

L'assistance était comme figée, les yeux cherchaient à transmettre de la compassion à Philibert. Quand le premier coup claqua sur le dos de l'homme, beaucoup de corps sursautèrent et les têtes se baissèrent encore par pudeur. Ils ne pouvaient arrêter de drame qu'ils ne voulaient pas voir par respect pour la victime. Il était pourtant tristement habituel. Les épaules courbées trahissaient une résignation que les différentes révoltes n'avaient pu rompre.

Antoine voyant cet attroupement s'approcha, intrigué par les bruits. Il sut enfin à quoi servait ce poteau planté au milieu de la place publique. Il fendit la foule sans attendre, et arrivant dans le dos de Nordian, il attrapa son bras avant que ne frappe le troisième coup, faisant cesser le supplice. Philibert était tombé à genoux. Ses bras levés, accrochés au madrier de bois, semblaient supplier le ciel.

- Comment osez-vous, fouetter un homme de la sorte ? qu'a-t-il fait pour mériter ce châtement cruel et humiliant ?

- Monsieur de la Bâtie me confie l'exécution des tâches et la gestion des nègres, celui-ci se rebelle et ne travaille pas.

- Avez-vous seulement cherché à savoir pourquoi, il ne travaille pas comme à son habitude ?

- Je ne suis pas là pour m'occuper de leurs problèmes, mais

pour les faire avancer. Ces nègres ne sont que des fainéants, il faut les maintenir sous pression pour en tirer quelque chose. Nous devons sanctionner fermement toute négligence. Il faut qu'ils sachent qui sont les maîtres.

Antoine demanda aux surveillants de détacher Philibert. Il vint poser une main sur son épaule, pour voir son visage.

- Mais cet homme brûle de fièvre, comment voulez-vous qu'il puisse travailler ? Que je sache, vous n'êtes pas là pour les tuer.

La foule médusée était silencieuse. Si le ciel était noir, un rayon d'humanité venait de trouer le plafond qui pesait sur leur sort.

Antoine fit porter Philibert dans sa hutte. Il se contenait pour ne pas exploser de colère. Son oncle Charles lui avait dit qu'il faudrait composer avec Nordian. Son état de santé l'avait obligé à lui déléguer de plus en plus d'autonomie.

Il l'interpella à part alors que les esclaves se dispersaient :

- Je ne crois pas que vos méthodes soient adaptées, d'ailleurs, d'après vous, les problèmes persistent. Si elles étaient efficaces, il n'y aurait plus besoin de cette violence. Il faut reconsidérer autrement ces gens et nous obtiendrons un meilleur résultat que par vos coups de fouet.

- Vous n'y connaissez rien. Vous arrivez avec vos nouvelles idées et donnez des leçons. Vous verrez le résultat de votre attitude. Nous sommes là pour leur apprendre à travailler, un point c'est tout. Si nous nous relâchons, nous ne serons plus les maîtres. Ils se révoltent. Ces négros ne méritent que

cela. Vous n'auriez pas dû intervenir contre moi devant les autres.

-Je m'en serais bien gardé, si vous m'aviez consulté. Il fallait faire cesser cette punition. C'est bien ce que je dis, nous devons établir de nouvelles relations. Je ne peux tolérer une telle injustice. Vous ferez aussi enlever le collier de fer de Mathieu. On ne peut laisser un homme avec cela autour du cou.

- Il a marronné deux fois, c'est pour qu'on le reconnaisse s'il recommence. C'est la règle !

- Faites lui enlever ce collier immédiatement. S'il repart nous le trouverons bien, nous sommes sur une île.

Dorénavant, c'est moi qui déciderai des sanctions si besoin.

Antoine avait interrompu la discussion. Il voulait s'occuper de l'épidémie. Il alla consulter son oncle. Il savait que s'il voulait arriver à son but, il faudrait mettre en avant l'absence des travailleurs dans les champs et parfois de leur décès qui était une perte pour la plantation.

- Mon oncle, vos esclaves sont malades. Il faut faire quelque chose. Pouvons-nous interrompre quelque temps les travaux dans la plantation, pour quelques hommes, afin de déplacer les huttes. L'endroit où elles sont, n'est pas sain, au fond d'un ravin et près des animaux. Toutes les déjections se mélangent à l'eau et stagnent. Je veux reconstruire le village à un endroit aéré et créer des latrines. Nous y gagnerons sur la disponibilité des ouvriers, nous éviterons des décès.

- Fais comme bon te semble, mais arrange-toi avec

Nordian. Il faut que le travail se fasse.

- Comment pouvez vous tolérer que votre commandeur fasse preuve de tant de violence.

- Il est excessif et violent, mais il fait avancer la plantation depuis qu'il est arrivé. J'avais besoin de lui, maintenant, tu es là, tu occuperas ma place.

Antoine, lors de son observation des esclaves, avait repéré un jeune homme d'une trentaine d'années, que l'on appelait Barnabé. Malgré sa condition, il avait fière allure et gardait la tête haute. Son dos zébré et une cicatrice en forme de fleur de lys sur son épaule indiquaient que cela n'avait pas toujours plu à tout le monde.

Antoine alla le voir le soir même. Tous les yeux étaient braqués sur lui. Ivres de fatigue, ces gens semblaient vivre comme des fantômes. Ils se demandaient quelle nouvelle tâche allait leur être encore demandée.

- Bonjour Barnabé !

Antoine n'eut comme réponse qu'un regard dur.

- Est ce bien Barnabé, ton prénom ?

- C'est celui que les blancs me donnent.

- Quel était ton prénom en Afrique ?

- Je m'appelle Yao ! dit en se redressant.

- Préfères-tu que je t'appelle Yao ?

Antoine obtint un regard curieux. Il avait appris que les africains, baptisés de force, se voyaient attribuer un nouveau prénom, qu'ils jugeaient ridicule.

- De quelle origine es-tu ?

- Je suis Peul, comme beaucoup ici. J'ai grandi au bord du fleuve Sanaga. Mon père était chef de notre tribu. Nous

avons été capturés et vendus par des guerriers Bamouns, nos ennemis. Qu'ils soient maudits ! Que me veux-tu ?

- Je m'appelle Antoine, monsieur de la Bâtie est le frère de mon père. Je veux améliorer vos conditions de vie.

- Que puis je y faire. Tu es blanc, c'est toi le maître.

Ordonne, nous ferons !

- Je voudrais que nous le fassions ensemble, que vous participiez. Je voudrais construire un nouveau village, loin du ravin où il est, dans un endroit aéré. Je pense que c'est l'origine de la fièvre. Je souhaiterais que dès à présent, nous puissions écarter les malades, nous les mettrons dans la chapelle en attendant. J'ai bien d'autres idées, mais nous commencerons par là. Parles-en aux autres, et donnez-moi votre réponse.

- Pourquoi ferais-tu cela pour nous ? lui demanda-t-il les yeux dans les yeux.

- Je suis contre l'esclavage, mais il existe et je dois gérer la situation. Tout homme a droit à du respect. Ce n'est pas la couleur de la peau qui doit déterminer sa relation avec les autres, mais ce qu'il a dans la tête et son comportement. Beaucoup de blancs seront contre moi, alors je dois savoir si vous acceptez mon aide ou non ?

- Je ne crois pas qu'ils seront ravis de voir nos malades dans la chapelle.

- Tu as raison, je n'y avais pas réfléchi ! Nous pouvons construire une première case qui sera l'infirmerie. Tu vois à plusieurs, nous réfléchissons mieux. Si vous êtes d'accord, viens me voir demain matin avec trois hommes.

- Une vieille guérisseuse veut soigner les malades, mais on ne lui donne pas ce qu'il faut. Elle connaît cette maladie,

elle venait des marais au bord du Sanaga.

- Qu'elle vienne me voir, si j'ai ce qu'elle demande, je lui donnerai tout ce dont elle a besoin.

Comment va Philibert ?

- Il a besoin de soins !

Le lendemain matin, Antoine était dehors bien avant l'heure du départ dans la plantation. Il vit Yao approcher avec trois jeunes hommes. Il leur fit signe d'attendre et s'approcha de Nordian :

- Je vais garder ces quatre hommes avec moi aujourd'hui et pendant quelques jours. Nous allons déplacer les mesures.

- Voilà bien du temps perdu, ce qu'ils ont leur suffit, durant ce temps le travail ne se fera pas. Bientôt ces nègres seront mieux considérés que nous.

- Si j'ai vu juste, vous aurez moins de malades et de décès. Ce sera un bon investissement. Des gens qui vivent mieux, travaillent mieux. J'ai l'accord de mon oncle ! précisa Antoine. Nordian s'éloigna en grommelant.

Yao s'approcha :

- Notre guérisseuse a pu soigner nos malades, vous avez tenu parole.

- Alors ne tardons pas, nous avons du travail.

- Nous allons travailler pour nous, vous allez voir ce dont sont capables les « nègres ».

Leurs regards se croisèrent et Antoine sourit, il y avait de la détermination et de la provocation dans les yeux de Yao.

En effet, le travail avançait bon train. La hutte fut construite avec des bambous antillais qui poussaient à profusion dans

le haut du ravin. A la fin de la première journée, l'infirmierie était terminée. Antoine avait participé aux travaux comme les autres, mais les avait laissés décider de la façon de construire, conscient qu'ils maîtrisaient mieux ce type d'habitat. Les malades y passèrent la première nuit, sur un épais tapis de feuillage. La vieille guérisseuse veillait sur eux.

Après quelques jours, Antoine, fut fier du travail accompli. Il se releva et frotta son front en sueur. Yao et ses compagnons mettaient la dernière main à l'ultime maison. Alignées sur un repli de terrain, elles avaient fière allure, sur leurs pilotis, tournées face à la mer. Elles seraient isolées du sol humide à la saison des pluies et protégées du vent. En contrebas, des latrines avaient été aménagées.

Antoine déclara :

- Nous déboiserons derrière. Chaque maison aura un petit lopin de terre que les occupants pourront cultiver et y élever quelques volailles.

- Nous déménagerons les familles demain dimanche après la messe. Tout le monde a hâte d'entrer dans sa nouvelle demeure ! dit fièrement Yao.

Durant les travaux, les malades s'étaient remis de leur fièvre à l'exception d'un petit enfant trop faible qui venait de succomber à la maladie. Antoine assista aux funérailles durant lesquelles il s'était à nouveau affronté à Nordian :

- Ces nègres cherchent toutes les occasions pour cesser le travail. Jetez-le en terre et tout le monde au travail ! hurla-t-il faisant claquer son fouet.

Antoine, blême s'était interposé :

- Comment pouvez-vous dire cela, vous ne pouvez comprendre la douleur des parents ? Vous ne respectez donc rien. Laissez nous, c'est moi qui les conduirai au travail. Je ne veux plus vous voir frapper qui que ce soit avec ce fouet !

- Ces nègres ne sont bons qu'à cela. La plantation de votre oncle ne tiendra pas longtemps, s'ils continuent à se détourner de leur tâche.

Ne voulant soutenir le regard furieux d'Antoine, Nordin partit vers la sucrerie.

Quand le petit corps fut mis en terre, une longue mélodie s'éleva sur la plantation. Ce chant africain triste et envoûtant s'élevait vers la cime des palmiers et semblait glisser sur les flots pour rejoindre des terres de savane longeant un grand fleuve. Antoine frissonna. Il les avait autorisés à chanter. Quand la cérémonie fut terminée. Il alla vers les parents du petit défunt et les invita à rester auprès de la tombe. Quand il s'écarta vers les champs, tous les esclaves se rangèrent derrière lui et accompagnés d'un autre chant doux et mélancolique, allèrent s'épuiser à leurs tâches.

Le soir, Antoine relata l'incident à son oncle allongé sur son lit. A son regard absent, il comprit que son état s'était encore aggravé. Il était veillé par Juliette, la fidèle servante noire qui avait partagé sa couche durant des années. Elle paraissait très affectée par son état de santé. Une semaine auparavant, il avait fait venir de Port Alcance un prêtre et le fonctionnaire faisant fonction de notaire qui avait rédigé ses dernières volontés, puis il s'était longuement confessé. Il se réveilla et murmura à Antoine :

- Tu es un bon garçon et Juliette t'apprécie. Tout te reviendra. A toi seul ! Je ne peux rien lui léguer. Je l'ai affranchie, mais elle ne veut pas partir. Prends soin d'elle, nous nous sommes aimés comme mari et femme.

- Elle sera désormais ma tante. Je m'occuperai de chacun de vos esclaves. Vous pouvez compter sur moi.

- Que Dieu me pardonne pour le mal que j'ai fait à ces gens, tu m'as ouvert les yeux Antoine. Je me suis laissé aveugler par l'appât du gain et l'ampleur d'un système qui me permettait de me justifier. Je croyais que si tant de gens le faisait, ce n'était pas une mauvaise chose. Je ne voulais pas voir la vérité, ces hommes n'étaient que des ombres pour moi. Juliette m'a prouvé qu'ils étaient humains tout simplement. J'y ai perdu mon âme, j'aurais dû lutter comme toi. Que ces Hommes puissent être heureux un jour....et ne pas me maudire.

Des larmes coulaient sur sa peau parcheminée.

Au matin, Antoine trouva Juliette en pleurs au pied du lit. Il s'avança et ferma les yeux de son oncle. Il serra Juliette contre lui et lui murmura :

- C'est mieux ainsi, il souffrait énormément. Vous êtes ici chez vous, comme il l'a décidé.

Antoine annonça à tous le décès. Les funérailles furent organisées sans tarder et Charles fut inhumé dans le même cimetière, près d'une petite tombe toute fraîche.

Nordian en fut furieux :

- Comment pouvez vous enterrer votre oncle à côté d'un négro. Vous parlez de respect et n'en avait aucun pour lui !

- Nous en avions parlé et s'est avec son accord qu'il reposera ici. Il a partagé leur vie, il les accompagnera dans la mort. Vous n'avez aucune limite, même la mort ne vous rapproche pas de ces gens ? Votre âme est plus noire que leur peau.

Nordian tourna le dos et s'enfuit chez lui, où il vivait seul. Henri, Loiseau, le responsable de la sucrerie dit à Antoine : - Il a toujours été comme ça. Il adorait votre oncle. Mais il est impulsif et s'adonne à la boisson. Avant, il y avait deux autres gardes blancs, mais ils ne pouvaient plus travailler avec et ils sont partis. Pour ma part, je suis content que vous ayez amélioré les conditions de vie de ces gens. Je n'ai rien contre eux.

Antoine sourit à cet homme qu'il appréciait, efficace et discret.

Alors qu'il revenait vers la maison et que les esclaves aménageaient dans leurs nouvelles maisons. Il vit venir vers lui une jeune femme mulâtre d'une vingtaine d'années. Il l'avait peu vue, mais savait qu'elle faisait partie des malades qu'il avait fait conduire à la nouvelle infirmerie.

- On m'a baptisé Bernadette. Je viens vous remercier pour ce que vous faites pour nous. D'après la guérisseuse, vos décisions m'ont autant sauvé la vie que ses potions.

Antoine était subjugué, il n'avait jamais remarqué sa beauté. Ses cheveux châtain foncé, longs et bouclés, sa silhouette parfaite et ses yeux verts l'impressionnaient. Sa peau

basanée mettait tout son être en valeur... Il aimait sa fossette quand elle souriait. Il eut du mal à répondre et bredouilla :

- J'en suis heureux..... Bernadette.

- Vous n'aimez pas Bernadette ? moi non plus. Ma mère m'appelait sa princesse Abla, comme la reine Abla Pokou.

- Vous êtes vous installée... Abla ?

- Oui, merci, avec ma mère et mes sœurs.

- Votre père n'est pas ici ?

- Non, je ne connais pas mon père. Ma mère a été violée par son maître et quand il a su qu'elle était enceinte, il l'a vendue à votre oncle. Elle était rebelle et n'était pas comme certaines esclaves qui ne veulent d'enfant qu'avec un blanc en espérant qu'il soit libre, ce qui n'est pas souvent le cas. Elle a gardé sa fierté. Comme elle dit, on ne peut pas tout nous enlever.

- Je suis désolé ! ne réussit-il qu'à marmonner.

Assis sur une chaise face à l'océan, Antoine tentait de calmer son esprit. La mort de son oncle avait bousculé ses projets. Aujourd'hui, il était à la tête d'une plantation et devait poursuivre la production, car il avait en charge des familles. Il refusa le repas que Juliette lui avait apporté, la remercia chaleureusement et monta se coucher. En milieu de nuit, quand il entendit taper à la porte, il fut aussitôt debout. Il s'était endormi tout habillé.

- Maître, venez, un grand malheur s'est passé ? La jeune Marguerite a disparu.

- Je viens tout de suite, mais ne m'appellez plus maître, vous êtes libre Juliette, appelez-moi Antoine.

Dehors, des torches sillonnaient la nuit autour des bâtiments et aux abords de la forêt. Antoine descendit vers le centre des bâtiments. Il vit Yao courir vers lui :

- Maître, Marguerite a disparu depuis un moment, nos recherches ont été vaines.

- Marguerite, n'est-ce pas une jeune fille de quinze ans ? interrogea Antoine.

Yao acquiesça.

Voyant un surveillant, Antoine lui demanda de sonner le rassemblement. Celui-ci agita la cloche sur le mur de la sucrerie. Antoine organisa les recherches, il fallait canaliser cette confusion. Les surveillants accompagnés de quelques hommes furent répartis dans les secteurs autour de la plantation. Les blancs eurent la charge de fouiller tous les bâtiments de l'exploitation. Devant sa maison, Antoine voyait la mère de Marguerite pleurer, le visage ravagé par l'inquiétude. Elle dit à Antoine :

- Ma plus jeune fille m'a dit qu'elle l'avait entendue crier avant que je ne la cherche.

- Nous allons tout faire pour la retrouver... Monsieur Loiseau, avez-vous vu Nordian ?

- Non, je ne l'ai pas vu sortir de chez lui.

Antoine se dirigea vers sa maison, mais la porte s'entrouvrit quand il la heurta avec son poing. Il appela à plusieurs reprises, mais aucune réponse ne lui parvint. S'avancant dans le noir, il fut rejoint par Yao avec une torche.

- Maître, personne n'a vu Nordian depuis ce matin. Après le repas du midi, il vociférait dans sa maison, certainement saoul, comme d'habitude.

Les deux hommes pénétrèrent dans la demeure. Il régnait dans les pièces une forte odeur de rhum. Un cruchon renversé s'était brisé dans la cuisine. Une chaise gisait au sol. Cependant, la maison était propre et bien entretenue.

- Je ne pensais pas que Nordian était si soigneux ! s'étonna Antoine

- Ce n'est pas lui qui nettoyait sa maison, mais les femmes esclaves. Il choisissait celle qui viendrait entretenir sa maison et satisfaire ses plus bas désirs, mariées ou pas ! déclara Yao

- Pardieu, pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé plus tôt ! Dans la chambre, il n'y avait personne dans le lit défait. Le coffre au bout du lit avait été vidé, visiblement à la hâte, une vieille chemise avait été oubliée dont une manche pendait lamentablement sur le bord comme si elle voulait s'en extraire.

- Nordian a disparu, ce ne peut être une coïncidence avec la disparition de Marguerite. Retournons sur le lieu qu'a désigné sa sœur, d'où provenait le cri ! dit Antoine.

Une fois sur place, de nombreuses torches furent rassemblées. On pouvait suivre les traces de pied de Marguerite, jusqu'à un lieu de piétinement. Yao se pencha et tira sur un cordon qui dépassait de la boue et auquel était attaché une petite croix.

- C'est celle que portait Nordian. C'est lui qui a enlevé Marguerite, le salaud ! s'écria Yao.

La maman de la jeune fille intervint en pleurant :

- Elle m'a dit à plusieurs reprises qu'il lui faisait des compliments et voulait l'embrasser. Je lui avais dit de se tenir loin de lui et de rester avec les autres.

- Yao désigne deux autres hommes qui viendront avec nous, nous allons partir à sa recherche. Le jour ne devrait plus tarder à se lever. Monsieur Loiseau, donnez-leur des machettes et poursuivez les recherches autour de la plantation. Nous allons vers les collines. Il ne doit pas avoir beaucoup d'avance.

Nordian marchait le plus rapidement possible. Il avait assommé Marguerite quand elle avait crié et s'était débattue. Il l'avait jetée sur son épaule et il avait pris la route de Port Alcance. L'alcool et la colère l'avaient décidé à quitter la plantation. Il savait qu'il ne pourrait s'entendre avec Antoine, le nouveau propriétaire. Il l'avait humilié devant les nègres, un comble. Son oncle aurait dû le nommer, lui, comme successeur, c'est lui qui faisait fonctionner la plantation depuis bien longtemps. Ce freluquet était arrivé et avait tout bouleversé. Tant pis pour eux, il partait, mais il prenait Marguerite avec lui, il avait bien mérité cette récompense. L'odeur et la chaleur de la jeune fille réveillait en lui de sombres désirs. Elle n'était pas lourde, pas plus que le baluchon qu'il emportait. Elle allait lui appartenir, devenir sa chose. Il attendait que le jour se lève pour quitter la piste et marcher dans la forêt ou dans les rangs des plantations. Il avait des amis dans les autres exploitations de l'île et s'il le fallait, ils le cacheraient. La marche avait dissipé les vapeurs d'alcool.

Quand le groupe de traque fut prêt, il prit la route du centre de l'île. Yao devant observait la piste. Il n'avait pas tardé à découvrir des traces de chaussures d'une personne

lourdement chargée. Il avait plu en fin de journée et les traces étaient fraîches. Il retrouvait ses réflexes de pisteur.

Quand Marguerite se réveilla, elle se mit à gémir. Quand elle eut récupéré ses esprits, elle comprit la situation. Elle se débattit, tentant par tous les moyens d'échapper à son ravisseur. Nordian tenta de la calmer :

- Arrête de remuer ainsi, tu es à moi maintenant. Tu seras ma femme, inutile de protester, plus personne ne peut t'aider.

Ces paroles firent redoubler de coups la jeune esclave. Elle devenait difficile à maîtriser. Nordian s'arrêta derrière un fourré. Il allongea Marguerite sur l'herbe et la gifla.

Marguerite, poussée par le désespoir et la peur, se défendait avec toute son énergie. Irrité Nordian la frappa à deux reprises avec son poing. Marguerite sentit sa pommette enfler et eut le goût du sang dans la bouche. Sur le coup, elle baissa sa garde. Nordian en profita pour sortir une cordelette de sa poche et lui lia les mains en faisant le tour d'un jeune arbre.

Ainsi, elle était à sa merci, il prit son temps et alla boire une gorgée d'eau au ruisseau tout proche. En revenant, il surveilla la route qu'il pouvait voir au loin. Il détacha son pantalon et s'approcha de Marguerite qui pleurait. Elle ne voulait pas le supplier, sachant que cela était inutile et qu'elle était déjà suffisamment humiliée.

Quand il se mit à genoux devant elle et releva sa robe, elle replia ses jambes et les détendit vers son bas ventre. Nordian eut le souffle coupé sous la violence du choc. Il

roula sur le côté, les mains à l'aine. Marguerite se mit à frotter la cordelette contre l'arbre et tirer jusqu'à se cisailer les poignets. Quand le chanvre céda, elle fut debout en un éclair et s'enfuit vers la plantation.

Dès que la visibilité le permit, les hommes derrière Yao purent prendre le pas de course, le cœur battant, les yeux rivés sur le sol et les alentours.

La piste devenait plus simple à suivre. Antoine les encourageait de la voix.

Marguerite eut l'impression qu'elle était libre. Mais rapidement, Nordian se mit à courir derrière elle. Malgré son souffle court, il l'insultait. Il gagnait du terrain. Marguerite s'enfonça sous les arbres, croyant y trouver un terrain favorable, mais ses pieds nus buttaient contre les branches et elle revint à la route. Elle entendait le souffle de Nordian, derrière elle. Il s'était enfin tu. Quand il lui mit la main sur l'épaule et la tira vers le sol, elle chuta lourdement. A califourchon sur son dos, il la dominait. Il la frappa à plusieurs reprises, s'emportant sous les effets de la colère et de la douleur. Marguerite ne pouvait que tenter de parer les coups. Il se releva, l'agrippant par les cheveux et l'amena sous les premiers arbres. Au loin, dans les plantations, les esclaves devaient commencer leur journée de labeur. Cette fois, il l'attacha avec sa ceinture, elle ne pourrait pas la sectionner. Il s'assit contre un arbre pour reprendre son souffle.

- Tu vas être à moi, sale négresse, pour qui te prends-tu ?
Ce n'est pas une saleté comme toi qui aura François,

Nordian. Tu vas voir ce que c'est qu'un homme ! Un vrai !
et il éclata d'un rire lubrique.

Marguerite était à sa merci et ne pouvait réagir.

Nordian se méfiait maintenant pour approcher.

Elle ne voulait pas lui donner le plaisir de voir de la peur
dans ses yeux, mais elle était terrorisée.

Nordian caressa sa jeune poitrine et releva sa robe.

Elle regarda au loin vers la plantation, pensant à sa mère. La
piste passait une sorte de petit col. Elle vit surgir un groupe
d'homme courant vers eux.

Elle se mit à hurler de toutes ses forces. Nordian lui plaqua
la main sur la bouche. Elle le mordit, puis se fut le trou
noir, le coup de poing l'avait assommée. Nordian se tourna
pour voir ce qui l'avait alertée.

Les quatre hommes rugirent en entendant les cris. Yao dit :

- C'est Marguerite, vite cela vient des grands arbres là-bas !

Ils allongèrent la foulée, emportés par la descente, mais il
leur fallut quelques minutes pour parcourir la distance. Ils
allaient dépasser Marguerite quand un homme la vit :

- Là ! sous l'arbre !

Marguerite était seule. Inconsciente, elle gisait sur le dos.

Ses mains étaient toujours attachées ensemble autour d'un
arbre. Yao se pencha sur elle, une trace de poignard perçait
sa robe qu'entourait une fleur de sang qui semblait s'ouvrir
en s'agrandissant.

Antoine demanda au reste de la troupe :

- Cherchez aux alentours, Nordian n'est peut-être pas très loin. Yao, elle est... ?

- Non, elle respire.

Yao déchira le bas de sa robe et compressa la plaie.

- Il faut la ramener à la plantation, la guérisseuse peut arrêter l'hémorragie. Comment pouvons-nous la transporter ?

- Nous allons faire un brancard avec des bambous et des lianes. Mais il faudra aussi traquer Nordian, c'est lui qui a fait ça. Il va le payer ! gronda Antoine.

Il vit leurs deux compagnons revenir... Il se rendit compte que s'étaient deux gaillards aux épaules noueuses comme Yao. Il était satisfait que Yao ait pris deux jeunes hommes solides, le transport de la blessée serait long et fatigant. Ils tenaient le baluchon de Nordian.

- Ne la réveillez pas pour l'instant, elle est calme. Yao, tu vas venir avec moi, on va poursuivre la chasse. Vous deux, vous porterez la civière que l'on va faire jusqu'à la plantation. Vous y arriverez à deux ?

Ils acquiescèrent dans un ensemble touchant.

Antoine réfléchit, il fouilla le sac de Nordian, sortit sa redingote, lui ferma tous les boutons qui, par chance, étaient au complet. Il retourna les manches dans l'habit et enfila un bambou dans chaque emmanchure de la veste. Deux tiges fixées perpendiculairement aux extrémités des montants rigidifiaient l'ensemble.

Il venait de confectionner une civière acceptable. Il déchira une chemise propre, refit le pansement de Marguerite et l'attacha sur la plaie. Marguerite n'était pas très grande et fut

déposée avec grande précaution. Antoine la maintint sur le brancard avec la ceinture de Nordian.

Yao et Antoine aidèrent les deux hommes à monter le brancard sur les épaules et ils se mirent en route sans tarder.

Antoine récupéra une machette qu'il mit au côté et demanda à Yao de reprendre la piste.

La colère faisait briller ses yeux et avait effacé toute la fatigue de ces derniers jours. Il n'avait jamais supporté l'injustice.

Ils se remirent en route dès que Yao eut trouvé une trace

Chapitre 5

Antoine était tendu, il avait du mal à contenir sa colère. Il était resté debout et blême face au bureau.

- Monsieur le Gouverneur, je demande l'aide des autorités pour capturer François, Nordian. Il a enlevé une jeune fille et tenté de l'assassiner. Elle est peut-être décédée à cette heure et vous me refusez votre aide ?

- Je suis désolé, mais il s'agit d'une esclave. Il doit y avoir une explication à tout cela. Le viol ou la mort d'une esclave n'entraîne pas d'enquête des autorités. Chaque propriétaire de plantation est responsable de ses esclaves, ce sont ses biens.

- Justement mon oncle est décédé et cette esclave «m'appartient» donc ! N'y a-t-il pas vol suivant vos principes abjects ? Comment pouvez-vous tolérer que les propriétaires, tuent, violent ou mutilent ces pauvres gens ?

- Surveillez votre langage jeune homme, la colère vous égare. Je suis désolé pour votre oncle, j'ignorais son décès. Je comprends maintenant, j'ai entendu dire que certaines choses avaient changé dans votre plantation.

Beaucoup de planteurs n'apprécient pas votre attitude et vous tiendront pour responsable si une révolte éclate.

- Je ne me mêle pas de ce qui se passe chez eux, qu'ils en fassent autant. Nous avons cherché ce criminel jusqu'ici et les traces se perdent dans les plantations. Il a dû être aidé pas des blancs et nous accabler de mensonges. Faites savoir à tous ceux qui l'aideront qu'ils me trouveront face à eux. J'attendais plus de compassion de la part d'un père et plus de justice de celle d'un représentant du roi. Je vais donc m'occuper personnellement de cette affaire et vous ne pourrez me faire reproches de mes décisions.

Sachez qu'avant que je ne rejoigne Santa Clara, en France, a été créée la Société des amis des noirs. Les choses évoluent et vos méthodes seront remises en cause. Vous aurez à en répondre. Je vous salue, monsieur le Gouverneur !

Antoine sortit sans se retourner. Catherine l'attendait devant la porte :

- Il me semblait bien vous avoir vu depuis le jardin.

Comment allez-vous Antoine ?

- Mal, une jeune fille noire de quinze ans, de ma plantation, a été enlevée, poignardée, peut être violée et votre père me refuse son aide. Excusez ma colère, je ne peux accepter son attitude. Il ne s'agit plus de tolérer certaines pratiques, mais de les couvrir et de protéger un criminel. Notre discussion a tourné court.

- Vous avez tout mon soutien Antoine, je lui parlerai et j'essaierai de lui faire modifier sa décision.

- Merci Catherine de votre soutien, restez en dehors de tout cela. Cela vaut mieux pour vous. Je dois vous laisser, j'ai des

recherches à poursuivre. N'hésitez pas à venir à la plantation que nous puissions bavarder.

Quand Antoine sortit de la citadelle, il retrouva Yao accroupit à quelques mètres de l'entrée.

- Le gouverneur ne nous aidera pas, nous ne devons compter que sur nous même.

- Vous croyiez vraiment trouver de l'aide ici ?

- Non, je ne crois pas. Mais j'avais besoin de l'entendre.

Allons en ville poursuivre nos recherches.

- Laissez-moi aller voir mes frères de couleur dans le village de pêcheurs. Si eux savent quelque chose, ils me le diront.

Retrouvez-moi là-bas.

Antoine parcourut les commerces, les bars, et l'auberge de Port Alcance, il n'obtint aucun renseignement sur Nordian. Il en conclut qu'il n'avait pas dû atteindre la ville et qu'il était caché dans une plantation. Il rejoignit le port et trouva Yao entouré d'Africains et de Métis près du ponton. Celui-ci lui dit :

- Personne n'a entendu parler de Nordian. J'ai mis tout le monde en alerte. Une majorité de ces affranchis sont de mon ethnie, il y en a même de mon village. S'ils savent quelque chose, ils nous le feront savoir.

- Merci à vous tous, je récompenserai celui qui nous permettra d'intercepter ce criminel.

- Mes amis nous offrent à manger, nous repartirons après, il faut se reposer un peu.

- Bonne idée, j'ai besoin de souffler et de manger. Quel est ce bateau ancré dans la baie ?

Un pêcheur répondit :

- Il est arrivé avec pavillon anglais, mais ce sont des pirates. Nous connaissons ce sloop² L'équipage se fait passer pour un navire de la Royal Navy, mais dès qu'ils sont en haute mer, ils ont le drapeau noir. Leur capitaine est recherché par les Espagnols. Tant qu'il n'attaque pas de Français, le gouverneur les tolère depuis le traité de Paris de 1783. Ils pillent souvent les côtes d'Hispaniola et arraisonnent les navires de commerce espagnols qui partent vers l'Europe. Ils sont armés, on peut voir leurs sabords. Ils font aussi du trafic d'esclaves, mais juste entre les îles des caraïbes, quand ils capturent des gens de couleur. Ils les revendent aux anglais des Caïques. Ils sont arrivés, il y a deux jours.

Antoine et Yao retrouvèrent la plantation alors que la nuit était déjà tombée. Ils allèrent directement à l'infirmerie. La vieille guérisseuse veillait Marguerite. Elle les rassura.

- Elle n'a pas perdu trop de sang grâce à vous. La blessure ne semble pas trop grave. Je lui ai fait boire une plante qui l'a endormie. Cela devrait aller, nous verrons demain.

Yao interpella Antoine avant de rejoindre sa case :

- Ne devrait-on pas mettre en place un tour garde ? Les gens seraient rassurés.

- Bien sûr, tu as raison, je n'y avais pas pensé. Organise un tour, que les hommes gardent les machettes, on ne sait jamais. Il peut revenir. Demain, j'irai voir les planteurs et je leur demanderai, s'ils ont des renseignements.

² Bateau à un seul mât et foc. Ici Sloop de guerre anglais armé de quelques canons.

Antoine fut heureux du repas que lui servit Juliette.
- Asseyez vous s'il vous plaît et mangez avec moi, lui dit-il.
Je n'ai pas envie d'être seul.

Antoine s'entendit raconter toutes les aventures de la journée à la vieille femme qui l'écoutait avec attention. Quand il eut fini, elle lui dit simplement :
- Merci ! puis elle partit s'affairer en cuisine.

Les jours suivants, Antoine contacta les autres propriétaires terriens de l'île. Il se dit qu'il serait bien d'acheter un cheval. L'accueil fut glacial et aucun renseignement ne lui fut rapporté. Un propriétaire refusa même de le recevoir. Le prêtre et le fonctionnaire, venus au chevet de son oncle, avaient dû colporter les changements à la plantation. Au moins Antoine savait à quoi s'en tenir.

La vie reprit son cours sur l'exploitation, les travaux agricoles furent menés avec efficacité. Marguerite se rétablissait doucement. Antoine avait été rassuré, Nordin n'avait pas eu le temps d'abuser d'elle. Pour apaiser la crainte des familles, la garde était maintenue. Les travailleurs étaient autorisés à se rendre dans les champs avec des épieux de bambous effilés. Les femmes n'étaient jamais seules.

Antoine convoqua les deux chefs de familles françaises. Messieurs Loiseau et Carbonel le responsable des cultures le rejoignirent sur la plage de l'anse des chimères.
- Je vous ai fait venir ici, car je ne veux pas qu'une autre

personne entende ce que j'ai à vous dire. J'ai en projet d'affranchir les esclaves et établir un nouveau fonctionnement basé sur un système plus égalitaire. J'espère que les esclaves resteront avec nous, mais j'ai surtout besoin de vos compétences. Il faut continuer à faire vivre cette plantation. Les autres propriétaires n'ont pas apprécié les changements apportés ici. Notre situation ne sera pas facile. Je vous laisse donc le choix, soit de rester avec moi, soit d'aller chez un autre exploitant. Je ne vous en voudrais pas. Vous avez des familles et je peux comprendre.

Loiseau fut le premier à prendre la parole :

- Depuis que vous avez relogé les familles, un nouvel état d'esprit s'est installé. Je trouve mes relations et mon travail avec eux plus simples. Comme je vous l'ai dit, je n'ai rien contre eux. Je reste avec vous.

- Qui sera responsable des cultures ? demanda Carbonel

- Vous bien sûr, n'hésitez pas à les impliquer, prenez un adjoint ou deux, je vous laisse carte blanche chacun dans votre domaine.

- Mon épouse vient d'accoucher de notre troisième enfant, je ne me vois pas partir maintenant. Je reste avec vous, mais si cela ne se passe pas bien, je n'hésiterai pas à partir ! dit Carbonel.

- Merci messieurs, j'espérais votre accord. Je parlerai aux ouvriers dans quelques jours, le temps que je mette tout en place et que nous en discutons. Allons à la maison boire un verre à nos futurs projets, qui je l'espère ne seront pas des chimères.

Un léger vent d'est faisait bruisser les bambous, la nuit était

douce et claire. Le ressac dans la crique berçait les gardes de faction. Mise en place une dizaine de jours auparavant, la surveillance des habitations se relâchait.

Les deux gardes n'entendirent pas le chuintement de la barque s'échouant sur le sable. Un ordre en anglais fut murmuré et les six hommes allaient s'égayer quand ils entendirent deux voix s'interpeller. Les deux gardes approchaient sans méfiance. La surprise fut totale, ils furent assommés, bâillonnés, ligotés et déposés dans la barque. Les Anglais reprirent leur progression, ils voulaient d'autres esclaves qu'ils pourraient négocier.

Nordian s'avança vers l'infirmerie se doutant bien que Marguerite devait s'y trouver. Si elle vivait encore ! Il voulait s'en assurer. Alors qu'il franchissait le seuil de la maison, il se retrouva face à la vieille guérisseuse qui veillait et se mit à hurler.

- Vieille chouette ! grinça-t-il en la repoussant.

Elle se mit à crier avec une force dont il la croyait incapable. Elle réveilla tous les occupants des maisons. Tous les hommes jaillirent des habitations. Les assaillants regagnaient la mer en toute hâte. Antoine, depuis la terrasse, venait de voir la troupe arriver à la plage. Il appela tout le monde et s'y précipita avec une torche. La pâle lumière parvenait avec peine à éclairer les fuyards.

La barque était poussée par un dernier homme qui n'avait pas encore embarqué. Alors qu'il allait prendre son élan pour sauter dans le canot, un trait de bambou zébra l'air et vint se figer entre ses deux omoplates. Les rameurs firent sortir l'embarcation de l'anse et s'enfoncèrent dans la nuit,

abandonnant le corps qui flottait.

La plantation n'avait aucune embarcation, il était impossible de les poursuivre. Tout le monde cherchait les deux hommes de garde. On finit par ne retrouver qu'une machette près de la plage. Il n'y avait pas de trace de sang, il fallait se rendre à l'évidence, ils avaient été capturés.

La guérisseuse vint voir Antoine :

- Il y avait Nordian dans la troupe, je l'ai bien reconnu.

C'est lui qui m'a poussée. Qu'il soit maudit !

- Nous avons ramené le corps du pirate tué, ce n'est pas lui, j'avais espéré ! dit Yao en arrivant.

La nuit finit dans une grande agitation. Au matin, un bateau de pêche vint s'ancrer en face de l'anse des chimères. Un canot rejoignit la plage. Yao fit prévenir Antoine de le rejoindre, il avait reconnu un des pêcheurs de Port Alcance.

- Vous recherchez un homme blanc. Nous l'avons retrouvé. Hier soir, il était avec les Anglais dont le navire était ancré dans le port. Leur bateau n'était plus dans la baie ce matin. Nous sommes venus vous prévenir aussitôt.

- Ils sont passés ici et ont enlevé deux hommes ! déclara Yao.

- Nous ne pouvons tolérer de tels agissements. Il faudrait libérer nos hommes et châtier les coupables pour leur enlever toute envie de revenir ! s'emporta Antoine.

- Nous pouvons vous aider avec notre bateau, même s'il ne s'agit que d'une barque de pêche. Elle navigue bien.

- Pourquoi feriez-vous cela ? Vous n'êtes pas d'ici.

- Yao a dit que vous étiez un homme bien. Nous avons confiance en lui. C'est la première fois que j'entends un blanc dire : nos hommes et pas mes nègres. Et puis n'aviez-

vous pas parlé de récompense ? dit-il en souriant.

- Oui effectivement. Quel est ton prénom africain ?

- Mon prénom est Sékou, je suis Yombé. J'ai fait le voyage avec Yao, sur le même navire négrier. Ma tribu et moi vivions au bord de la mer et nous sommes un peuple de pêcheurs.

- Merci pour ton aide Sékou, mais nous ne pourrions pas rattraper un sloop.

- Sauf s'il fait escale sur l'archipel des Caïques. Ils ne savent pas que l'on a un bateau. Ils se croient intouchables et deviennent stupides. C'est un territoire anglais. C'est là-bas que l'on a besoin d'esclaves, ils voudront vendre les hommes capturés ici. Il y a de grandes plantations de coton sur les îles, elles sont tenues par des colons britanniques qui ont fui lors de l'indépendance américaine. Le port principal est Cockburn Harbour au sud, il est à peine à une journée de navigation.

- Est-ce que tu connais le port ?

- J'y suis allé quelques fois, pour livrer des marchandises. Si nous voulons avoir une chance, il faut se décider sans tarder. Nous sommes six marins, nous pouvons prendre six hommes de plus.

Yao regardait Antoine de ses yeux interrogateurs.

- Il faut agir ! Nous irons sur place et nous aviserons. Yao veux-tu venir ? Désigne quatre hommes, je serai le sixième.

- Je serai de l'expédition, répondit Yao, mais vous est ce bien votre place ? La plantation a besoin de vous.

- Ces gens étaient sous ma responsabilité, c'est à moi de les secourir. Yao prend des machettes, monsieur Loiseau, donnez moi une arme à feu ainsi qu'à ceux qui savent s'en

servir. Prenons quelques provisions et nous partons sur l'heure.

La Saintoise³ naviguait sous vent d'est, la mer était calme et le soleil brûlant. Sékou tenait mollement la barre, les hommes de la plantation et son équipage dormaient après la courte nuit qu'ils venaient de passer.

Antoine et Yao se concertaient sur la tactique à suivre à l'arrivée au port.

- Il faudra que l'on se dissimule sous une voile. Il faut que l'on croie à un équipage habituel. Sékou, tu feras une reconnaissance pour localiser les marins anglais.

- J'essaierai d'amarrer notre bateau à un endroit où nous pourrons surveiller le sloop, mais pas trop près qu'ils ne nous éventent pas. Le vent est bon, nous devrions arriver dans la soirée.

La nuit était tombée quand le canot de pêche s'échoua sur la plage à peu de distance du port. Le sloop était bien là, amarré au ponton. Sa proue faisait face à l'océan.

- Nos « amis » sont bien là. Ils ont gardé l'habitude de préparer le bateau à un départ en urgence ! dit Sékou.

Restez sous la voile, ne bougez pas, nous allons faire de même et tourner notre barque, c'est plus prudent.

Le port était d'un calme lugubre. Les quelques maisons du port semblaient être des fantômes surgissant des sables sous la pleine lune. Toutes les embarcations de bonne taille étaient sorties pour la pêche. Dans la pénombre, les

³ barque de pêche à voile, originaire de l'archipel des Saintes aux Antilles.

quelques chaloupes mises au sec sur la plage paraissaient des cétacés échoués.

Seul le sloop dansait sur ses amarres, protégé du vent d'est par la côte, fin et racé, il paraissait un pur-sang piaffant avant la course.

Sékou marcha vers le Port, à l'autre extrémité les fenêtres de la seule auberge étaient éclairées. Le pont du sloop était désert. Il s'avança avec prudence entre les maisons et fit un détour pour s'approcher d'une ouverture. Dans la salle, il y avait peu de clients. Les Anglais étaient assis ensemble à la même table. Nordian était parmi eux. Leur chef s'adressait à un homme qui n'était pas en tenue de marin. La serveuse apporta une nouvelle cruche de rhum. Sékou sourit, le rhum n'est pas bon pour garder l'esprit agile. En repartant, il vit un marin s'affairer sur le pont du sloop. Il s'enfonça dans les dernières maisons comme s'il voulait rentrer chez lui. Quand il vit que l'homme descendait dans la cale, il rejoignit sa barque.

- Les Anglais sont à la taverne, vu leur nombre, je pense que seulement l'un d'entre eux garde le sloop et les prisonniers. Ils se croient en sécurité dans ce port.

- Comment vois tu la manœuvre Sékou ? murmura Antoine de sous la bâche.

- Il faut profiter de ce moment de relâchement de leur surveillance, agissons maintenant.

- Laisse-moi réfléchir, dit Antoine.... Saurais-tu piloter le sloop avec tes marins ?

- Oui, sans aucun doute, pourquoi ?

- Avec ce clair de lune, s'ils sortent de l'auberge et constatent notre intervention, il y a un risque qu'ils se mettent à notre poursuite. On le coule ou on le garde. Ne serait-ce pas une belle récompense pour un capitaine comme toi ?

Le regard de Sékou se mit à briller dans la nuit.

- Je saurai le piloter, soyez sans crainte. Les Yombés sont de fameux navigateurs.

Yao prit la parole :

- Je vais me mettre à l'eau et nager jusqu'au bateau. Une fois caché dessus, il faudra faire sortir le marin de garde.

- Je m'en chargerai, dit Antoine. Il se méfiera moins d'un homme blanc. Ne le tue pas, si nos hommes ne sont pas là, il faudra le faire parler.

Yao s'immergea entièrement nu, à côté de la barque de Sékou. Son visage noir se mêlait à l'eau couleur d'encre, seuls ses yeux auraient pu trahir sa présence. Il nagea sans bruit, grimpa à l'extrémité du ponton pour ne pas faire tanguer le sloop et se coula dessus, silencieux comme un félin. Il n'était plus visible depuis l'autre embarcation.

Antoine sortit de sous la voile, il fit crisser le gravier quand il posa le pied sur la plage et se mit à chantonner en anglais. Il voulait être entendu du bateau, mais pas de la taverne. Sa ruse fonctionna à merveille et le marin sortit de la cambuse, croyant à la relève et pour voir qui était l'énergumène qui chantait sous la lune. Antoine l'interpella en anglais :

- Hé l'ami, veux-tu boire un verre avec moi ?

Il eut une brève pensée pour monsieur Pitt.

L'autre ne répondait pas, l'air méfiant. Antoine s'avança sur

le ponton. Le marin gronda :

- Passe ton chemin, va cuver ailleurs.

- Viens à la taverne, je t'offre à boire, tu es comme moi, tu es seul, tu dois t'ennuyer.

- Je suis très bien seul et je ne peux pas quitter mon bateau. Passe ton chemin avant que je ne tire ! et il mit la main sur le pistolet à sa ceinture.

Dès qu'il eut terminé ces mots, il s'écroula sur le pont.

Yao derrière lui tenait un cabillot⁴ dont la rencontre avec le crâne du marin avait fait merveille.

- Yao attache et bâillonne cet homme.

Ils furent rapidement rejoints par deux comparses de la plantation.

- Descendons voir qui se trouve dans ce bateau.

Antoine prit le pistolet du marin et commença la fouille.

Les deux captifs étaient toujours attachés dans la cale, en bonne santé. Ils étaient les seuls à bord.

Antoine laissa ses hommes les détacher et remonta :

- Vite rentre le marin dans la cambuse et on quitte cet endroit le plus rapidement possible.

Alors que Sékou et deux de ses marins débarquaient pour rejoindre le sloop, la porte de la taverne s'ouvrit.

Deux hommes sortirent et parlèrent avant de se serrer la main, puis ils se séparèrent, l'un d'eux se dirigea résolument vers le bateau des pirates. Antoine avait pu voir, à la lumière

⁴ Cheville de bois mobile sur les bords des voiliers où étaient fixés les cordages.

de la salle, qu'il était barbu et portait un tricorne à liseré d'or.

Les pêcheurs surpris firent mine de s'affairer autour de leur embarcation. Yao était descendu, seul Antoine demeurait sur le pont.

L'homme l'interpella de loin pour savoir si tout était calme. Antoine comprit que dans le clair obscur, il ne l'avait pas reconnu.

Ce dernier toussa et répondit en anglais en levant la main :
- Tout va bien ! Il descendit vers la cale, comme s'il vaquait à ses occupations.

L'autre approchait, observant l'agitation autour du bateau de pêche. Un autre homme sortit, se dirigeant vers la berge pour se soulager. Quand la porte fut ouverte, une musique résonna sur la plage. Les musiciens commençaient leur soirée. Le premier sorti interpella son compagnon et lui ordonna de le rejoindre. Il semblait méfiant et n'avait pas avancé sur le ponton. Antoine écoutait et comprenait leur dialogue. Le pirate était surpris de la présence de la barque de pêche à cette heure. Il voulait que l'homme sorti après lui, reste sur le navire pour doubler la garde. L'autre le rejoignit et tous deux s'avancèrent sur le ponton.

Sékou et ses hommes faisaient mine de rentrer chez eux et s'avançaient vers les maisons.

Le barbu au tricorne monta enfin sur le sloop suivi de son acolyte. Il était visiblement un des chefs du groupe. Antoine transpirait, les événements s'accéléraient. Il avait reculé de l'échelle et pour donner le change fit quelques bruits dans la

cale. Il fit signe à Yao de se cacher.

Le pirate s'avança vers l'écoutille et appela son homme de quart. Antoine ne répondit pas, il vit apparaître le tricorne et se cala sous l'échelle, où on ne pouvait le voir. L'homme tonna un juron et commença à descendre. Dès qu'il le put, Antoine le tira brusquement par la jambe et il vint s'affaler dans la cale. Yao abattit sur sa tête, le cabillot qu'il avait conservé. Entre le coup et sa chute, il perdit connaissance.

Le deuxième pirate s'avança pour secourir son chef, pistolet au poing. Antoine ouvrit le feu par l'écoutille. Le bruit résonna dans la cale et une fumée âcre lui cacha l'ouverture. L'homme avait disparu, Antoine ne put écouter, la déflagration lui avait bouché les oreilles. Il lâcha l'arme utilisée et sortit son pistolet. Il remonta doucement pour voir où était son adversaire. Il le trouva gisant sur le pont. Il avait touché l'homme à l'épaule droite, fracturant la clavicule. Etourdi par le choc et la douleur, l'homme gémissait.

Sékou arrivait déjà suivi de ses hommes. Antoine lui dit
- Surveillez la taverne, il faut partir d'urgence, d'autres marins peuvent venir avec le bruit du coup de feu. Nous ne pourrons pas soutenir un combat.

- La coque a bien amorti le bruit et la musique bat son plein là-bas ! répondit le pêcheur.

Quand il vit le dernier marin qu'avait assommé Yao, Sékou le reconnut et s'exclama :

- Sacrebleu mais ! C'est leur chef, que va-t-on en faire ?

- Nous verrons plus tard, il faut appareiller sans tarder. Yao

attache le et descendez-le avec l'autre dans la cale, fais-toi aider par nos hommes. Bandez-leur les yeux, qu'ils ne nous voient pas. Appareillons immédiatement.

Sékou donna des ordres en Yombé aux marins restés sur sa barque qui fut poussée vers le large. Les aussières du sloop furent larguées et le foc hissé. Le vent d'est poussa le navire vers le large.

- Restons à vue tant que nous pouvons, si nous sommes séparés, rendez-vous à l'anse des chimères ! cria Sékou au bateau de pêche.

Les deux navires quittèrent le port en silence, laissant les pirates à leur surprise quand leur soirée serait terminée. Ils s'enfoncèrent dans la nuit.

Une fois au large et le bateau plus complètement fouillé, Antoine, rejoignit Yao et Sékou qui était au gouvernail.

- Comment sens-tu ce navire ?

- Très bien, il est facile à manœuvrer, c'est une bête de course. Je n'ai pas hissé la grand voile, sinon ma barque ne pourra suivre. C'est le plus beau bateau que j'ai jamais barré.

- Que faisons-nous des captifs ? Le blessé souffre, mais ne devrait pas mourir si nous parvenons à arrêter l'hémorragie ! expliqua Yao.

- Je ne sais pas, dit Antoine, je n'avais pas prévu de ramener des prisonniers. Pour finir, nous avons eu beaucoup de chance.

- Plus au large, nous devrions nous en débarrasser et les

jeter par-dessus bord ! dit Yao.

- Non ! même si j'imagine que ce sont des assassins, je ne peux me résoudre à les tuer.

- Donnez les aux deux hommes qu'ils avaient capturés, ils vont se charger d'eux !

- J'ai une meilleure idée ! intervint Sékou, conduisons les jusqu'à Hispaniola. Les Espagnols les recherchent et il y a sûrement une récompense.

- Excellente idée, s'écria Antoine. Les Espagnols les jugeront. Mettons le cap sur Hispaniola.

- Nous ne pouvons pas nous rendre sur cette île avec ce navire. Les Espagnols vont nous canonner avant que l'on ait accosté, de plus ils risqueraient de garder le sloop en guise de compensation. Nous allons débarquer près de Samana. Nous les conduirons par la plage. Ces pirates avaient capturé la femme du commandant de la garnison et l'ont échangée contre une rançon, il y a quelques mois. Les Espagnols n'auront pas oublié. Leur jugement sera sommaire et leur sort ne fait aucun doute.

- Qu'en penses-tu Yao ? demanda Antoine.

- Faisons confiance à Sékou, il a beaucoup navigué depuis qu'il est affranchi. C'est un vieux loup de mer comme vous dites et un sacré filou de commerçant.

- Très bien Sékou, je crois que tes arguments sont bons. Allons-y ! déclara Antoine.

- Nous y allons, mais je ne crois que vous devriez venir. Il ne faut pas que l'on nous relie à votre plantation. On ne sait jamais. Les blancs ne regardent pas les noirs. Ils ne se focaliseront pas sur nous, nous ne sommes que des ombres de passage. Nous leur dirons venir de Saint-Domingue. Les

Espagnols ne font pas la traite, mais ont aussi des esclaves. Nous ne serons que des noirs parmi d'autres. Je trouverai une histoire à leur servir, mais ils seront tout à la joie de détenir ces brigands.

- Décidément, tu penses à tout ! Si Yao veut t'accompagner, qu'il se joigne à toi. Laisse-nous quelques marins pour piloter le sloop.

- Nous allons partager les équipes. Mes compagnons cacheront notre prise dans une petite crique au nord de la plantation. Des palmiers en dissimulent l'entrée et l'on pourra y cacher le bateau un certain temps. Nous vous retrouverons à l'anse des chimères.

- Qu'il en soit ainsi, conclut Antoine. Merci à tous pour votre courage et votre détermination.

- Transbordons les prisonniers et séparons-nous ! coupa Yao.

- Bonne chance à vous et soyez prudents ! lança Antoine alors que les équipages affalaient déjà et bordaient les écoutes.

Chapitre 6

Antoine se leva, toutes les personnes de la plantation, ainsi que Sékou, étaient là, attendant qu'il leur dise la raison de leur présence. Tous parlaient, la rumeur était intense. Beaucoup relataient une nouvelle fois, l'exploit des hommes ayant capturé des pirates et rendu la liberté à deux des leurs.

Antoine racla sa gorge et parcourut du regard chacun des membres de l'assistance. Il avait essayé de préparer son discours, mais y avait renoncé, la spontanéité était meilleure conseillère. Le silence se fit lentement.

- Vous savez que mon oncle m'a fait hériter de cette plantation. Depuis toujours, je me suis élevé contre l'asservissement de l'homme par l'homme. Je suis contre toute ségrégation qu'elle soit en raison de la couleur de peau, de son origine sociale, de sa richesse ou de son sexe. J'ai donc décidé de vous affranchir, chacun d'entre vous et cela dès maintenant !

Un murmure parcouru l'auditoire et beaucoup s'agitaient sur les troncs où ils étaient assis.

- Je veux que vous écoutiez la suite, en qualité d'hommes et de femmes libres, car vous aurez un choix personnel à faire.

Beaucoup d'entre vous sont ici depuis des années.

Vos villages en Afrique ont été détruits, vos familles et vos tribus massacrées.

Je vous propose donc que nous poursuivions de vivre ensemble sur cette plantation ! Vous ne serez plus des esclaves mais des ouvriers libres dans un système où chacun recevra une juste part du bénéfice du travail commun. Nous établirons en concertation, les usages communs. Pour vivre ensemble, il faut des règles et nul de pourra y déroger. Votre avenir ici sera assuré, mais vous avez une autre possibilité.

Notre ami Sékou, ici présent, va repartir en Afrique. C'est son désir depuis longtemps. Après notre expédition, il a bien mérité le sloop que nous avons pris aux pirates et qui lui permettra de regagner les côtes de l'Afrique. Il m'a assuré que ceux, qui parmi vous, voudraient rentrer sur ce continent auraient une place sur son bateau.

Avec Yao, ils nous ont également ramené une belle récompense pour l'arrestation des trois brigands, mille réaux espagnols, ce qui équivaut à environ six mille de nos livres. Une partie servira à acheter ses provisions pour le voyage. Pour l'autre partie, je sais que quelques uns d'entre vous ont été séparés de certains membres de leur famille. Je me mettrai en quête de ces personnes et si je le peux, je les rachèterai avec cet argent afin de les ramener ici. Je ne peux rien vous garantir sur ces investigations, sinon que je ferai tout ce qu'il me sera possible de faire.

Je ne vous cache pas que les autres colons de l'île seront contre nous.

Les familles de monsieur Loiseau et monsieur Carbonel

resteront avec nous. Nous sommes là pour bâtir un nouveau système, il faudra donc dépasser certaines vieilles rancœurs. Je le redis, plus aucune différence ne devra être faite en raison de la couleur de peau.

Je vous laisse jusqu'à dimanche pour en parler entre vous et vous décider.

Alors qu'Antoine revenait vers la maison bourgeoise, il s'avança vers Yao :

- Yao, as-tu décidé de ce que tu veux faire ? Ta décision est importante pour moi. Nous aurons besoin d'hommes comme toi .

- Vous avez bien parlé et votre proposition est généreuse.

- Tu peux me tutoyer Yao, puisque je le fais moi-même.

- Ma tribu a été massacrée ou déportée, mon peuple décimé. Mes parents, trop âgés pour être des captifs, ont été tués sous mes yeux. J'aime une femme de la plantation, je vais donc la consulter et je prendrai ma décision avec elle. Cependant, je n'aime pas être enfermé dans ce travail d'agriculteur, j'étais un chasseur !

- Sékou part avec ses hommes, il a accepté de nous laisser sa barque de pêche et des filets. Pourquoi ne deviendrais tu pas pêcheur ? Sékou t'apprendra avant de partir. Le fruit de ta pêche permettra de diversifier notre alimentation et nous aurons un moyen de liaison avec Port Alcance et Saint Domingue.

- Tu me confieras ce rôle ?

- Si tu le décides ! Tu es libre, ne l'oublie pas ! Il faudra former un petit équipage. J'ai pu juger de ta détermination et ...de ta loyauté. Je savais pourtant ce que signifiait la

fleur de Lys sur ton épaule.

- Pêcheur ? Pourquoi pas, j'ai beaucoup aimé naviguer.

Il se toucha l'épaule.

- J'ai marronné je n'avais pas vingt ans et j'ai été repris à l'anse des chimères où nous avions caché un radeau. Ton oncle venait d'agrandir sa plantation et d'acquérir ces terres, il a bien voulu me racheter et bien des années plus tard tu es arrivé et tu m'as fait confiance. Je n'oublie pas.

- Qui est celle qui occupe ton cœur ?

- Je ne peux donner de nom, je n'en ai pas encore parlé à sa mère.

- Tu as raison, profite de ta liberté. Tu me le diras quand tu le désireras. Viens me voir quand tu auras décidé de ton avenir. Ta décision compte beaucoup pour moi.

Le dimanche matin Antoine se leva à l'aube.

- Juliette, qu'avez vous décidé ?

- Si tu peux me supporter, j'aimerais finir mes jours ici et reposer près de ton oncle. Malgré qu'il ait profité des esclaves, je l'ai aimé. Tu nous rends notre honneur et notre fierté, je veux être à tes côtés.

- Mais vous n'avez jamais perdu votre honneur ! Ce sont des blancs qui ont trahi le leur ! Sauront-ils un jour se rendre compte de l'horreur de leurs actes ? Savez-vous Juliette que longtemps la royauté était contre l'esclavage ? Puis il a été toléré dans les colonies. Louis XIV a même demandé à son ministre Colbert de préparer un code noir, qui définissait les droits du propriétaire sur ses esclaves et vous définissaient comme des meubles. Il nous a fait entrer dans la nuit mais nous l'appelons le roi soleil ! Au delà de la

promesse faite à mon oncle, je suis très heureux de votre décision. Je vous le redis, vous êtes ici chez vous.

Antoine serra la vieille femme dans ses bras et se rendit au lieu de rendez-vous. Yao l'attendait au bas des marches, il lui sourit et lui dit :

- Allons voir qui va rester avec nous !

Antoine et Yao se serrèrent la main, les yeux dans les yeux.

Tous les hommes et femmes libres se retrouvèrent autour d'Antoine.

Deux couples de personnes âgées voulaient revenir en Afrique :

- Vous comprenez nous voulons mourir et reposer sur notre terre. C'est important d'y revenir libres. Et c'est grâce à vous !

- Je comprends très bien, leur dit Antoine en prenant leurs mains. Sékou s'occupera bien de vous, n'ayez crainte.

Antoine se vit confier la tâche de retrouver une femme séparée de son mari, Philibert. Elle se trouvait dans une autre plantation de Santa Clara.

Enfin, Abla vint se présenter à lui .

- Pouvez vous retrouver mon frère. Il a été séparé de notre famille quand votre oncle nous a achetés. Il est resté à Saint Domingue. Ma mère n'a jamais retrouvé le sourire, elle ne s'est jamais pardonnée de l'avoir abandonné.

- Je peux le comprendre, les malheurs ne l'ont pas épargnée et elle n'avait pas le choix. Dès que je le pourrai, j'irai à Saint Domingue ! répondit Antoine envoûté par son sourire.

Le soleil s'apprêtait à plonger dans l'océan quand Yao vint voir Antoine.

- Pouvons nous organiser une fête pour notre liberté retrouvée et pour te remercier. Nous aimons danser et chanter, même cela nous était interdit. Nous ne pouvions chanter que pendant les prières.

- Vous êtes libres ! J'y assisterai avec grand plaisir. Nous pouvons abattre et préparer un mouton.

Alors que tard dans la nuit, ses compagnons chantaient leur joie en dansant autour du feu, Antoine sentit le poids de tout ce qui l'attendait s'alléger. Ce peuple avait une âme et il savait pouvoir compter sur tous.

Quand Yao vint le voir, Antoine lui dit :

- Arrachez le poteau des flagellations et brûlez le avec les fouets de Nordian. C'est à vous de le faire. Notre pacte sera scellé.

Les journées de travail reprirent mais aménagées et le repas de midi était pris en commun et préparé par des femmes ne pouvant se rendre dans les champs. Une ardeur nouvelle galvanisait la troupe des travailleurs qui partaient le matin. Monsieur Carbonel était satisfait et l'ouvrage avançait même plus rapidement. La récolte s'annonçait prometteuse.

Antoine ne tarda pas à retourner à Port Alcance. Il profita de la saintoise et de l'instruction transmise à Yao. Il se rendit à la citadelle, où tous les esclaves de l'île étaient recensés par l'administration fiscale. Les recherches de la femme de Philibert ne seraient pas difficiles. Il devait

également régulariser la situation de ses nouveaux compagnons. Antoine se présenta au fonctionnaire chargé de la tâche.

- Bonjour pouvez m'indiquer si l'esclave curieusement affublée du prénom de Gracieuse est toujours en vie et dans quelle propriété vit elle ?

- Ce prénom a dû lui être donné en raison de son physique. Cela va me demander du temps, il y a quelques milliers d'esclaves à Santa Clara. Pouvez vous repasser demain ?

- C'est entendu, je repasserai demain, je vous remercie. J'ai affranchi tous mes esclaves, nous rectifierons leur statut.

- Tous vos esclaves ? Je dois en parler au gouverneur.

- Faites donc ! A demain.

Antoine ressortit et se dit qu'il avait le temps de saluer Catherine, la fille du gouverneur. Il se fit annoncer par un soldat de la garnison.

Mademoiselle de Lanticourt fut enchantée de revoir Antoine.

- Je m'ennuie à mourir dans cette petite ville. Il ne s'y passe rien. Tous les officiers de la garnison me font la cour mais cela devient lassant. Et vous Antoine, comment allez vous ? Votre jeune fille s'est elle remise de ses blessures ? Avez vous attrapé votre fugitif ?

- Oui, Marguerite a pu récupérer de ses blessures, quant au fugitif, nous avons réglé le problème. Tout va bien, mais je n'ai guère de temps. Une plantation à gérer est un sacré travail. Comment va votre père ?

- Bien merci, il me rapporte que des rumeurs courent sur votre plantation. Est ce vrai que vous avez affranchi tous vos esclaves ?

- Nous pensons être isolés au bout du monde, mais tout se sait ! Oui je n'ai que des ouvriers libres et heureux.
- C'est merveilleux Antoine, quel courage ! Méfiez vous, les autres planteurs complotent dans votre dos.
- Laissez les faire, mais n'hésitez pas à venir visiter notre plantation.

Antoine redescendit et rejoignit l'équipage chez Sékou. Le soir autour d'un brasero les pêcheurs se montrèrent inquiets. Les nouvelles de Saint Domingue n'étaient pas bonnes, le nouveau gouverneur permettait une plus grande brutalité aux planteurs et beaucoup d'esclaves étaient excédés. Tous les abus pouvaient être exercés sans limite. La Société des amis des noirs avait bien tenté d'améliorer leur condition mais un groupe de colons s'était rapidement formé et s'opposait à tout changement.

Antoine apprécia l'ambiance qui régnait dans ce quartier d'affranchis et de mulâtres libres. Des blancs étaient même venus s'y installer, ayant subis les brimades des riches. Ils avaient trouvé là, la solidarité des gens pauvres et humbles.

Le lendemain Antoine reprit contact avec l'administration.

- Bonjour monsieur Labâtie. Il semble que Gracieuse soit toujours en vie. Elle sert chez monsieur Henri de Virai, une plantation toute proche.
- Je connais le propriétaire et vous remercie de cette nouvelle.
- Veuillez signer ici, nous avons enregistré vos affranchissements, il faudra leur délivrer une lettre de votre

main.

Antoine était inquiet quand il sortit. Henri de Virai était le propriétaire qui avait refusé de le recevoir. Il ne pouvait tomber plus mal.

Un soldat l'intercepta :

- Monsieur le gouverneur désire vous entretenir. Il vous attend !

Antoine se présenta devant lui :

- Monsieur le Gouverneur que puis je pour vous ?

- Monsieur de la Bâtie, est ce exact que vous avez affranchi tous vos esclaves ?

- C'est exact monsieur le Gouverneur, je viens de mettre à jour les formalités administratives.

- Vous êtes inconscient ! Tous les propriétaires seront furieux contre votre décision. Ils craignent un mouvement de révolte sur leurs plantations.

- Qu'ils fassent comme moi, ma plantation fonctionne parfaitement. Monsieur Carbonel me dit que le travail est bien fait et que chacun s'investit dans sa tâche. Nous devrions avoir une belle récolte.

- C'est ce que vous croyez, les planteurs rassemblaient leurs productions et traitaient avec un armateur qui venait chercher toute la marchandise. Ils ont décidé de vous écarter de cette organisation. Vous ne pourrez pas vendre votre récolte avec eux. Ce sera difficile de trouver un armateur qui accepte votre récolte.

- Qu'à cela ne tienne, je préfère ne pas mélanger mes produits aux leurs. Nous nous débrouillerons et je vendrai ma production, ne leur en déplaise.

S'il n'avait pas voulu montrer son inquiétude, Antoine sortit d'un pas mal assuré. Il n'avait pas évoqué la vente du sucre avec Loiseau. Heureusement il restait de l'argent de la récompense pour quelques achats urgents, pour le reste ils pourraient subvenir à leurs besoins.

Catherine le surprit dans ses pensées :

- Antoine, je savais que mon père vous avez convoqué.

J'espère que tout s'est bien passé ?

- Notre conversation a été calme, mais nous ne pourrons pas vendre notre sucre avec les autres producteurs. Il faut que je trouve une solution.

- Puis je vous aider d'une quelconque manière ?

- Pour mes ventes je ne crois pas, mais pour un autre service oui ! Pourriez-vous acheter pour moi une esclave à monsieur Henri de Virai. Elle est mariée avec un de mes ouvriers. Ils ont été injustement séparés. Je peux vous laisser de l'argent. Monsieur de Virai ne me la vendra pas à moi. Par contre il ne peut rien vous refuser. Cependant, je ne voudrais pas vous mettre dans une mauvaise situation, s'il apprenait le motif de votre achat.

- Pourquoi séparer mari et femme ? Je vais voir ce que je peux faire. Je trouve cela excitant. Il se passe enfin quelque chose. Je tiendrai mon père en dehors de tout cela, n'ayez crainte.

- Merci Catherine. La personne en question se prénomme Gracieuse. Voici deux mille livres. Ne vous mettez pas en mauvaise posture et tenez moi informé. Prenez soin de vous.

Antoine redescendit en ville et voulant faire quelques achats pour la sucrerie se heurta face au refus du commerçant.

- Désolé mais si les autres planteurs apprennent que je vous ai servi, ils ne viendront plus chez moi. Santa Clara est une petite île et tout se sait.

Dans le bateau qui le ramenait à la plantation, Antoine dit à Yao :

- Nous allons rejoindre Saint Domingue sans tarder. Là-bas, on ne refusera pas notre argent, de plus j'ai des recherches à faire et des courriers à envoyer.

Antoine fut préoccupé tout le voyage de retour.. Dès son arrivée, il se précipita pour voir Loiseau :

- Bonjour, j'ai appris de la bouche même du gouverneur que nous ne pourrions vendre notre sucre avec les autres plantations. Pouvons nous stocker la mélasse que nous produisons ?

- Oui bien sur ! Il faudra stocker les fûts dans un lieu sec et aéré. Nous avons beaucoup de tonneaux en réserve.

- Pensez vous qu'un magasin en bambou sur le modèle des maisons sera efficace.

- Cela ira très bien, mais il faudra le mettre dans un lieu venté et faire un toit bien étanche. On pourrait le mettre sur la crête près de la sucrerie, cela évitera de la manutention.

-Voyez cela avec Carbonel, que les hommes construisent un magasin, et doublent le toit. J'ai une idée pour le transport mais il faudra attendre un certain temps.

Antoine sortit de la sucrerie.

- Yao et Sékou préparez la barque, nous partons pour Saint Domingue demain. Yao, peux-tu demander à Abla de

venir me voir à la maison, quand elle le pourra. J'ai du courrier à écrire.

Antoine avait sorti sa plume et son encrier, face à l'océan, il prit une feuille de papier et se mit à rédiger deux lettres.

Abla arriva sans tarder.

- Abla, je vais partir pour Saint Domingue, je voudrais que tu te renseignes auprès de ta mère. Comme promis, nous chercherons ton frère. Ta maman ne me semble pas apte à un voyage.

- Ma mère ne peut t'accompagner, elle est bien fatiguée.

- Je m'en doutais, alors c'est toi qui viendra avec nous.

Interroge bien ta mère qu'elle nous donne tous les renseignements sur son ancien propriétaire. De plus ta présence pourrait être un argument pour le rachat de ton frère. Nous partons demain.

Yao maîtrisait son embarcation de mieux en mieux. Sékou et ses deux marins le laissaient gérer la barre et le grément. Abla goûtait vraiment à sa nouvelle liberté. Femme de tempérament, elle appréciait tout particulièrement de partir en mission avec des hommes.

La navigation ne fut pas longue et le soir Yao amarrait sa nef au quai de Port au Prince.

Après un repas en commun sur les quais, auprès d'une femme de pêcheur qui faisait griller des poissons tous frais sur un brasero, ils s'organisèrent afin de dormir sur la barque dont les voiles furent tendues comme un toit.

Le lendemain matin, la ville semblait nerveuse, des patrouilles de soldats parcouraient la cité par quartier. Des

affiches avaient été collées partout interdisant à toutes personnes noires de se rassembler à plus de cinq. Quand Antoine était allé signaler son amarrage au responsable du port, il lui avait été précisé de ne se déplacer qu'armé. Il déposa, au bureau chargé du courrier, un premier pli qu'il avait dans une sacoche de cuir. Le guichetier qui semblait zélé relu l'adresse :

- Capitaine Horville, Auberge du mascaret à Bordeaux. Est ce bien cela ? Elle partira avec le prochain navire.
- Tout à fait exact, puis je vous laisser une autre lettre au cas ou le même capitaine Horville aurait déjà quitté Bordeaux et se présenterait à vos bureaux.
- Je connais le capitaine Horville, il passe ici à chacune de ses escales.

Antoine fila jusqu'au bâtiment de l'administration. Il voulait vérifier que Basile, qu'ils recherchaient, était toujours à la plantation Bouttiet et qu'il n'avait pas été vendu. Le fonctionnaire lui confirma qu'il était toujours la propriété de Maître Bouttiet dans le district de Jacmel au sud de l'île.

De retour au port, il dit à Sékou :

- Voici une liste d'achats à faire pour Loiseau et Carbonel. Voilà de l'argent, pouvez-vous vous en occuper ? Nous allons rejoindre notre destination à pied, ce sera plus rapide que de faire tout le tour de la presqu'île, il faudrait remonter au vent. Restez prudents, les militaires semblent nerveux ! On m'a conseillé de ne me déplacer qu'avec une arme.
- Soyez tranquilles, on va faire vos achats dès à présent et

nous vous attendrons ici.

La route fut longue jusqu'aux environs de Jacmel, une petite ville en bord de mer, à quatre heures de marche.

La piste serpentait entre les chaînes montagneuses de la Hotte et de la Selle rendant le déplacement plus épuisant avec le dénivelé. Ils n'avaient pas beaucoup parlé. Le rythme de la marche occupait leur souffle. Le soleil les faisait transpirer. Partout de jolis ruisseaux coulaient des pentes boisées alimentés par la saison des pluies.

Toutes les terres planes étaient déboisées et des plantations y alignaient leurs cultures. Des bâtiments épars servaient à abriter les esclaves quand ils venaient y travailler.

Quand ils franchirent le col sur l'arête dorsale de la presqu'île, ils ne prirent pas le temps d'admirer la mer des Antilles au sud, ils se dirigèrent vers la plaine côtière autour de Jacmel qui faisait comme une échancrure sur les flancs escarpés des montagnes aux alentours.

Alors qu'ils atteignaient leur but, le ciel se mit à verser un rideau de pluie qui les détrempe jusqu'aux os. L'ondée cessa aussi rapidement qu'elle était venue laissant une douce moiteur et une odeur de terre mouillée.

La journée touchait à sa fin. Antoine se présenta au personnel de la plantation qui l'amena auprès du propriétaire.

Maître Bouttiet se faisait appeler ainsi car il était un ancien charpentier, compagnon du devoir Un accident sur un toit

l'avait rendu boiteux. Il avait tenté sa chance dans les colonies. Aujourd'hui bien avancé dans l'âge, il possédait une petite plantation. Sa coquette maison à terrasse couverte, en bord de mer, contrastait avec les cabanes délabrées des esclaves, à qui elle semblait tourner le dos. Il reçut Antoine sous le péristyle. Son épouse voletait autour de lui et du visiteur. Elle était d'une blondeur éblouissante sous le soleil et semblait beaucoup plus jeune que lui.

Antoine avait longtemps réfléchi à la façon de présenter sa demande. Il avait laissé Yao et Abla se rendre dans les cultures. Ils devaient tenter de contacter Basile, le demi-frère d'Abla, afin de savoir s'il consentait à venir avec eux. Ils attendraient en dehors de la plantation.

- Bonjour maître Bouttiet, permettez-moi de me présenter Antoine Labâtie de Santa Clara. Vous avez là une belle exploitation, vos cultures sont magnifiques.

- Bonjour monsieur Labâtie, oui ici le climat est bon, comme sur votre île d'ailleurs. Que me vaut l'honneur de votre visite ? Votre nom ne m'est pas inconnu.

- J'étais venu à Saint Domingue pour affaire et cela me permet de vous formuler une demande qui peut vous paraître surprenante. Je voudrais vous racheter un esclave.

- Je ne savais pas que je possédais des esclaves d'une telle notoriété ? De quel individu s'agit il en particulier ?

- Il s'agit de Basile, je sais que vous possédez cet homme depuis bien longtemps, mais vous n'avez pas dû oublier que mon oncle avait racheté sa mère.

Bouttiet eut un sourire gêné. Ce souvenir ne semblait pas

lui être très agréable.

- Je me rappelle de votre Oncle. Pourquoi voulez vous me le racheter et qu'est ce qui vous fait penser que j'accepterai ?

- Sa mère a bien vieilli et se languit de son fils. Pour ma part quand j'ai besoin d'esclaves, j'essaie de reformer les familles. Pour moi cela présente deux avantages. En cas de rébellion, ils risquent la vie de personnes qui leur sont chères, sinon ils travaillent avec plus d'entrain. Je cherche à compléter ma plantation et j'ai donc pensé à lui. Est il un homme travailleur ?

- C'est un nègre aussi indolent que les autres. Il n'est pas marié, ne cherche pas le contact des autres. Il est parfois rebelle et doit être sanctionné. Il n'est ni bon, ni mauvais.

- Consentiriez vous à me le vendre et à quel prix ?

- Nous n'en sommes pas là, je ne comprends toujours pas votre démarche.

- Comme je vous l'ai dit, pour moi une famille réunie est un atout. Je sais que ce n'est pas la philosophie de beaucoup de plantations. Je crois comprendre que des tensions existent sur Saint Domingue comme chez nous. Réunir les familles peut être une façon de calmer les esprits comme je vous l'ai dit !

- Il est vrai que je n'ai pas ressenti une telle tension depuis bien longtemps.

Antoine attendit que l'épouse de Bouttiet rentre et poursuivit à voix basse.

- De plus je me suis lié d'amitié avec une de ses sœurs ! Ou plutôt une de ses demi-sœurs ! dit Antoine en le regardant

au fond des yeux.

- Vous savez donc ?

- Oui, mais je ne suis pas là pour vous blâmer. Le temps a passé.

- Ce fut un moment d'égarement dû à mon isolement. Ma nouvelle épouse n'est pas au courant, veuillez rester discret. Je ne crois pas qu'elle apprécierait ce genre de d'écart. Je crois que j'ai besoin d'y réfléchir.

- Toute ma discrétion vous est acquise ! Peut être voulez vous rencontrer votre fille ? Elle est venue avec moi ! dit Antoine d'un air malicieux.

- Je n'y tiens absolument pas.

- Ne vous inquiétez pas, elle n'a aucune rancœur. Elle voudrait voir sa mère sourire.

L'épouse de Bouttiet revint :

- Mon époux, pourrions nous garder notre visiteur à dîner ce soir. Pour une fois que quelqu'un à de belles manières. Je serai ravie de recevoir.

- Nous voilà pressés de conclure mon cher ! profita Antoine.

- Huit cent livres sera mon seul et unique prix ! lança Bouttiet qui ne pouvait refuser.

- Je ne vais pas marchander, ce ne serait pas élégant. Merci d'avoir accepté, notre affaire est conclue.

- Monsieur Labâtie vous voilà notre invité ! Nous allons vous faire préparer une chambre.

- Appelez moi Antoine ! J'accepte avec plaisir. Il s'agit d'une façon très élégante de conclure une affaire. Cela nous laissera le temps de régler les détails. Permettez moi de me retirer un instant pour donner les ordres à mon personnel.

Antoine retrouva Abla et Yao. Il les informa du résultat de son entretien. Abla fut ravie d'autant que son frère acceptait de partir avec eux.

- Le propriétaire n'a pas été trop difficile à convaincre ?

- Tu as été un argument décisif ! dit-il en souriant et en voyant son air surpris. Mais il n'a pas perdu son sens des affaires.

Antoine leur précisa qu'ils devaient passer la nuit ici et qu'ils partiraient dès le lendemain matin.

- Votre frère pourra-t-il vous héberger ?

- Sois sans crainte, on va se débrouiller dit Abla toute à sa joie.

Le crépuscule s'apprêtait à darder ses dernières lueurs quand Antoine rejoignit ses hôtes. Il avait pris soin de faire sa toilette et remettre en ordre ses vêtements. La soirée se passa en mondanités. Bouttiet semblait faire tout ce que son épouse désirait.

Dans la soirée, son commandeur vint lui parler, insistant longtemps pour le voir. C'était un homme ventru au visage rougeaud qui semblait essoufflé en permanence avec des yeux inquiets. Antoine ne put entendre ce qui se disait mais Bouttiet le renvoya en levant la voix et l'autre s'en fut tout penaud.

Pendant ce temps Antoine put faire la conversation à Marie, Bouttiet. Il apprit que cette femme, fille de bourgeois de Paris, avait rejoint son mari un an auparavant. Son époux était un ami de la famille.

Elle ne le connaissait pas avant d'arriver ici, mais son père le lui avait choisi malgré la différence d'âge. Antoine pensa à sa propre mère.

Le vin qu'ils burent surprit Antoine dans sa fatigue et l'enivra un peu. Quand il eut regagné son lit, il s'endormit d'un sommeil profond.

Chapitre 7

Lorsque Antoine se réveilla, il avait la tête un peu lourde. Il entendait une rumeur venant de l'exploitation. Le soleil semblait pourtant levé depuis un certain temps et les esclaves auraient déjà dû être au travail. Il s'habilla et sortit de sa chambre. Personne n'était présent dans les pièces communes inondées par une douce lumière, ce qui l'étonna.

Dehors une clameur s'élevait, Antoine se mit à la fenêtre qui donnait sur l'exploitation et fut saisi d'effroi par ce qu'il vit.

Une foule d'esclaves qu'il estima à une soixantaine d'individus, brandissait des bâtons face au commandeur. Derrière leur chef, les esclaves surveillants s'étaient reculés, ne sachant quelle attitude adopter. L'homme blanc criait et levait son bras, son fouet dans la main.

Antoine était inquiet et cherchait des yeux Yao et Abla. Il ne les vit pas, ce qui le rassura un peu.

Bouttiet arriva au pied de la maison, encadré deux autres blancs. Il était armé et furieux.

Il vint dire en claudiquant à Antoine :

- Des éléments subversifs sont venus, hier soir, monter nos esclaves contre nous. Ils réclament des conditions de travail plus « humaines ». Depuis quand les nègres ont-ils des réclamations ? Je vais les remettre au travail, restez là, ne sortez pas. Ce ne sera pas long.

Antoine ne put prononcer un mot.

Dans la cour, le commandeur avait reculé et maintenant, était acculé à un mur. Totalement affolé, il regardait vers la maison, espérant que Bouttiet arriverait en renfort.

La foule face à lui gesticulait, hurlait, aussi bien hommes que femmes, jeunes ou vieux. La tension était à son paroxysme.

A l'arrière, Antoine aperçut un meneur qui encourageait les derniers arrivants, qui sortaient des bâtiments armés de machettes et venaient grossir la foule.

Les deux surveillants qui travaillaient avec le commandeur, jetèrent leur fouet et rejoignirent le groupe de couleur, d'où s'éleva une clameur.

Pour son malheur, le commandeur sortit son pistolet de sa ceinture et menaça les hommes les plus près. Antoine ne sut si le coup l'avait frappé avant le départ du coup de feu ou le contraire. L'esclave s'écroula la main au ventre. Ce fut l'étincelle qui déclencha la fureur. Les esclaves se ruèrent d'un bond sur l'homme, le désarmant, puis une rage meurtrière s'abattit sur lui à coups de bâtons.

Quand la foule s'écarta, le corps était inerte au sol. Bouttiet qui attendait d'autres armes à feu ne put faire autrement que d'intervenir avec ses deux assistants. Il avait tiré en l'air,

mais loin d'effrayer la troupe des assaillants, ils se tournèrent vers lui et s'avancèrent à sa rencontre. Antoine était médusé, ses mains tremblaient et il ne pouvait dire ou faire quoique ce soit.

Bouttiet criait, ordonnant aux esclaves de se disperser, mais la foule restait compacte, venant à sa rencontre, sentant sa force dans son nombre. C'était une masse de cris et de colère, de poings qui se levaient, de visages déformés par la haine, la détermination et la folie collective. Le groupe stoppa à quelques mètres de lui.

Un esclave parvint à sortir du groupe et s'avança :

- Nous voulons négocier notre liberté et des conditions de travail acceptables, nous ne voulons plus de discrimination en raison de notre couleur de peau et l'arrêt des coups et des brimades.

- C'est moi le maître ici, retournez au travail immédiatement. Désignez-moi les meneurs qui sont venus de l'extérieur !

- Vous ne comprenez pas, nous ne voulons plus de vos abus. Nous souhaitons retrouver notre dignité... Peu importe le prix à payer !

Bouttiet était rouge de colère. Il était nerveux et agitait son pistolet en tous sens.

Antoine réussit à ouvrir la fenêtre et lui dit :

- Maître Bouttiet, écoutez-les un compromis est encore possible.

Le propriétaire n'entendit même pas, regardant l'homme qui avait parlé, de ses yeux affolés :

- Pour toi, voilà déjà le prix ! Il tira dans la poitrine de

l'esclave qui sous l'impact du projectile se souleva du sol et bascula en arrière.

La foule médusée fit silence. Tous regardaient le corps. Le tireur aussi semblait figé. Avant qu'il n'ait pu parler à nouveau, une clameur de rage jaillit des gorges et des poitrines, accumulée depuis des années de captivité, de brimades, de mépris et d'injustice. Les trois hommes blancs furent entourés malgré un nouveau coup de feu et le lynchage débuta. L'horrible massacre se produisit sous les yeux d'Antoine. Les machettes se levaient, s'abaissaient dans une sorte de danse macabre et rythmée. Les corps mutilés et recroquevillés sur le sol au milieu d'une mare de sang n'étaient qu'une bouille tant étaient nombreuses les plaies causées par les coups.

Antoine avait reculé, mais ne pouvait détacher son regard de ce drame. Il ne s'était pas aperçu que Marie, Bouttiet était sortie de sa chambre et regardait à l'extérieur, elle aussi. Affolée, elle se mit à crier qu'elle voulait voir son mari. Antoine la retint au passage alors qu'elle tentait de sortir :

- Non Marie, vous ne pouvez pas voir cela. Nous ne pouvons plus rien pour lui.

Elle s'effondra sur l'épaule d'Antoine et mélangea ses larmes aux hurlements de sa crise de nerfs.

C'est ainsi que les premiers esclaves, enfonçant la porte pour entrer dans la maison, les découvrirent.

Ils se répandirent dans toutes les pièces.

Antoine n'eut que le temps d'asseoir Marie sur un fauteuil et se tourna bras écartés.

Les premiers coups de bâtons le firent tomber à genoux. Il tentait encore de protéger la femme derrière lui, mais il fut obligé de protéger son visage et sa tête. Marie, secouée par les soubresauts de sa crise, semblait les maintenir à distance.

Les coups cessèrent sur Antoine. Un homme vint avec un cordon qui tenait les tentures devant les fenêtres et lui attacha les mains. Une femme accrocha une corde aux poignets d'Antoine comme une longe. Les personnes autour de lui sortirent et il fut tiré au sol, traîné sur les marches et amené au milieu de la place. Personne ne connaissait ce blanc, ce qui pour l'instant, lui avait sauvé la vie. Antoine, recroquevillé sur lui-même voyait des objets projetés par les fenêtres de la maison par la fureur destructrice.

Il pensa à sa Dordogne, à sa plantation. Il n'en voulait pas à ces gens. Il avait fallu les pousser à bout pour qu'ils en arrivent à une telle extrémité. Bien sûr, il n'aimait pas la violence, mais l'horreur de l'esclavage les avait poussés à cette atrocité. Il comprenait que leur révolte n'était que la conséquence. Les responsables étaient ceux qui avaient créé les causes. Il se prépara à mourir, espérant que madame Bouttiet serait épargnée.

La foule formait un cercle autour de lui. Un homme armé d'une machette arriva, Antoine ne pouvait comprendre ce qui se disait. Les gens communiquaient dans leur dialecte. Chacun parlait, criait, hurlait au-dessus de sa tête. Il sentait l'odeur de la poussière dans ses narines et avait le goût de sang dans la bouche. Il sentit comme une caresse

tiède sur sa joue. Quand il toucha de sa main, il découvrit du sang au bout de ses doigts. Il se prépara au coup fatal et se rendit compte que cela le soulagerait. Il était terrorisé, il ne voulait plus de cette folie, de ces cris, de cette attente.

Pourtant, le cercle s'écarta un peu, les dialogues semblaient plus calmes et les échanges plus nuancés. C'est alors qu'il reconnut une voix. Yao !

Yao était là.

Il ne bougea pas, le laissant parler dans la langue des peuls. Quelqu'un vint s'accroupir à ses côtés et il reconnut une voix de femme. Abla, elle aussi, était là ! Pour lui ! Elle toucha son épaule et vérifia qu'il respirait encore. Il ouvrit les yeux.

- Ça va aller ! réussit-il à murmurer en se tenant la tête.

Yao reprit la parole en français :

- La violence aveugle ne pourra nous mener qu'à la confrontation. Les blancs ont des soldats et des armes et ils vous feront payer très cher votre massacre. Il faut changer le fond de notre société, mais ne pas agir sous le coup de la haine. La terreur ne nous conduira que dans une impasse. Un esclave lui répondit :

- Tu rêves mon frère, les blancs sont assoiffés de pouvoir et d'argent ! Pourquoi changeraient-ils une société dans laquelle ils sont les maîtres ? Ce que tu dis n'est pas possible !

- C'est possible, car ils ne sont pas tous ainsi. Si un homme le prouve, c'est celui qui est à vos pieds. Il a hérité d'une plantation et il nous a tous affranchis. Il partage notre

travail et notre vie. Il a défendu les plus faibles et pris des risques pour nous, y compris contre les autres blancs. Il en a même tiré sur l'un d'eux, pour libérer deux des nôtres qu'ils avaient capturés. Il a proposé un retour en Afrique à tous ceux d'entre nous qui le désirent. Il est ici pour recomposer une famille séparée, en rachetant un esclave.

- Nous avons trouvé de l'argent sur lui, c'est un riche !

- Je me nomme Abla, je suis revenue chercher mon frère que vous connaissez tous : Basile. Tout ce que vous dit Yao est vrai, ce blanc est venu jusqu'ici à ma demande et celle de ma mère. Il était prêt à acheter Basile avec son argent pour qu'il puisse vivre avec nous. Tout ce qu'il a, il le partage, mais il ne peut à lui seul racheter tous les crimes des blancs. Votre colère ne doit pas se tromper de cible.

- Tu dis cela parce que tu es métisse, tu dois être sa concubine et tu dois avoir des avantages !

- Pas du tout, il nous a toujours respectés, il ne m'a jamais touchée, ni aucune femme de la plantation. Il m'a sauvé la vie quand j'étais malade ! Je ne suis pas ici, car je suis sa favorite, mais parce que Bouttiet était mon père. Il a violé ma mère et elle voulait que mon frère, Basile, revienne vivre avec nous. N'ayez crainte la mort de votre patron m'indiffère, mais lui n'a rien fait, sinon nous aider.

L'un des meneurs s'avança :

- Il faut s'en débarrasser, il nous vendra au premier soldat qu'il croisera.

Yao reprit la parole :

- Ce que vous avez fait, sera de toutes façons connu de tous. Les soldats ne feront pas d'enquête et de distinction.

Lui ne se mêlera pas de vos affaires, nous sommes de Santa Clara et nous voulons repartir là-bas. Si j'étais toujours esclave, ce serait l'occasion de m'enfuir, mais je ne peux l'abandonner. Il a été juste avec nous et nous propose un avenir.

- Pourquoi le défendez-vous ainsi, c'est un blanc, nous sommes frères ?

- Nous sommes libres dans notre plantation et nous partageons les tâches entre blancs et noirs. Tu voudrais nous priver de cette liberté ? Nous faire revenir sous le joug d'un autre patron. Cet homme ne regarde pas la couleur de peau, mais le comportement de chacun. Je te donne ma parole d'honneur d'homme libre que nous repartirons à Santa Clara dès que nous le pourrons.

Ce temps calme avait permis à la foule de se ressaisir. Les esclaves les plus modérés semblaient envieux de la situation décrite par Yao et Abla et murmuraient entre eux.

Yao poursuivit, il ne voulait pas lâcher l'auditoire :

- Moi aussi, j'étais prêt à me révolter, j'ai marronné, dit-il en montant sa fleur de lys, mais grâce à cet homme, j'ai compris qu'une autre voie est possible. J'espère que tous les gens de couleur le comprendront pour qu'un jour, nous puissions vivre tous en paix.

Basile s'avança au milieu de tous :

- Vous me connaissez tous, j'ai vécu ces années à vos côtés. Nous avons souffert de la même manière. Je peux vous dire que tout ce que viennent de vous dire Abla et Yao, ils me l'avaient déjà dit hier avant que n'éclate notre révolte. Cet

homme par terre m'a racheté pour me redonner ma liberté.
Laissez le partir avec nous !

Pendant ce temps, Abla avait fait asseoir Antoine qui reprenait lentement ses esprits.

Le meneur sentait sa troupe lui échapper, des hochements de tête avaient ponctué les dernières paroles de Basile. Il lui fallait réagir :

- Très bien, partez d'ici ! Laissez nous nous occuper de notre avenir. Nous n'avons pas le temps de nous occuper de son cas.

Antoine s'était levé, soutenu par Abla et Basile et dit :

- Je ne peux partir sans madame Bouttiet ! Elle n'est pour rien dans tout ça, je ne peux pas la laisser. Laissez la venir avec nous !

- Non, elle sera à moi ! comme des esclaves ont été violées par les blancs.

A la surprise générale, une vieille femme à la couleur ébène, toute tordue par le travail et les ans écarta la foule et prit la parole :

- Personne ne touchera une femme contre sa volonté. Si nous devons changer notre condition pour devenir comme nos bourreaux, je préfère garder ma dignité et rester esclave. La liberté ne se bâtit pas sur la vengeance.

Elle se plaça face au meneur et le regarda droit dans les yeux :

- Tu as parlé à mes frères, mais tu n'es pas d'ici toi. Tu as dit, elle sera « à moi », te prendrais-tu pour notre nouveau

maître ? Cette dame n'est pas responsable de ce que nous avons vécu et ne nous a jamais fait de mal. Elle est arrivée depuis peu. Elle n'était pas heureuse quand elle voyait comment on nous traitait. Vu son état, il vaut mieux qu'elle parte.

Elle se tourna vers une jeune fille :

- Toi va la chercher !

Sans attendre, elle prit le pas de course jusqu'à la maison. Elle revint en soutenant Marie, toujours en sanglots, que tous avaient oubliée sur son fauteuil. Abla la prit par le bras.

Le petit groupe se dirigea vers la sortie, Antoine se retourna. Il regarda la vieille dame et lui dit :

- Merci Madame pour votre sagesse, que tous ici sachent vous écouter !

La vieille dame sourit de sa bouche édentée : Madame ! Cette marque de respect réchauffa son cœur et ses vieux os.

En s'approchant de la sortie, madame Bouttiet semblait être un fantôme et suivait ses compagnons sans même savoir où elle allait. Ils virent la calèche que le commandeur avait dû préparer pour accompagner les esclaves au travail. Abla alla prendre le cheval par le bridon et approcha l'attelage.

- On ne peut la prendre, elle n'est pas à nous ! dit Yao

- N'appartient-elle pas toujours à Madame ? qu'elle désigna du menton. Elle ne pourra pas marcher jusqu'à Port-au-Prince.

Antoine ne put que reconnaître la justesse du propos.

Une fois tous montés, ils partirent en direction de la capitale. Assis sur la banquette du cocher, Yao se retourna et vit de la fumée monter de Jacmel.

Le cheval trottait bien, mais ils firent une pause près d'un cours d'eau afin de faire souffler la brave bête. Antoine se lava au ruisseau et reprit figure humaine, si ce n'est quelques égratignures et une arcade fendue. Il s'en sortait bien et ses douleurs finiraient par s'estomper.

- Merci, merci à vous trois de m'avoir sauvé la vie. Je ne sais comment je pourrai vous remercier. Merci aussi pour madame Bouttiet. Nous la laisserons aux autorités à Port au Prince

- En nous rendant notre liberté, tu nous as rendu la vie, ne traînons pas, je crains que cette violence ne se propage à toute l'île ! dit Yao.

La route se poursuivit au rythme du terrain accidenté. Yao décida que dans les montées, lui et Basile marcheraient à côté de la carriole pour soulager le cheval. Abla décida qu'elle aussi pouvait le faire. Antoine protesta, mais dû se rendre à l'évidence, il lui était difficile de suivre à pied. Il prit les rênes et Marie à côté de lui s'endormit sur son épaule, enfin calmée.

Arrivant au sommet d'un petit col, la petite troupe rencontra un détachement de soldats qui allaient vers Jacmel au pas rapide.

L'officier qui était à cheval leur demanda d'où ils venaient.

Yao, Basile et Abla avaient aussitôt analysé la situation et

retrouvé instantanément leur attitude de soumission, baissant la tête comme s'ils étaient encore esclaves. Antoine répondit :

- Nous venons de Jacmel.

- N'y avez-vous pas rencontré la rébellion ? N'avez-vous pas été inquiétés ?

- Si nous étions à la plantation Bouttiet. Des esclaves manifestaient, mais d'autres ont pris notre parti et nous ont laissés repartir avec l'épouse du propriétaire et mes esclaves. Nous sommes de Santa Clara. Il y a un groupe de meneurs là-bas, mais beaucoup d'esclaves sont obligés de suivre ! Agissez avec discernement, nous leur devons la vie.

- Nous tâcherons ! répondit le militaire qui talonna sa monture.

Quand ils furent assez éloignés, Antoine dit :

- Excusez-moi de vous avoir à nouveau appelés : esclaves !

- N'aie crainte, répondit Yao, tu as réagi comme nous. C'est ce qu'il fallait faire. Je crois qu'il faudra encore renouveler cette attitude. Nous ne sommes vraiment libres que chez nous. Port au prince est visiblement au courant de la situation des mouvements à Jacmel. Peut être cela s'est-il étendu à toute l'île ? Les militaires seront nerveux en ville.

Alors qu'ils approchaient de la capitale, madame Bouttiet se réveilla. Elle semblait émerger d'un autre monde avec ses cheveux hirsutes et son visage bouffi.

- Comment allez-vous ? lui demanda Antoine.

- Mon Dieu Antoine, dites-moi que tout ce qui s'est passé n'est qu'un mauvais cauchemar ? Où sommes-nous ? Où est mon mari ?

Antoine lui saisit ses mains et lui parla avec douceur :

- Nous sommes en route pour Port-au-prince, votre mari est à la plantation. Nous n'avons pu en réchapper que grâce à mes amis. Malheureusement, nous n'avons rien pu faire pour votre époux.

De simples larmes coulaient sur ses joues :

- Je ne l'aimais pas, mais j'avais appris à l'apprécier. Il était bon avec moi, même si je le trouvais dur avec ses esclaves. Merci à vous tous de m'avoir sortie de cet enfer. Que vais-je devenir ?

- Nous verrons cela en ville avec les autorités.

A l'entrée de la cité, un poste de garde était installé. Les soldats se montrèrent méfiants. Antoine leur relata les circonstances de leur départ de Jacmel et qu'il voulait se rendre au port avec ses esclaves, mais le sergent se montra intraitable.

- Il est formellement interdit à tout homme noir de rentrer en ville. Il y a eu un mouvement de mutinerie de certains esclaves. Les accès sont bouclés pour eux.

- Avec qui puis-je accéder à la ville ? Madame Bouttiet n'est pas bien et je voudrais la remettre aux autorités. Son mari a été assassiné.

- Je comprends. Vous pouvez être accompagné des deux femmes, mais vous devez renvoyer vos deux nègres !

Antoine fit reculer la calèche et expliqua ses intentions :

- Je suis inquiet pour Sékou et ses matelots. Je vais aller en ville avec Abla si elle veut bien m'accompagner. Nous laisserons Marie aux autorités. Yao et Basile, je ne veux pas

vous exposer, ne rentrez pas en ville. Contournez largement Port-au-Prince et attendez-nous au nord à l'embouchure du fleuve. Dès que nous aurons rejoint Sékou, nous passerons vous prendre, mais cela risque de prendre un certain temps. Ne vous impatientez pas.

- Je viens avec toi ! décida instantanément Abla.

- Es-tu sûr que tu n'auras pas besoin de nous. ? demanda Yao.

- Non, je ne pense pas. Les soldats semblent tenir la ville, si nécessaire Abla sera là. Bon courage à vous. Ne tardons pas, je veux retrouver Sékou et ses hommes au plus vite.

Abla et Antoine firent entrer la calèche en ville. Les rues étaient quasi désertes. L'opulence des planteurs s'affichait sur les façades des luxueuses maisons. Saint-Domingue était la plus riche des colonies françaises.

Ils ne croisèrent que des militaires ou des blancs aux regards aux aguets qui marchaient d'un pas rapide pour rejoindre leur destination.

Sur une place, des hommes noirs, les mains liées dans le dos, étaient assis sous la surveillance de soldats. Les gardiens étaient d'autant plus nerveux qu'ils paraissaient peu nombreux. On entendait hurler des ordres, et certains militaires donnaient de violents coups de pieds ou de cravaches quand ils n'étaient pas exécutés avec diligence. Des détachements de la garnison descendaient vers le bas de la ville dans lequel se trouvait le port, ce qui inquiéta Antoine.

Il dirigea l'attelage vers le centre de la cité. Devant le palais du gouverneur, un barrage bloqua sa progression. Un jeune

officier, portant son uniforme avec prestance et un visage qu'Abla trouva beau et honnête, s'avança vers eux dans son bel uniforme bleu, l'épée au côté :

- Vous ne pouvez pas accéder aux bâtiments officiels. Que puis-je pour vous ? Vous ne devriez pas circuler en ville, cela peut être dangereux.

- Nous arrivons de Jacmel. Voici madame Bouttiet, nous étions dans la plantation de son époux où les esclaves se sont soulevés. Son mari est décédé sous nos yeux. Nous avons pu nous enfuir et la sauver. Elle est en état de choc. Je suis de Santa Clara et j'aurais voulu regagner mon île. Avant de quitter Port-au-Prince, je voulais vous confier cette personne afin que vous puissiez assurer sa sécurité. Le capitaine regarda Marie d'un regard appuyé, il la trouva à la fois belle et attendrissante malgré ses traits tirés par la peur et la fatigue.

- Venez Madame, dit-il, je vais m'occuper de vous. Vous ne risquez plus rien. Vos amis vont pouvoir rentrer chez eux dès que la situation le permettra.

Il lui parla avec tant de douceur, que cela sembla réveiller Marie. Elle donna enfin l'impression de le voir.

- Est-ce vous, qui allez-vous occuper de moi ? demanda-t-elle.

- Oui madame, je vais vous mettre en lieu sûr et quand ma mission sera terminée, nous chercherons une solution.

Il lui prit la main et la fit descendre de voiture avec précaution, comme si elle pouvait se rompre dans ce mouvement.

Antoine sourit, il en était déjà persuadé, l'humanité se trouvait partout, même sous un uniforme.

Il salua madame Bouttiet :

- Au revoir Marie, soyez courageuse. Si vous avez besoin de moi, contactez-moi à Santa Clara. Nous vous laissons la calèche, elle vous appartient. Merci Capitaine !

- Merci pour tout Antoine !

Antoine fit demi-tour, Abla sur ses talons et ils prirent la direction du Port.

Tous les commerces étaient fermés, les devantures barricadées. A l'approche du bas de la cité, des soldats interdirent purement et simplement à Antoine et Abla de passer.

- N'allez pas plus loin, des esclaves se sont retranchés dans le quartier. Ils ont des armes à feu ! C'est trop dangereux. Antoine ne voulut pas discuter et revint en arrière avec sa compagne. A quelques distances, ils se mirent dans une encoignure de la façade et prirent un temps pour la réflexion.

- Je suis de plus en plus inquiet pour Sékou, il faudrait pouvoir atteindre le port par un autre chemin.

- Je comprends, mais les soldats ne nous laisserons pas passer et nous ne connaissons pas la ville.

- Essayons par d'autres rues, nous verrons bien.

Alors qu'ils approchaient d'une grande avenue descendant en droite ligne vers la baie, ils virent passer un canon tiré par deux chevaux. S'arrêtant à l'abri d'une porte cochère, ils eurent la surprise de voir la grande porte s'ouvrir et un vieux monsieur aux cheveux blancs, leur dit :

- Ne restez pas là, entrez ! Je vous ai vu approcher depuis ma fenêtre.

Antoine et Aba s'engouffrèrent dans l'entrée, dehors la tension montait, les ordres fusaient. Antoine fit les présentations.

- Venez à l'étage, dit le vieux monsieur, nous pourrons voir ce qui va se passer.

Une fois derrière la fenêtre au premier étage, ils aperçurent au bas de l'artère une barricade derrière laquelle s'agitaient des ombres. Quand la batterie fut mise en place, des troupes à pied se rapprochèrent, les baïonnettes au canon. L'assaut semblait imminent.

Des nuages de fumée étaient visibles sur la barricade à intervalles réguliers. Les insurgés avaient récupéré des armes à feu et tiraient. Un soldat s'écroula. Les autres mirent le blessé à l'abri puis se tassèrent un peu plus derrière les abris disponibles.

Quand le canon tonna, les trois observateurs firent un bond, bien qu'ils s'y soient préparés. Le bruit sourd avait fait trembler les vitres et de la fumée gênait leur visibilité. Quand la vue se dégagea, Antoine put voir que le projectile n'avait touché que là-bas du rempart, ne faisant que peu de dégâts.

Les artilleurs calèrent à nouveau la pièce et un nouveau coup parti. Au bas de l'avenue, le haut de la barricade vola en éclats, soulevant deux mutins, comme des pantins disloqués. Les nuages de fumée persistèrent. Les rebelles ripostaient avec ce qu'ils avaient. Le troisième boulet fracassa un arbre au passage et frappa son objectif de plein fouet, écroulant un peu plus l'édifice de fortune. La position devait devenir intenable. On voyait des personnes courir vers la barricade pour prendre la place des tués. Le

pilonnage continua un moment. A chaque tir, la troupe progressait de part et d'autre de l'avenue. L'officier semblait avoir abandonné les attaques en carré au son du tambour. Il avait peu d'hommes et devait se montrer efficace et économe. Quand il estima les mutins assez diminués, il décida de l'assaut. On le vit lever son sabre, aussitôt une clameur et une salve de tirs des fusils les plus proches précéda la charge des fantassins à pied. La barricade était devenue muette. Les premiers soldats escaladaient l'obstacle, tirant sur tout ce qui bougeait derrière. On les vit se mettre à fouiller les maisons où s'appuyait le rempart improvisé. La calme revint d'un coup comme à la fin d'un orage.

Antoine et Abla remercièrent leur hôte et redescendirent dans la rue. Ils passèrent à côté des restes de la barricade. Les corps des mutins avaient été abandonnés sur les pavés, pendant que la troupe pourchassait les survivants. L'océan était visible en fond mais à plusieurs reprises, il leur fallut attendre l'avancée de l'armée pour reprendre leur cheminement. Personne ne regardait en arrière et ne se préoccupait de leur présence. La journée touchait à sa fin quand ils purent se glisser sur le quai sur lequel ils avaient débarqué. Ils se mirent en quête du bateau de Sékou.

La barque était bien là, mais personne n'était à bord. Antoine était inquiet. L'embarcation avait visiblement été fouillée. La nuit commençait à tomber. Antoine et Abla tentèrent de remonter vers la ville, mais un soldat leur dit

qu'un couvre-feu était établi pour toute la nuit. Il ne put les renseigner sur leurs amis disparus. Ils redescendirent à la saintoise. En remettant de l'ordre dans le bateau, Abla trouva une demie boule de pain noir, qu'ils purent manger en mâchant longtemps.

Elle avait même retrouvé les achats faits par Sékou.

Antoine ne put que constater leur incapacité pour l'instant, des soldats passaient constamment près du port :

- Essayons de dormir, nous reprendrons les recherches demain !

Dans la nuit, une grosse averse éclata et finit par le réveiller en tambourinant sur la voile tendue au-dessus d'eaux. Il sentait Abla nerveuse, agitée à ses côtés. Dans son sommeil, elle vint se serrer tout contre lui et son repos parut plus apaisé. Avec cette douce chaleur près de lui et la mer un peu agitée qui le berçait de son roulis, Antoine finit par se rendormir.

Au petit matin, le soleil sortit les deux dormeurs de leur torpeur. Ils se mirent en route sans tarder. Antoine était perclus par les douleurs des coups reçus la veille. Le confort spartiate de la barque n'avait rien arrangé. Les traces de coups avaient bleui sous la chemise.

Une fois sur les quais, ils interpellèrent les premiers soldats rencontrés :

- Où en est la rébellion ? Pouvons-nous nous déplacer ?

- Il semble que les insurgés ont cessé leur mouvement.

Nous recherchons les derniers. Vous pouvez vous déplacer, mais vers le centre-ville, pas vers le quartier des pêcheurs au sud.

- Où amenez-vous les gens pour des contrôles ou pour les emprisonner ?

- Ils sont à la citadelle ! Désolé, nous devons poursuivre.

Abla et Antoine se dirigèrent donc d'un pas décidé vers la place forte. Ils purent se rafraîchir au passage près d'une fontaine. Enfin, ils arrivèrent devant la lourde porte fermée. Deux gardes assuraient la sécurité de l'accès.

Antoine se présenta et demanda à voir un officier. Ce fut un sergent qui les rejoint et Antoine dut recommencer ses explications :

- Je suis Antoine Labâtie, je suis de Santa Clara et j'étais venu à Saint-Domingue pour affaires. J'avais laissé mon bateau sous la garde de mon équipage au port. Hier, je suis revenu de Jacmel, mais en arrivant à mon navire, mes affranchis n'étaient plus là. Pourriez-vous me permettre de vérifier s'ils sont parmi les gens que vous avez interpellés. Je réponds d'eux comme de moi-même. Ils avaient ordre de m'attendre au bateau. Ce sont des hommes libres et ne se mêleraient pas d'un mouvement qui ne les concerne pas.

Le sergent ne parut pas très intéressé par le discours d'Antoine. Il l'était plus par Abla qu'il dévorait des yeux.

- Nous n'avons pas le temps de rechercher vos matelots, nous avons beaucoup d'autres choses à faire. S'ils sont innocents, ils sortiront. Ecartez vous de l'entrée et attendez-les à votre bateau.

Il fit demi-tour et rentra dans la citadelle.

Antoine resta interloqué par le peu d'attention qu'il lui avait

été accordé. Il ne savait comment obtenir une autorisation et était submergé par la colère.

Abla lui conseilla :

- Allons au palais du gouverneur, tu feras une demande en bonne et due forme. Les fonctionnaires sont peut-être plus complaisants que les soldats.

- Tu as raison, cela ne nous coûte rien. Remontons en ville.

Antoine et Abla vérifièrent en passant au bateau que Sékou et ses compagnons n'étaient pas revenus, mais le navire était toujours vide. Ils remontaient vers les bâtiments du gouverneur quand ils virent une calèche descendre au trot. Ils la reconnurent immédiatement comme étant celle de Marie, Bouttiet. D'ailleurs, elle était sur le banc du cocher près du Capitaine rencontré la veille qui tenait les rênes. Deux lanciers à cheval les accompagnaient. Antoine les interpella et l'attelage stoppa devant eux.

- Bonjour Marie, bonjour Capitaine ! Comment allez-vous ? C'est le ciel qui vous envoie !

- Je vais bien ! le Capitaine Valbon a été prévenant et m'a permis de me reposer au palais du gouverneur. J'ai récupéré mes facultés. Il a fini son service et nous allons à la garnison nous restaurer.

Et vous comment allez-vous ?

- Nous n'avons pas trouvé notre équipage. Ce matin, nous sommes allés à la citadelle, mais on nous a refusé de vérifier auprès des personnes arrêtées s'ils s'y trouvaient. Nous nous rendions au Palais du Gouverneur pour obtenir une autorisation.

- Il y a une telle agitation dans les bâtiments administratifs,

que vous n'obtiendrez rien ! reprit Marie. François, croyez-vous que vous puissiez aider mes amis. Je leur dois la vie !
-Montez, je vais voir ce que je peux faire ! dit l'officier.

En montant à l'arrière de la calèche, Antoine le remercia et en profita pour se renseigner sur la situation générale :
- Les foyers de rébellion ont été réduits et le calme est revenu. Nous cherchons quelques meneurs dans le quartier des pêcheurs. Nous avons la situation en main à Port-au-Prince, mais je ne sais pas ailleurs. Les insurgés étaient visiblement peu préparés. Il faudra s'en méfier dorénavant.

Quand la calèche arriva devant la citadelle, les portes s'ouvrirent quand la sentinelle identifia le Capitaine.

Le sergent n'en crut pas ses yeux quand il vit passer Antoine et Abla dans le véhicule. Il préféra s'éclipser pour éviter les foudres de l'officier.

Le Capitaine Valbon interrogea un soldat assis à une table qui tenait une liste à jour. Sékou et ses marins étaient bien là. Une centaine d'hommes et de femmes, tous noirs ou métis, étaient assis à même le sol dans la cour, les mains liées et les pieds entravés. Les locaux ne permettaient pas d'enfermer tout le monde. Deux gardes surveillaient ces pauvres bougres dont certains ne savaient même pas pourquoi ils étaient là.

Pour rejoindre les cachots dans lesquels ils se trouvaient, Antoine et Abla passèrent devant une cellule où un esclave attaché par les mains au plafond était interrogé. Les

questions alternaient avec les coups de cravaches sur son dos qui n'était qu'une plaie.

Antoine marqua un temps d'arrêt devant la porte, mais Aba le poussa aussitôt, elle avait compris son trouble et lui dit :

- Chut ! On ne peut pas s'occuper de tous !

A la demande du Capitaine, Sékou et ses matelots furent conduits devant un juge qui en raison de la situation était venu expressément à la citadelle. Sékou avait été entendu, son dos pouvait en témoigner, mais ses explications s'étaient noyées dans la multitude de situations à gérer.

Quand son tour fut venu, Antoine relata les mêmes faits que Sékou. Par chance, le juge était celui qui avait interrogé le marin la veille. Il put constater que les deux versions s'accordaient parfaitement. Le pêcheur avait eu la bonne idée de ne pas inventer une histoire rocambolesque.

La situation en ville évoluait vers un retour au calme. Il fallait se montrer magnanime et faire de la place dans la citadelle. Le juge prit sa décision rapidement et décida que l'équipage au complet pouvait partir sous la responsabilité d'Antoine. Il se séparait de quelques détenus à bon compte. Antoine remercia chaleureusement le Capitaine Valbon. Il lui recommanda de bien veiller sur madame Bouttiet, ce dont il ne doutait pas à voir la façon dont il la regardait. Il sortit suivi de ses compagnons avec un sauf-conduit pour rejoindre leur bateau.

Le retour jusqu'au port fut rapide, ils voulaient quitter cet endroit le plus rapidement possible.

Alors qu'ils atteignaient les quais, Antoine put voir que des esclaves enlevaient les corps et les ruines de la barricade avec des charrettes à bras.

Le gouverneur voulait que la situation revienne à la normale. Jusqu'à quand la situation serait-elle gérable ?

Toute la troupe embarqua sans attendre. La saintoise mit le cap au nord. Dès que l'embouchure fut en vue, tout le monde écarquilla les yeux pour apercevoir Yao et Basile. Les recherches ne furent pas longues, les deux compagnons devaient guetter l'apparition de la barque de Sékou avec impatience et leur firent signe depuis la grève.

Quand la troupe fut au complet et que l'embarcation reprit sa route vers Santa Clara. Sékou put raconter leur arrestation :

- Le jour de votre départ, nous avons été contactés par des esclaves qui nous disaient qu'un rassemblement se tiendrait à la nuit tombée, dans le quartier des pêcheurs pour écouter un certain Toussaint. Nous n'y sommes pas allés, mais nous étions inquiets. Les soldats patrouillaient en permanence. Puis au matin, ils ont arrêté tous les noirs sans exception. Ils sont venus nous chercher alors que nous nous faisions discrets sur notre bateau. Nous avons été conduits à la citadelle dans les premiers. Nous entendions ce qu'il se passait dans les cellules proches. Par la suite ce fut mon tour, j'ai subi un premier interrogatoire, mais ça va aller. Ils n'avaient pas trop de temps et il a été assez rapide. Cela me rappelle que je suis libre, mais que ma couleur de

peau est toujours une prison dans cette société.

Je ne sais pas ce qui se serait passé, si vous n'étiez pas arrivés. Merci d'être venus nous chercher.

Le vent les éloignait de Port-au-Prince, mais Antoine était inquiet, la violence ne pouvait mener qu'au malheur.

Santa Clara et sa plantation ne pourraient pas toujours être épargnées.

Chapitre 8

Caraïbes 1789,

Le ciel sur Santa Clara était d'or et d'azur.

Antoine essuya son front. Il était arrivé au bout de la parcelle et de son ouvrage. Il posa la machette et prit laalebasse pour boire. L'eau qui éclaboussait son visage lui permit de se rafraîchir.

Il regarda la charrette, le bœuf ruminait tranquillement à l'ombre des palmiers. Le chargement de cannes à sucre était maintenant réparti dans les sillons du champ, des hommes le recouvraient de terre avec leur houe. Découpés à la machette, les morceaux mis en terre étaient la promesse d'une belle récolte l'année suivante. Yao aussi avait terminé sa partie, ils rejoignirent Carbonel.

- Nous avons rentré une belle récolte. Cette année a été fructueuse. Je suis satisfait, le travail est bien avancé et chacun met du cœur à l'ouvrage ! dit ce dernier.

- Me voilà ravi, vous ne pensez plus à nous quitter ? s'enquit Antoine.

- Je reconnais que l'ambiance est plaisante, surtout depuis que vous êtes revenus de Saint-Domingue. Les débuts ont été un peu difficiles.

- Il a fallu que chacun trouve sa place et vous y avez contribué. Quant à notre voyage, j'ai particulièrement apprécié le retour au calme dans notre plantation. Il n'était que temps, il fallait récolter. Cependant je crains que les mouvements que nous avons connus là-bas, ne nous rejoignent un jour ici.

Quand Antoine eut rejoint la ferme, il entendit le chant des ouvriers qui manifestaient la joie de la fin de la récolte par une mélodie entraînante et joyeuse. Chacun aurait un peu plus de temps pour cultiver son jardin, aménager sa case.

Antoine alla rendre visite à Loiseau qui traitait les cannes récoltées. Le français régnait sur son domaine avec calme et efficacité. Il avait expliqué le processus à Antoine dans les premiers jours après son arrivée.

- Nous broyons tout d'abord les tiges à l'aide du moulin à eau, puis le jus récupéré est chauffé à divers stades pour en faire de la mélasse qui sera raffinée en France.

Antoine l'avait interrogé :

- Comment est chauffé le suc de la canne ? La forêt de l'île ne peut subvenir à tant de besoins en bois de chauffe.

- Nous utilisons la bagasse, ces résidus de tiges broyées et séchées servent au chauffage des cuves. Ce qui de plus élimine ces déchets. Nous parvenons à être autonomes, mais nous ne pouvons pas raffiner plus. Nous fonctionnons nuit et jour en période de récolte. La mélasse n'a plus qu'à être mise en fûts. Pour cela Victor travaille avec moi, il a été formé à la tonnellerie, pour l'entretien et la réparation de la

futaille.

La vie avait donc repris son cours à la plantation.

Basile avait retrouvé sa mère qui en fut très heureuse.

Antoine était satisfait de voir des sourires s'afficher sur ces visages qui avaient tant souffert. Abla n'avait pas caché sa gratitude à Antoine. Avec Yao, on les voyait très souvent bavarder tous les trois. Les événements les avait rapprochés.

Le moment fut venu pour Sékou de partir. Il avait fait ses provisions. L'itinéraire avait été soigneusement préparé, il remonterait un peu au nord afin de trouver les vents d'ouest. Son navire avait été remis en état pour ce périple. Il dit à Antoine :

- Je ne sais pas si je reviendrai, mais cette plantation m'a donné l'espoir d'un monde nouveau. Si cela n'arrive pas ailleurs, je pourrai dire que je l'ai vu.

- Tu y as même participé ! Merci pour ton aide ! Prend soin des personnes âgées que nous te confions. Il faudra trouver une solution sur place, mais je connais ta débrouillardise. Si tu dois revenir n'oublie pas de faire modifier le sloop qu'on ne puisse le reconnaître. Une mauvaise rencontre peut toujours se produire.

Ils se donnèrent l'accolade. Les anciens voulant retourner sur la terre d'Afrique furent conduits à bord. Ils serraient sur leur poitrine, la lettre qu'Antoine leur avait remise les affranchissant et leur rendant leur liberté. Il avait donné toute la solennité qu'il pouvait à ce document. Même s'ils ne savaient pas lire, il était émouvant de voir ces vieux,

prenant soin de ce papier comme d'un objet sacré. Tous les membres de la plantation regardèrent la voile s'estomper à l'horizon pour disparaître derrière l'écume des rouleaux.

L'été était bien engagé quand Antoine reçut une lettre de Catherine de Lanticourt lui demandant de passer la voir lorsqu'il serait sur Port Alcance. Il demanda à Yao de préparer la barque, il serait bon de prendre connaissance, en même temps, de l'état d'esprit des autres planteurs à son égard. Il ne put empêcher Abla de partir avec eux. Elle avait pris goût en l'aventure et se trouvait bien en sa compagnie.

Sur le coteau de Port Alcance, face à la baie, Antoine repensa au jour de son débarquement, à cette année passée sur l'île. Elle avait été riche en évènements, mais surtout en rencontres. Il ne pouvait le nier, il aimait sa vie à la plantation. Par précaution, il fit porter un mot à Catherine afin de la rencontrer en toute discrétion. Il logeait dans la famille de Sékou restée sur Santa Clara avec laquelle, il avait tissé des liens fraternels.

Quand il reçut la réponse, il retrouva la jeune femme dans une rue discrète :

- Antoine, quel plaisir de vous revoir. Comment allez-vous ? J'ai pu mener à bien la mission que vous m'aviez confiée. Ce fut plus long que je n'espérais, mais de Virai s'est montré difficile à convaincre et très suspicieux. Il aimerait bien connaître ma motivation pour pouvoir s'en servir pour influencer mon père.

- Merci Catherine, merci de votre investissement, sans vous, je n'aurais pas pu y parvenir.. Je vais bien, mais j'ai vécu un séjour mouvementé sur Saint-Domingue. Des esclaves ont tenté un mouvement de révolte auquel nous avons été mêlés, mes amis et moi, bien malgré nous. La tension est palpable sur cette île, les esclaves sont si nombreux ! Que dit-on sur moi sur Santa Clara ?

- Les colons ne décolèrent pas contre vous. Les esclaves ont appris le mouvement de Saint-Domingue et savent ce que vous avez mis en place dans votre plantation. Je ne sais comment, mais tout se sait sur cette île. Si la tension est un peu retombée, on sent qu'un esprit nouveau les rassemble. Mon père est inquiet, d'autant que certains planteurs veulent appliquer les mesures plus sévères tolérées à Saint-Domingue.

- S'ils m'avaient accompagné, ils auraient vu où cela les mènera !

- Les propriétaires se réjouissent, car leur récolte sera bientôt embarquée et vous ne pourrez vendre la vôtre. Certains pensent déjà vous racheter la plantation et vous chasser de l'île !

- Qu'ils se bercent de leurs illusions ! Je devrais pouvoir vendre aussi mon sucre, mais ils n'ont pas besoin de le savoir . Personne ne me chassera de cet endroit !

- Que Dieu vous aide Antoine, je suis de tout cœur avec vous !

- Vous avez donc pu retrouver et acheter Gracieuse?

- Oui et j'ai voulu qu'elle reste un moment à mon service, pour donner le change. Cependant, je pense qu'elle peut maintenant venir avec vous. Je l'enverrai demain à la

droguerie. Attendez-la sur place.

- Très bien, je vous remercie Catherine ! Basile sera ravi.

L'argent que je vous ai laissé, a-t-il pu couvrir les frais ?

- Oui, une partie de la somme vous reviendra, je le donnerai à Gracieuse. De Virai ne pouvait abuser de sa position, mais il voudrait tout de même l'exploiter si cela était possible.

Restons discrets.

- Merci encore Catherine. Ne vous mettez pas en mauvaise posture, nous pouvons attendre si nécessaire.

- Cela ira, nous avons beaucoup d'esclave. Personne ne remarquera son départ !

- Je vous attends toujours à la plantation. A bientôt !

Antoine revint au port pour tenir informé Philibert, le mari de Gracieuse, qui l'avait accompagné, et lui faire part des dispositions.

Le soleil venait de franchir le sommet du mont Sainte Anne. Un vent tiède ébouriffait les palmiers qui semblaient bruisser de plaisir. Sur le port, un vol de mouettes atricilles avec leurs têtes et leurs queues noires réveillaient les demeures du bord de mer de leurs cris perçants. Peu d'insulaires parcouraient les rues de Port Alcance à cette heure.

Dans la nuit, Antoine s'était réveillé. Les paroles de Catherine résonnaient dans sa tête. De Virai s'était montré suspicieux, pourquoi ? Il ne voulait pas mettre la fille du gouverneur en mauvaise posture. Dès son réveil, il s'en était ouvert à Yao :

- Je crois qu'il faut être prudent. Ce que l'on m'a rapporté

ne m'incite pas à la confiance. Je ne vais pas aller sur place, ni qui que ce soit de la plantation, ce sera plus discret. Nous allons demander aux amis de Sékou s'ils veulent bien y aller. Philibert leur désignera son épouse de loin et s'éclipsera immédiatement. Il faudra rester sur nos gardes.

Cinq pêcheurs encadraient le mari de Gracieuse et se tenaient près du magasin général. Ils s'étaient répartis en trois groupes s'affairant autour de barques échouées. Antoine, Abla et Yao n'avaient pu s'empêcher de descendre sur le port, mais se tenaient à bonne distance.

Gracieuse se présenta peu après l'ouverture, elle entra dans le magasin et fit son achat. Philibert l'avait repérée et désignée à ses complices. Il fit mine de s'avancer vers elle. Un ami le retint par l'épaule. Il le renvoya vers le quartier des pêcheurs. Il venait de repérer un homme noir qui visiblement suivait la jeune femme. Le pêcheur devait réagir vite. Il rejoignit un duo de complices, fit signe à l'un des deux de l'accompagner et ils s'avancèrent vers l'espion. Ils parlaient fort pour faire comprendre aux autres la situation. Les trois hommes, chargés de récupérer la jeune femme, lui firent signe dès sa sortie. Ils se précipitèrent pour l'entourer et disparurent dans les ruelles. L'homme qui la suivait, ne put se départir des deux pêcheurs. Ils l'avaient acculé dans un coin, le menaçant et l'empêchant de s'avancer pour voir ce qu'il se passait. Quand ils estimèrent le temps suffisant, ils disparurent presque comme par enchantement.

L'homme resta ébahi puis s'en fut vers la citadelle d'un pas pressé, le visage crispé par la peur de relater sa mésaventure et par son effort dans la montée.

Antoine et ses amis se retrouvèrent dans le quartier des pêcheurs. Gracieuse serra Philibert dans ses bras, ne pouvant contenir ses larmes. Ce dernier était si heureux qu'il ne savait comment remercier ceux qui l'avaient aidé.

Yao prit la parole, ayant vu le déroulement des faits :

- Il ne faut pas que le couple reste ici, tu avais raison Antoine. Elle était suivie. Il faut partir vite. Un des membres de mon équipage connaît bien le mont Sainte Anne. Il va partir avec eux et les deux marins qui ont parlé avec l'espion. Nous les retrouverons plus tard en un endroit convenu avec mon bateau. L'armée risque de venir fouiller le quartier. Nous, nous devons rester ici tranquillement le temps qu'ils vérifient que nous n'avons pas Gracieuse avec nous.

Les fuyards préparèrent quelques vivres de poissons séchés, prirent des lignes pour pêcher et partirent à pied vers les crêtes de la montagne. Antoine sourit, voyant Gracieuse tenir son mari par la main et ne voulant le lâcher sous aucun prétexte.

Il avait récupéré l'argent rendu par Catherine et décida de se montrer à nouveau en ville pour justifier sa venue, même s'il savait que les commerçants lui refuseraient ce qu'il voulait acheter.

L'espion rejoignit la citadelle promptement. Il pénétra dans le poste de garde avec précipitation. Il se planta devant l'officier de service :

- Lieutenant de Burgès, la personne que je devais suivre a été enlevée par des hommes que je n'ai pu voir. Deux complices me retenaient à l'écart. Ils avaient prévu un

dispositif pour l'amener. Ils sont partis vers le quartier des pêcheurs. Je n'ai rien pu faire.

- Tu t'es fait repérer ? Tu n'es bon à rien. Je t'avais bien dit d'être discret. Monsieur de Virai ne va pas apprécier.

- Il est peut-être encore temps de les retrouver dans le village des pêcheurs ? Si vous ne faites pas tout ce qui est en votre pouvoir, de Virai ne sera pas plus satisfait de vous !

- Tu serais prêt à tout raconter vermine ! Viens avec nous, tu pourras peut-être identifier des participants. Garde ! Sonnez le peloton d'intervention. Amenez mon cheval !

La troupe de vingt soldats marchait, colonnes par deux, vers le quartier des pêcheurs. Entre les deux alignements suivait l'espion, qui n'en menait pas large. A l'avant, l'officier à cheval voulait augmenter le rythme, mais le détachement peinait à maintenir la cadence. La ville fut traversée sous l'air médusé des habitants peu habitués à voir les militaires en formation dans les rues.

Quand ces derniers arrivèrent au quartier pauvre, cela faisait bien longtemps que leur arrivée était annoncée et anticipée.

Une cinquantaine d'hommes noirs formait un barrage bloquant l'accès par la rue empruntée. Le tout jeune officier ordonna d'une voix mal assurée :

- Au nom du Gouverneur, laissez nous passer. Une esclave a été enlevée et nous venons la chercher et arrêter les brigands qui ont commis ce méfait.

Un éclat de rire général lui répondit, ce qui le mit mal à l'aise. Son visage poupin rougit.

- Ce serait bien la première fois que vous vous soucieriez du

sort d'une esclave noire ! Pourquoi la cherchez-vous ici ? Ignorez-vous qu'ici n'habitent que des gens libres et nous devons être traités comme tous les autres citoyens. Si elle était ici, elle serait venue de son plein gré et nous l'aurions accueillie avec joie.

- Au nom du Gouverneur dégagez ! Laissez nous passer avant que l'on emploie la force.

Antoine rentrait de la cité, il avait entendu et ne voulait pas que la situation ne lui échappe et dégénère. Il s'avança et prit la parole :

- Monsieur l'officier, voilà une bien mauvaise réaction envers des gens que vous êtes censés protéger.

- Et vous Monsieur qui êtes-vous ? Qui vous permet de me parler de la sorte ? Vous qui semblez fréquenter des nègres.

- Je suis monsieur Antoine, Labâtie. Je ne vois pas de nègres ici ! Je ne vois que des amis. Mais si ma présence vous gêne, je me retire et vous laisse avec eux.

Un lourd silence se fit, seulement troublé par le piétinement de l'étalon qui sentait la tension et paraissait danser sur place en piaffant. Le lieutenant sentait la situation plus tendue qu'il ne l'avait imaginée. Il était ici sans ordre formel et ne pouvait utiliser la force.

- Pouvez-vous demander à vos « amis » de nous laisser le passage ?

- Voilà qui est plus élégamment demandé. Je vais le faire et je pense que si vous le demandez à chaque maison, ils vous prouveront que nous n'avons rien à cacher en vous laissant les inspecter avec respect. Pour ma part, je tiens à ce que vous vérifiez ma barque avant que je ne quitte le port pour

rejoindre ma plantation.

Les pêcheurs s'écartèrent en signe d'approbation et les militaires pénétrèrent dans le quartier. Les recherches furent vaines et le camouflet terrible pour l'officier qui n'insista pas et repartit avec sa troupe vers la citadelle. L'espion n'avait reconnu personne.

A peine arrivé dans la place forte, il était convoqué chez le Gouverneur qui paraissait très en colère.

- Lieutenant de Burgès avez-vous perdu la tête ? Pourquoi êtes-vous sorti avec la troupe sans mon autorisation ? La situation avec les esclaves est tendue. Nous n'avons pas besoin d'initiative individuelle inconsidérée pour créer une provocation chez les affranchis.

- Excellence, un homme est venu me rapporter l'enlèvement d'une esclave appartenant à votre fille. Elle s'appelle Gracieuse. Il me semblait impératif et urgent de tenter de la sauver. Je suis parti sur l'instant.

- Appelez-moi cet homme qui a donné l'alerte et demandez à ma fille si son esclave est avec elle ? Lieutenant, quel est le résultat de vos recherches ? Comment s'est passé votre intervention ?

- Les fuyards étaient partis vers le village des pêcheurs, mais nous avons été bloqués à l'entrée du quartier, par une foule nombreuse et agressive.

- Avez-vous pu entrer, Pardieu ?

- Oui, nous y sommes arrivés, suite à l'intervention d'un certain monsieur Labâtie.

- Labâtie était là ? Qu'avez-vous trouvé ?

- Rien, nous avons vérifié toutes les maisons et la barque de

ce monsieur, nous n'avons rien trouvé. L'homme qui nous avait signalé les faits, n'a pas pu reconnaître de soudards.

- Vous croyez qu'ils vous auraient attendu ? Votre intervention était aussi inutile que stupide. J'attendais mieux d'un jeune et brillant officier !

Faites avancer le témoin qui vient d'arriver !

L'homme avança, le dos courbé.

- Parle ! Qui es-tu ? Qu'as-tu fait et vu ?

- Je me nomme Georges. Je suis esclave aux cuisines de la citadelle. Ce matin, j'allais en ville quand des hommes ont enlevé une esclave noire devant moi. Je n'ai pas pu intervenir, car deux complices m'en ont empêché. Ils sont partis vers le village des pêcheurs. Dès que j'ai pu, je suis remonté donner l'alerte.

- Elle s'est débattue ? Elle a crié ?

- Non, je ne crois pas, je n'ai rien entendu.

- Vous dites une esclave noire. Vous ne connaissez pas son nom ?

- Non, je ne la connais pas, je ne l'avais jamais vue.

- Qu'alliez-vous faire en ville, aucun esclave de la citadelle ne descend habituellement ?

L'homme se tourna vers l'officier visiblement troublé. Il était totalement dépassé par les événements. Le lieutenant n'osait croiser son regard.

- Parle ou je te fais fouetter sur le champ !

- En fait, je devais suivre cette esclave et voir qui elle rencontrait.

- La suivre, mais pourquoi ? Qu'est-ce tout cela ? Qu'à de particulier cette esclave ? Qui t'a donné l'ordre ?

- Je ne sais pas, je ne sais rien, je n'ai pas eu le choix. C'est le

Lieutenant qui me l'a demandé ! s'effondra-t-il complètement.

- Allez attendre dehors ! Lieutenant, vous me devez des explications ?

L'officier était livide.

- J'ai été contacté par monsieur de Virai qui a vendu cette esclave à votre fille. Cette demande l'a tant intrigué, qu'il m'avait chargé de contrôler les moindres faits et gestes de la servante. Il ne comprend pas pourquoi, elle voulait cette esclave en particulier. Ce matin, je l'ai vue sortir. Georges était là pour amener le petit déjeuner au personnel de garde. Je n'ai pas eu le choix, je l'ai envoyé la surveiller.

- Faites entrer ma fille !

- Catherine, votre esclave Gracieuse est elle là !

- Non, je m'en inquiétais, je l'ai envoyée en ville, mais elle n'est toujours pas rentrée. Pourquoi Père ?

- Il semblerait qu'elle ait été enlevée !

- Enlevée ? Mon Dieu, quelle horreur ! Je l'aimais bien, elle m'avait été recommandée par ma femme de chambre.

- Pourquoi ne pas m'en avoir parlé ? Vous l'avez acheté avec quel argent que diable ?

- J'ai ramené quelque argent de France, Père ! Monsieur de Virai ne s'est pas montré exigeant. Je ne voulais pas vous déranger avec de telles vétilles.

- Saviez-vous qu'elle était surveillée par de Virai et le Lieutenant de Burgès ?

- Bien sûr que non ! Pierre, qu'avez-vous fait, un officier du Roi ? Vous avez trahi ma confiance et celle de mon père !

- Votre confiance ? Vous m'avez éconduit. Vous ne m'avez jamais apprécié.

Le Gouverneur sursauta :

- Comment vous avez fait cela par dépit amoureux ? Comment est-ce possible ? Je vais vous trouver une affectation dans laquelle vous n'aurez pas le temps de folâtrer. En attendant, vous êtes consigné au quartier. Je vous interdis tout contact avec des personnes extérieures. S'adressant à son secrétaire :

- Vendez l'esclave, qui attend dehors dans une plantation, après l'avoir fouetté, cela lui apprendra. Je ne le veux plus dans la citadelle !

- Père, si j'ai bien saisi son rôle, il n'y est pour rien, c'est un esclave, il n'avait pas le choix !

- Il doit servir d'exemple ! Je dois maintenir la discipline dans mon administration. Faites prévenir de Virai, qu'il se mette en route dès réception de la lettre que je vais préparer et que vous lui ferez remettre.

Les sabots du cheval résonnèrent sur les pierres qui dallaient l'entrée de la citadelle quand les rayons du soleil frappèrent le portail. Le garde se figea au garde à vous. De Virai monta vers la résidence du Gouverneur. Son visage était grave et montrait l'agacement d'avoir été ainsi convoqué séance tenante. Il stoppa sa monture devant les marches et sauta à terre. Il jeta les rênes au domestique qui venait d'accourir à sa rencontre et monta les marches en courant. Il n'attendit pas que la gouvernante le conduise auprès du Gouverneur dans son bureau. Il frappa et entra.

- Monsieur le Gouverneur, que me vaut cette convocation cavalière, en urgence ?

- Bonjour monsieur de Virai, je n'ai pas entendu que vous ayez été annoncé ! Il soutint son regard sans ciller.

Je vous ai demandé de venir pour une affaire qui ne tolère aucun retard. J'ai appris que vous aviez demandé à un officier de la garnison de surveiller une esclave attachée à ma fille. J'attends vos explications !

- C'est donc ça ! Votre fille il y a quelques semaines a insisté pour acheter une de mes esclaves en particulier. J'ai été fort surpris de sa démarche, ce qui m'a fait m'interroger. Je n'avais aucune raison de lui refuser la vente, mais après avoir fait ma petite enquête, j'ai appris que votre fille était arrivée sur le même navire qu'Antoine, Labâtie et qu'ils étaient devenus amis. Je voulais m'assurer qu'il n'y avait pas de lien entre cette esclave et lui.

- Comment osez-vous investir un officier de la garnison, d'une mission de surveillance dans ma citadelle et qui de plus, concerne ma fille ? Et cela sans m'en avoir informé !

- Je n'avais aucune pensée concernant votre fille, mais je surveille ce Labâtie qui risque de nous causer grand tort. Je vous ai parlé à maintes reprises de sa mauvaise influence sur les nègres, mais vous n'avez pris aucune mesure.

- Aucune mesure, tout ce qu'il a fait, n'appelle aucune intervention de ma part. Il fait ce qu'il veut, chez lui, avec ses esclaves. N'est-ce pas ce que vous faites vous-même ? Vous me demandez de renforcer votre autonomie, comme l'a fait le Gouverneur de Saint-Domingue ?

Avez-vous vu où cela les a menés ? Comment connaissez-vous de Burgès ?

- Je l'ai convié quelques fois à ma plantation, disons qu'il n'a pas de chance au jeu et me doit une partie de sa solde.

- ...et il vous raconte tout ce qui se passe dans la citadelle ? Avez-vous d'autres contacts « personnels » avec des gens de la garnison ou de mon administration.
- Non, bien sûr que non. Mais vous devriez nous écouter et renforcer nos pouvoirs pour maintenir l'ordre.
- Je représente le Roi et j'applique ses recommandations. Tenez vous en là ! Sachez que je n'apprécie pas votre intrusion dans mes affaires.
- Ne trouvez-vous pas curieux que cette femme ait justement été enlevée lors d'un guet-apens ?
- Une embuscade ? Soyons sérieux, elle doit être bien jolie si j'en crois son patronyme et finira dans une maison close. D'autres esclaves disparaissent et cela ne vous trouble guère. Votre aversion de Labâtie vous égare !
- Dans un bordel ? Que Dieu vous entende !
- Comment osez vous associer Dieu à un tel lieu. Vous ne respectez donc rien.
- Si l'argent, le pouvoir ! Vous ne me retirerez pas de l'idée que Labâtie est derrière tout cela !
- Décidément, il vous reste beaucoup à apprendre pour faire partie de la vraie noblesse ! Restez éloigné de ma fille et cessez de remonter les planteurs contre moi et de tenter de trouver des moyens de me manipuler. Vous n'avez pas été annoncé, je ne vous raccompagne pas !

Monsieur de Virai sortit l'air furieux et vexé. Décidément ce que l'on disait était exact : le Gouverneur ferait tout pour protéger sa fille. Il regrettait de s'être adressé à ce stupide officier. Mais ce qui l'avait courroucé au plus haut point, c'était l'humiliation du reproche sur sa noblesse acquise de

fraîche date, mais de longue lutte. Il avait eu tant de mal à acquérir cette particule, qu'il en était mortifié. Il avait pu manipuler ce jeune officier prétentieux. La vieille noblesse était jalouse. Il saurait s'en souvenir.

Antoine voguait vers sa plantation. Il était soulagé d'avoir mené à bien sa mission même si cela s'avérait être plus compliqué qu'il n'avait prévu. Ses pensées allaient vers Catherine qu'il espérait tranquille après les événements du village de pêcheurs.

Serait-elle importunée pour son implication dans la disparition de Gracieuse ?

Il serait obligé d'attendre avant de le savoir et se faire discret.

Une fois la saintoise échouée sur la plage, Yao sauta à terre et Antoine sourit en voyant Marguerite se jeter à son cou. Voilà donc un secret événement. Antoine était heureux, son ami souriait et Marguerite était totalement remise de son agression. Abla qui le suivait s'arrêta près de lui :

- Hum, quelle chance d'être attendu ! Elle poursuivit son chemin, sentant le regard d'Antoine sur ses reins.

Yao avait décidé de passer la nuit à la plantation et de partir dès le lendemain avec un équipage réduit récupérer les quatre fuyards qui devaient l'attendre. Il l'annonça à Antoine :

- Nous contournerons l'île par le nord. Il nous faudra deux ou trois jours selon les vents.

- Très bien ! répondit Antoine, tu prends Marguerite avec

toi ? lui demanda-t-il le sourire aux lèvres. Soyez prudents !

Quand Antoine eut terminé le tour de la ferme et raconté à tous leurs aventures, il put enfin saluer Juliette ! Le soleil s'approchait de l'horizon, l'eau devait être chaude. Antoine avait besoin de faire sa toilette et envie de se détendre. Il décida d'aller se baigner dans l'anse des chimères. La surface semblait être un lit de pierres précieuses étincelant sous l'azur.

Il vérifia qu'il était seul et plongea nu. Les caresses de l'eau sur son corps détendirent ses muscles. Il nagea quelques longueurs comme il faisait dans la Dordogne avec ses camarades de jeux. Il se figea fasciné par le soleil qui rougissait et s'enfonçait dans l'immensité. C'est alors seulement qu'il vit Abla arriver. Elle s'assit au bord de l'eau et mouilla ses cheveux qui pendaient devant elle. Antoine voyait sa silhouette parfaite à contre-jour. Il était fasciné. Dans un mouvement harmonieux, elle releva sa tête et ses épaules, faisant revenir ses cheveux en arrière. Il souleva une nuée de gouttelettes scintillantes sous les rayons de soleil.

Antoine ne pouvait la quitter des yeux, son cœur palpitait. Elle feignait de l'ignorer superbement, sûre de la fascination qu'elle exerçait sur lui. Elle se mit nue puis plongea.

Après quelques mouvements, elle se mit à nager vers lui. Abla s'approcha sans prononcer un mot, mit ses mains autour de sa nuque, ne le quittant pas des yeux. Elle l'enlaça avec ses jambes. Tout le corps d'Antoine frémit quand il sentit la nudité de ce corps souple contre le sien. Cela faisait

si longtemps qu'il voulait serrer cette femme contre lui. Il avait pris son temps, ne voulant pas d'une relation dans laquelle pouvait s'immiscer la moindre confusion. Il la prit dans ses bras et s'étourdit dans un baiser langoureux que teintait le crépuscule. Le soleil disparut pour ne pas les déranger.

Chapitre 9

Abla s'affairait avec Juliette. Depuis quelques jours, elle vivait dans la maison avec Antoine, à la grande joie de la vieille dame. Les choses s'étaient passées simplement, sans avoir besoin de le dire, mais dans une complicité qui valait davantage que les mots. Tous les membres de la plantation avaient souri d'un air soulagé, comme s'ils savaient depuis longtemps ce qui devait se produire, mais avaient l'appréhension que l'évidence ne se réalise. L'automne était là. Si près de l'équateur, les températures restaient clémentes. La saison des pluies prenait fin dans la douceur et l'hiver allait amener une relative fraîcheur.

Yao était revenu sans encombre de son périple. Il avait ramené non plus Philibert et Gracieuse, mais Badi et Makéda. Il valait mieux ne plus entendre prononcer le prénom de Gracieuse, que la concernée avait abandonné sans regret.

Il avait semblé plus prudent de leur faire reprendre leur nom africain. Les deux pêcheurs se tiendraient coi dans leur quartier.

Loiseau surveillait son stock de mélasse comme si c'était un de ses enfants. Carbonel préparait les cultures.

On voyait partir la troupe de paysans dans la bonne humeur. Il était évident que le travail se faisait plus facilement. Les initiatives se multipliaient et tous se sentaient totalement investit dans la marche de la plantation.

Antoine sortait de la sucrerie, il passait régulièrement rassurer Loiseau sur la vente du stock, quand il entendit des cris et vit les enfants courir en tous sens en gesticulant. Ils annonçaient un navire en approche.

Arrivé à sa demeure, sur la terrasse, il vit un mât puis deux dépasser des palmiers. Le navire venait de l'est et s'apprêtait à jeter l'ancre. Le cœur d'Antoine bondit. Il appela Abla et ils partirent en courant, accompagnant les enfants bruyants. Une fois sur le repli de terrain donnant sur le large, Antoine s'écria :

- L'Epervier, ils sont venus ! Nous sommes sauvés !

Il serra Abla contre lui et fit de grands signes aux matelots sur le vaisseau.

Le brick se plaça à l'abri de la pointe. Son tirant d'eau et sa taille ne lui permettaient pas l'accès à l'anse des chimères.

Une fois une chaloupe à la mer, Antoine vit une silhouette connue s'avancer vers le rivage.

Quand le capitaine Horville foula la plage, un grand sourire barrait le visage de cet homme bourru.

- Bienvenue à Santa Clara, Capitaine ! Merci d'être venus.

Ils se serrèrent longuement la main, Horville lui donna une tape sur l'épaule.

- Nous sommes toujours là pour les amis. Pitt est sur l'Epervier, il viendra te saluer quand je remonterai à bord. Tu as le bonjour de Bertrand du Mascaret. Sais-tu que ta

réputation a traversé les océans et qu'elle alimente beaucoup de débats ? Il faudra que tu nous racontes tout cela. Tu as vécu beaucoup de choses, mais nous aussi. J'ai tant à te relater, mais il nous faudra du temps. La France n'est plus la même.

Antoine salua chaque marin débarqué et présenta Abla, Yao et ses amis. Horville regarda la jeune femme et lui souffla :

- Je comprends maintenant ce qui te retient en ce lieu ! Avec les événements de France, tu n'es pas plus mal ici.

- Avancez vous jusqu'aux habitations, nous allons vous recevoir comme il se doit !

Le capitaine Horville et Antoine se retrouvèrent le soir sous la terrasse couverte, face au brick qui semblait s'assoupir derrière la pointe rocheuse. Yao et Alba étaient là ainsi que Juliette et Marguerite. Horville prit son temps pour prendre la parole, il avait le regard grave et paraissait touché par ce qu'il avait à annoncer à ces compatriotes du bout du monde :

- La France a vécu la révolution, le chaos !

Le ton était donné, les auditeurs déjà attentifs étaient médusés.

- Le Roi avait convoqué des états généraux pour début mai.

La situation n'était pas bonne, les caisses du royaume étaient vides. Tu le savais Antoine lorsque tu es parti. Le peuple grondait de plus en plus. Les cahiers de doléances étaient pleins de propositions. La constitution de l'assemblée en était une, elle allait conditionner tous les états généraux. Le tiers-état était majoritaire en nombre de députés grâce à Necker. Ils voulaient donc un vote par tête

et non par ordre où ils étaient minoritaires à un contre deux.

Car tous le savaient, un nouvel impôt allait être perçu et il pèserait sur le tiers état. En effet, les aristocrates défendaient le système en place et tous leurs privilèges. Le haut clergé était sous leur influence et voulait conserver le système fiscal qui leur était favorable.

De mai à juin, les réunions ont eu lieu par ordre, ce que contestait le tiers état qui voulait une cession commune. Certains nobles et ecclésiastiques se sont ralliés à eux et ensemble, ils se sont nommés Assemblée Nationale. Quand ils se sont ainsi présentés devant Louis XVI, celui-ci n'a pas apprécié. Il ne voulait pas de ces initiatives, comme si tout était scellé d'avance et que tout cela n'était que poudre aux yeux. Le Roi voulait que tout se passe selon son bon vouloir. Le lendemain, ils ont trouvé porte close.

Le Capitaine Horville poursuivit :

Louis avait mal estimé l'exaspération du peuple et de ses représentants. Les membres de l'Assemblée nationale n'ont pas renoncé. Ils ont décidé de se réunir dans une salle, leur nombre augmentait chaque jour. Ils voulaient donner une constitution à la France.

Le Roi a déclaré cette assemblée anticonstitutionnelle, ce qui est un comble. Mais les députés ont refusé de sortir et d'obéir aux ordres. Le Roi venait de perdre son pouvoir absolu.

Antoine intervint, laissant le capitaine se désaltérer :

- Voilà des gens courageux, les choses vont peut-être changer. Le peuple se fait entendre, il a entièrement raison. Le Roi veut faire payer les conséquences de son incurie et

de sa gabegie aux plus pauvres. Il ne leur a pas laissé le choix et il fallait bien qu'ils se rebiffent.

Horville reprit :

- Ce n'est que le début, écoutez bien ! Cette assemblée nationale constituante a décidé, début juillet, de siéger à Versailles auprès du roi. Le Roi a été contraint de signer le premier article de la constitution et une Déclaration des droits de l'homme et du citoyen a été écrite. Mais le roi n'a pas renoncé à récupérer le pouvoir absolu. Le peuple de Paris craignait que la troupe ne soit envoyée pour disperser l'Assemblée constituante. Des régiments étrangers stationnaient autour de Paris. Le pain était hors de prix. Des attaques aux barrières de la capitale, on eut lieu pour faire cesser les péages pour entrer en ville. Le Roi a renvoyé son ministre Necker de son gouvernement, alors qu'il était soutenu par le peuple. La situation devenait ingérable. Le 13 juillet des armes ont été volées aux invalides, l'armée a refusé d'intervenir. Le 14 juillet, la foule voulait récupérer la poudre entreposée à la Bastille. Dans la confusion, l'assaut a été donné, une centaine d'assaillants ont été tués et la garnison massacrée. Les insurgés ont promené la tête du gouverneur de la place au bout d'une pique. Certains nobles ont pris peur et commencé à s'exiler et à quitter la France.

- Pardieu, qu'a dit le roi d'un tel acte ! Le peuple devait être bien en colère pour s'attaquer à un symbole de son autorité et commettre ces horreurs ! commenta Antoine.

- Le Roi a tenté de calmer la situation ! Il a renvoyé la troupe de Paris et a rappelé Necker.

Le quatre août, l'Assemblée nationale votait l'abolition des privilèges. Des débordements ont eu lieu contre des nobles. Fin août, elle achevait sa Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Je t'en ai amené une copie que voilà. Je ne sais pas ce qui s'est passé plus tard, nous avons hissé les voiles et quitté Bordeaux.

- J'espère que le Roi entendra le peuple et lui donnera satisfaction. Sinon les extrémistes des deux camps mettront le pays à feu et à sang. Quels changements !

Je souhaite que les esclaves ne soient pas oubliés. La France ne pense pas souvent à ses colonies et la déception qui vient après l'espoir est souvent mauvaise conseillère.

- Je n'ai pas eu connaissance de décisions pour eux en particulier, mais la Déclaration des droits de l'homme s'applique à eux aussi ! ajouta Horville.

- Souhaitons que vous ayez raison et que la situation changera bientôt ici. Vous avez pu lever l'ancre malgré tous ces évènements ?

- Notre armateur a préféré que nous prenions la mer. La population était nerveuse. Il y a eu des manifestations et des mouvements de foule y compris en province. Il craint aussi un blocus des Anglais qui sont contre cette révolution. Les autres souverains n'ont pas apprécié ce coup de force et craignent une réaction similaire dans leur pays.

- Votre commanditaire n'a-t-il pas eu peur de la révolte à Saint-Domingue ?

- Si, bien sûr ! Nous en avons été informés. Il a été satisfait quand je lui ai proposé de charger ton sucre à Santa Clara. De plus, nous avons livré à Samana. Les vaisseaux espagnols sont sans cesse attaqués par des pirates, bien que

depuis quelques mois cela semble se calmer ! Ils se font ravitailler par des Français. Nous n'irons pas à Saint-Domingue cette fois.

Antoine et Yao se regardèrent en souriant et le capitaine vit leur regard :

- Ne me dis pas que c'est aussi grâce à toi qu'il y a moins de pirates !

- Nous y avons contribué ! Nous vous raconterons.

Dès le lendemain, l'équipage et le personnel de la plantation se mirent au travail. Un radeau de bambou fut rapidement construit. Une corde reliant un petit promontoire rocheux au navire permit de faire de rapides allers et retours pour charger l'Épervier. La structure de fortune ramenait des fûts vides. Le transbordement dû être interrompu une journée. La houle était trop marquée.

Des esclaves purent même vendre une partie de leur production maraîchère, ce qui ravit le cuisinier du bord. Les réserves d'eau furent renouvelées. Le capitaine décida de reprendre sa route, il avait hâte de revenir en France.

Tous les habitants de la plantation saluèrent longtemps le brick qui prenait le large. Rendez-vous avez été convenu pour l'année suivante. Le capitaine avait été satisfait par la qualité de la mélasse et tous avaient apprécié l'escale.

Antoine était soulagé, il pourrait payer ses taxes. L'avenir de la propriété était assuré. Il avait demandé au capitaine de le tenir informé des changements suite à la révolution et lui avait remis une lettre pour son frère.

Le capitaine lui avait transmis un courrier qu'il avait reçu de Ronan le gabarier, et qui venait de La Linde. Elle lui apprenait le décès de son père suite à sa maladie. Son frère avait été épargné par la fureur révolutionnaire, mais certaines de ses terres avaient été redistribuées à ses paysans. Antoine en fut satisfait, son frère ne pouvait plus les faire entretenir ou cultiver.

Son père était parti en paix. Il n'avait pas vu son monde s'écrouler.

Les semaines suivantes déroulèrent leurs tâches habituelles. Puis il fut temps de se rendre à Port Alcance pour payer les impôts, mais surtout savoir comment réagissait la seule ville de l'île et les autres plantations aux nouvelles de France.

Abla et Antoine embarquèrent dans la saintoise de Yao et firent voile vers la capitale. Antoine avait annoncé :

- Nous paierons ce qui est dû, mais uniquement quand la situation politique et administrative sera clarifiée. J'ai un pressentiment que le Gouverneur ne sera pas satisfait de la situation.

Quand la barque s'amarra au quai, un attroupement était visible à quelques encablures. Yao et ses amis s'approchèrent pour écouter. Les nouvelles de France étaient parvenues jusqu'ici. Un navire était passé à la demande de l'Assemblée nationale pour informer les colonies du changement de régime et laisser un de ses représentants. Mais ce qui importait aux gens du quartier des pêcheurs, c'était la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen qui laissait entrevoir un nouveau statut pour les

esclaves. Ils représentaient la très grande majorité des habitants de Santa Clara.

Antoine prit la direction de la citadelle, afin de connaître la position du Gouverneur. Pour l'instant il semblait être maintenu à son poste, sous le contrôle d'un représentant de l'Assemblée. Il trouva la porte fermée et la garde renforcée. Il dut se faire annoncer et ne put pénétrer dans l'enceinte qu'une fois fouillé. Il ne put avoir d'entretien qu'avec un secrétaire du Gouverneur originaire de Marseille, qui ne manquait pas de gouaille :

- Monsieur le Gouverneur a reçu des directives de l'Assemblée nationale constituante ! Pour lui, il ne s'agit que d'un ramassis de félons. Le roi va remettre bon ordre dans le pays et il lui a donc paru avisé de ne rien changer.

- Mais l'Assemblée nationale a été reconnue par le peuple ! Qu'a-t-elle prévu concernant les esclaves ? Les colonies ?

- Pour l'instant, les colonies restent attachées à la couronne. Pour les esclaves, elle n'en fait pas mention.

- Mais la déclaration des droits de l'homme mentionne que nous naissons tous libres et égaux.

- Egaux avec les nègres ? Mais vous n'y pensez pas. Quant à naître libres, si c'était le cas en Afrique, ce n'est plus le cas ici. Ils devraient nous remercier, nous leur faisons connaître la vraie foi dans laquelle nous les éduquons. Ils nous sont redevables.

- La déclaration reconnaît à chacun le droit de choisir sa religion, nous n'avons rien à leur imposer !

- Vos propos sont subversifs. Si le Gouverneur ne reconnaît pas l'assemblée constituante, il ne reconnaît pas ses écrits

qui ne peuvent mener le pays qu'au chaos et à la faillite.
- Pour la faillite, c'est déjà fait. Le roi lui-même a signé certains articles de la nouvelle constitution. Il reconnaît donc l'Assemblée.

- Le roi a dû signer sous la contrainte, mais monsieur le gouverneur assure, que d'après ses sources, ce mouvement de rébellion ne durera pas. Il est soutenu, dans ce sens, par tous les planteurs de l'île.

- Ainsi j'étais le seul à ne pas être avisé ! Pour ma part, je soutiens les initiatives de l'Assemblée nationale. Quant aux sources du Gouverneur en plein Atlantique, je pense qu'elles viennent surtout des plantations.

Comment ont été prises ces nouvelles par les esclaves ?

- Nous maîtrisons la situation. Je n'ai rien d'autre à vous dire.

- Je voudrais rencontrer le représentant de l'Assemblée nationale.

- Il n'est pas en état de vous recevoir. Je suis appelé à d'autres tâches.

De retour au quartier des pêcheurs, Antoine ne put qu'informer les personnes rassemblées du déni du gouverneur. Il lui fut confirmé que les esclaves des plantations avaient aussi été avisés du mouvement révolutionnaire et que beaucoup attendaient du changement de la part des autorités contre les propriétaires.

- Rien ne va changer, il leur faudra être patient, rien n'est prévu précisément pour eux. Paris doit être en pleins bouleversements.

Un homme répondit :

- Si la situation de tous ces pauvres gens n'est pas une

priorité pour l'Assemblée, nous ferons ce qu'il faut, ici ! Sur place !

Antoine ne s'attarda pas après avoir consulté ses amis, il fut décidé que pour l'instant, les impôts ne devaient pas être réglés. A qui reviendrait cet argent ? Ils rejoignirent la plantation. Il demanda aux pêcheurs de l'aviser de toute information d'importance.

Dès son arrivée, il prit Yao avec lui et ils se retirèrent à l'abri des regards pour mettre en sécurité la somme de la vente au Capitaine Horville. Antoine venait de se rendre compte du danger de se déplacer avec une telle somme sur lui et l'inquiétude le rongait. Il avait toute confiance en ses amis de Port Alcance, mais la situation pouvait basculer d'un moment à l'autre.

- Yao, je préfère que nous cachions cet argent, c'est l'avenir de notre plantation. Nous allons le faire juste toi, Abla et moi, pour ne pas que tout le monde en parle.

- Tu as raison, cette terre nous l'a donné. Elle saura le garder. Nous devrions le cacher en deux parties. On ne sait jamais, une moitié nous permettrait déjà de parer au plus urgent.

- Tu as raison, on n'est jamais trop prudent.

Le soir, Antoine regardait, assis sur la plage, le soleil couchant se perdre dans l'azur à l'horizon. Abla étendue, sa tête sur son torse lui dit :

- Tu me sembles préoccupé. Ces changements ne nous concernent pas directement !

- Certes, mais les planteurs sont puissants et tout peut

basculer. Ils sont tous contre moi. J'ai peur que nous ne vivions des jours sombres ! Que ne ressurgisse le temps des chimères.

Chapitre 10

Le jour filtrait à travers les volets. Antoine se réveilla et sentit Abla tout contre lui. Son corps ambré ressortait sur les draps blancs. Elle dormait encore ses longs cheveux bouclés répandus comme une cascade de miel sur l'oreiller. Il se leva sans bruit et rejoignit Juliette qui s'affairait déjà en cuisine.

- Bonjour, voilà une belle journée qui s'annonce ! dit-il.

- Les nuages derrière le Mont Saint Anne devrait nous amener la pluie avant la nuit !

- Laissez dormir Abla, je vais travailler dans les cultures ! dit-il quand il eut avalé une tranche de pain trempée dans un peu de soupe de la veille.

Il rejoignit Carbonel qui distribuait les tâches, sur la place de la ferme. Il partit vers les plantations les plus éloignées en bordure de la route menant au centre de l'île en compagnie de Yao et d'un groupe d'hommes.

Ils passèrent devant un semi de blé dur et près d'une rizière qui avait été aménagée à proximité d'un ruisseau.

Sur proposition de Carbonel, la plantation avait diversifié une partie de ses productions vers des plantes vivrières.

Elles étaient semées sur les parcelles en jachère qui se reposaient de la culture de la canne à sucre. Seule la rizière garderait sa place devant être inondée, un petit réseau de rigoles alimentait en eau les deux bassins. Ce système faisait la fierté de Carbonel. Antoine n'avait pas manqué de le féliciter d'une telle initiative qui ne pouvait qu'apporter un plus à la collectivité.

Le désherbage allait bon train, on dégageait les cannes avec des houes et des serpes. A la pause de la mi-journée, le chariot arriva tracté par un bœuf conduit par deux femmes. Tous se rapprochèrent de la route et chacun put venir se restaurer et prendre une pause bien méritée.

Alors que les travailleurs récupéraient de leur labeur, trois hommes noirs surgirent courant avec des yeux exorbités. Leurs corps ruisselaient de sueur. L'un d'entre eux était blessé à l'épaule. Il tenait sa main sur la plaie pour tenter de l'empêcher de saigner. Un autre boitait bas, un mollet déchiré. Ils ne portaient qu'un pagne serré à la ceinture par une cordelette. Quand ils virent Antoine et sa troupe, ils se mirent à crier :

- Aidez nous par pitié ! Aidez nous !

Antoine fut aussitôt sur pieds. Il ne connaissait pas ces hommes. On les fit asseoir et on leur donna à boire.

- Que se passe-t-il ? Pourquoi courez-vous ainsi ?

- Nous sommes de la plantation de Virai. Ce matin, nous avons refusé de partir au travail afin de discuter de nouvelles conditions de travail. Nous savons ce qu'a écrit l'Assemblée de Paris. Nous voulons les mêmes conditions

de travail qu'ici sur votre plantation. Nous avons pris contact avec les autres domaines. Nous devons tous suivre la même démarche, le même jour. De Virai n'a rien voulu entendre. Il nous a tous réunis et a refusé tout dialogue. Nous croyions que la nouvelle déclaration nous protégerait. Il a cherché les meneurs et a fait torturer devant tout le monde un pauvre garçon de dix ans. Il a essayé de résister, mais il ne pouvait plus tenir, il l'a fait fouetter et allait le faire attaquer par ses chiens. Nous ne pouvions en supporter plus, nous nous sommes dénoncés. C'est nous qui étions en contact avec les autres esclaves.

Avant de parler, j'avais dit à mes compagnons que notre seule chance était la fuite. Nous avons couru depuis des heures. Nous avons eu de la chance. Ils nous ont tirés dessus, j'ai été juste blessé à l'épaule. Ils ont lâché les chiens après nous et l'un d'eux a attaqué mon frère. Nous avons pu le tuer à coups de bâtons. Ils ont rappelé les autres. Ils ont plus de pitié pour leurs animaux que pour nous.

Antoine et ses hommes étaient terrifiés. Une femme qui avait amené le repas en profitait pour placer un bandage sur les plaies. Antoine reprit la parole.

- Sais-tu ce qui s'est passé dans les autres plantations ?

- Nous sommes passés près d'autres plantations, mais nous n'avons rien vu. Je pense que notre action avait été éventée. Les surveillants étaient nombreux et sur leur garde. Mais nous ne voulions pas de révolte, nous voulions juste améliorer nos conditions de vie.

- Êtes vous toujours poursuivis ? On ne peut pas rester là.

- De Virai ne lâchera pas ! Il aura organisé la poursuite et il

ne doit pas être très loin derrière nous. Je vous en supplie aidez nous. Je sais que s'ils viennent jusqu'ici, ils s'en prendront aussi à vous, mais nous n'avions pas d'autre endroit où aller.

Antoine regarda Yao. Il fallait agir vite et ne pas commettre d'erreur.

- Vous avez bien fait ! Yao, de Virai ne doit pas les trouver avec nous. Prends ta barque et amène-les, là où tu as récupéré Makéda et Badi. D'ailleurs prend les aussi, il ne manquerait plus qu'il voit son ancienne esclave. File ne tarde pas et reviens au plus vite.

Yao et Badi partirent en courant suivi des fugitifs.

Antoine poursuivit :

- Je veux que trois hommes partent en courant vers le ruisseau. Une fois au bord, vous le suivrez jusqu'à la plantation. Marchez bien dans l'eau. Prenez ce tissu imbibé du sang d'un des blessés et laissez le tomber sur la berge du cours d'eau.

Trois jeunes coureurs s'avancèrent et partirent comme l'avait indiqué Antoine.

Les personnels restants firent mine de reprendre le travail quand ils entendirent des chiens aboyer. De Virai ne tarda pas à arriver, juché sur un étalon. Cinq surveillants armés l'accompagnaient dont deux noirs tenant en laisse des molosses agressifs tirant sur leur chaîne comme des forcenés. Ils jetaient des regards fous aux hommes noirs.

Avant leur arrivée, Antoine intima l'ordre à tous ses

compagnons de le laisser parler.

- Monsieur de Virai, où allez-vous en pareil équipage ?

- Vous devez bien le savoir ! Je poursuis trois mutins de ma plantation et leur piste nous a conduits ici. Où sont ils ?

- Nous avons vu effectivement trois hommes dont deux blessés, ils nous ont demandé de l'aide. Nous avons pansé leurs plaies et leur avons conseillé de se rendre à la citadelle pour se mettre sous la protection bienveillante du Gouverneur.

- Balivernes ! Ils doivent être cachés chez vous. Vous ne pouvez retenir mes esclaves contre mon assentiment. Remettez-les moi.

- Vous voyez bien qu'ils ne sont pas avec moi. Je vous assure qu'ils ne sont pas à ma plantation. Mais sont ils encore esclaves ? N'avez-vous pas lu la Déclaration des droits de l'homme.

- Sornettes ! Un nègre n'est pas un homme, c'est dans le code noir. Remettez-moi ces fuyards sur l'heure ! Ils ont tué un de mes chiens !

- Un de vos chiens ? Vaut-il plus que la vie de vos esclaves ? Je ne peux vous remettre ce que je n'ai pas. Ils sont repartis dans cette direction. Je me doutais bien que vous alliez venir et je ne tiens pas à ce que nous ayons un différent.

- Un différent ? Mais parbleu, nous n'avons rien en commun, vous êtes amis avec les nègres.

Laissez-moi passer !

- Vous êtes sur mes terres, vous ne passerez pas ! Je vous répète que les hommes que vous cherchez ne sont pas chez moi. Et tenez vos chiens qui veulent attaquer mes compagnons !

- Vous me refusez le passage, je reviendrai avec la troupe !

- Si vous avez du temps à perdre, faites venir monsieur le Gouverneur ! Vous devriez suivre la piste que je vous ai indiquée et ne pas perdre trop de temps.

De Virai fit faire demi-tour à sa monture et du menton fit partir les chiens et leurs maîtres vers le ruisseau. Après quelques instants, un des surveillants leva le chiffon taché de sang. De Virai le rejoint et on les vit chercher le long du ruisseau.

Au bout d'un long moment, il rappela ses hommes et leur dit :

- Nous avons perdu assez de temps. Revenez à la plantation, je pars devant. Il s'est moqué de nous, c'est une déclaration de guerre. On reviendra et il le regrettera.

Quand il revint à la plantation, sous l'averse, Antoine était toujours contrarié par les événements qui s'étaient produits. De Virai n'allait pas baisser les bras de la sorte. Le mouvement dans les plantations lui donnait certes un peu de répit, mais il reviendrait. Antoine sentit le besoin de parler à l'ensemble des adultes de la plantation. Il les rassembla comme la pluie cessait.

- Aujourd'hui, nous avons sauvé trois esclaves que leur maître poursuivait. Celui-ci était déjà mon ennemi, mais à présent, il n'aura de cesse qu'il ait pu me nuire à moi et à la plantation. Je voulais vous rappeler que vous êtes libres. Vous pouvez donc rejoindre Port Alcance. La famille et les amis de Sékou vous accueilleront. Messieurs Loiseau et Carbonel, vous pouvez mettre vos familles à l'abri. Je ne veux obliger personne à affronter la tempête qui s'annonce.

Carbonel prit la parole :

- Je n'étais pas convaincu à nos débuts, mais j'ai vu ce dont est capable ce modèle de société, je reste avec vous.

Personne ne me dictera ce que je dois faire.

Loiseau acquiesça à ses côtés, il n'avait rien à ajouter.

Juliette, qui se tenait derrière, se leva :

- Tu nous as rendu notre liberté. Cette plantation est notre monde. Où veux-tu que l'on aille ? En qualité d'hommes et de femmes libres, nous défendrons nos droits à tes côtés.

Antoine fut heureux de ce soutien dont il n'avait pas douté, mais il leur devait la vérité.

Deux jours plus tard, la garnison de Port Alcance arrivait dans la plantation. Les soldats prirent position autour des bâtiments, intimant l'ordre à toutes les personnes de se rassembler au centre de la ferme. Antoine, aussitôt prévenu, était venu au devant des militaires, levant les bras. Il s'avança vers le capitaine qui commandait le détachement :

- Capitaine, que me vaut l'honneur de votre visite ?

Pourquoi un tel déploiement de force, il n'y a eu aucun mouvement de révolte ici ?

- Je suis le Capitaine de Malville, je ne suis pas ici pour mater une révolte. Les mutins ont été identifiés et punis comme il se doit. Êtes-vous bien monsieur de Labâtie, Antoine ?

- Labâtie, Antoine, tout simplement, oui Capitaine, c'est bien moi.

- Au nom du Gouverneur de Santa Clara, je vous arrête !
Veuillez me suivre sans résistance !

- Vous m'arrêtez, parbleu, et pour quel motif ? Je n'ai pas quitté ma plantation.
- Vous êtes accusé de vols d'esclaves par monsieur de Virai et l'administration n'a pas reçu le paiement de l'impôt.
- Mais je n'ai volé aucun esclave ! De Virai a perdu la tête et cherche à me nuire. Il cherchait des fuyards et a même suivi leur piste sur mes renseignements. Quant à l'impôt, j'étais venu le payer, mais à qui dois-je le faire au Gouverneur qui soutient l'ancien régime ou au représentant de l'Assemblée nationale que je n'ai pu rencontrer ? Il me semble plus pertinent d'attendre que la situation politique se clarifie et je paierai mes taxes dès que tout sera clair.
- Les esclaves de la plantation de Virai ne sont pas là, vous pouvez fouiller toute la plantation.
- Vous vous en expliquerez devant le Gouverneur ! Veuillez me suivre ! Inutile de fouiller vos bâtiments. Ils sont repartis depuis longtemps !
- Capitaine, le dilemme est aussi valable pour vous. Vous avez eu connaissance des événements en France ? Devez-vous soutenir un gouverneur aux ordres des planteurs qui contestent le nouveau régime et défendre une caste de privilégiés contre le vent de l'histoire ?
- Je ne prends mes ordres qu'auprès du Gouverneur. Soldats, préparez-vous à tirer, arme au pied !
- Pourquoi n'écoutez-vous pas le représentant de l'Assemblée nationale. En ne le faisant pas, c'est vous les mutins !
- On m'avait dit que vous étiez un des ces révolutionnaires. Veuillez me suivre sans résistance !

Le Capitaine envoya deux hommes vers Antoine. Un mouvement des habitants de la plantation entoura ce dernier pour le protéger. Abla était terrorisée, collée contre son amant.

Le capitaine du haut de sa monture sortit son épée :

- Soldats en joue !

- Je viens ! Arrêtez hurla Antoine. Vous ne pouvez tirer sur ces gens que vous devez protéger, il y a des femmes et des enfants. Il se tourna.

- Mes amis, ne bougez pas ! Laissez-moi aller, tout cela sera vite réglé. N'intervenez pas !

Antoine sortit de la foule et avança vers les deux soldats qui lui passèrent des fers aux poignets.

- Votre attitude m'oblige à cette extrémité, monsieur de Labâtie ! dit le capitaine.

Antoine s'adressa aux habitants de la plantation.

- N'ayez crainte le droit finira pas triompher. Je m'entretiendrai avec le représentant de l'Assemblée nationale. Nous tirerons ce malentendu au clair. Ne prenez aucun risque ! Poursuivez les travaux dans les cultures, je serai à nouveau bientôt parmi vous.

Les deux soldats poussèrent Antoine sans ménagement vers le cheval du capitaine, qui fit demi-tour et partit devant. La troupe manœuvra et disparut, laissant toute la communauté de la plantation muette et figée.

Ce fut Abla qui sortit de sa stupeur et dit :

- Vous avez entendu Antoine, poursuivons nos activités. Il saura faire entendre son droit. Ayons confiance ! Mais sa voix manquait de conviction.

Alors qu'elle rentrait à la demeure avec Juliette, elle lui murmura :

- Dieu soit loué, Yao n'était pas là ! Je ne sais pas qu'elle aurait été sa réaction !

La clé claqua dans la serrure. Les soldats repartirent, laissant Antoine seul dans sa cellule et le silence. La marche jusqu'à Port Alcance avait été un calvaire. Le capitaine craignant une attaque et impatient de revenir dans la place forte, avait maintenu un rythme infernal. Dès son arrivée, le détenu avait été mis à l'isolement sans rencontrer la moindre autorité. Antoine observa les lieux qu'il occupait. Sa cellule de vingt mètres carrés avait le plafond voûté. Un soupirail à barreaux à trois mètres de haut donnait sur une minuscule cour intérieure de la caserne. En sautant, Antoine s'accrocha à la grille et put apercevoir une partie de la place d'armes. Un bat-flanc de planches succinctement équarries permettait de s'allonger. Une lourde porte de bois, à guichet, fermait la pièce et l'isolait d'un couloir dans lequel il n'avait pu apercevoir qu'une ouverture à l'autre extrémité.

Antoine s'assit sur les madriers fixés aux murs et se mit à réfléchir.

Yao revint à la plantation le lendemain. Il avait déposé les cinq personnes dans leur cache, mais le vent contraire l'avait obligé à louvoyer. Il fut furieux d'apprendre la suite des événements qui avaient amené Antoine en prison. Il laissa éclater sa colère contre le Gouverneur, de Virai et les habitants de la plantation qui avait permis cela.

Une fois calmé, il s'excusa :

- Désolé, je suis injuste, je n'aurais pu faire autrement moi-même. Il faut garder notre calme. Je vais aller sur Port Alcance, je me renseignerai sur les suites du mouvement des esclaves et où en est l'arrestation d'Antoine.

Il reprit la mer en compagnie d'Abla qui voulait se rapprocher de celui qu'elle aimait.

Une fois dans le quartier des pêcheurs, ils se rendirent aussitôt auprès de leurs amis pour recueillir des renseignements.

Personne n'était encore avisé de l'arrestation d'Antoine. Les affranchis furent heureux de savoir les fugitifs de la plantation de Virai en sécurité. Abla fit une réprimande à Yao :

- Pourquoi as-tu parlé de cela Yao, personne ne doit savoir ? Il y a peut-être des espions jusqu'ici. Le gouverneur a de gros moyens de pression.

- Ils ne parlerons pas Abla, aie confiance. Pour ce qui est des autres plantations, le mouvement réclamant des droits était pacifique, mais il a été maté dans le sang. Les planteurs ont voulu montrer leur autorité. Les meneurs ont été sévèrement punis, certains tués. C'est la faute du gouverneur, il conteste la Déclaration des droits de l'homme et le nouveau régime.

Les propriétaires croient que le mouvement est fini et que tout va rentrer dans l'ordre. Mais ils se trompent, on n'éteint pas l'espoir à coups de fouet. Ils ont allumé la haine, la prochaine fois, ce sera une révolte. Quand ils sauront qu'Antoine est incarcéré, cela rajoutera à la colère et à leurs convictions.

Il représentait l'espoir d'un changement sans heurts.

Abla se présenta à la citadelle, personne n'avait pu l'en dissuader. Elle demanda à voir Antoine ou à être reçue par le gouverneur ou le représentant de l'Assemblée nationale. Pour ce dernier plus personne n'avait entendu parler de lui. Elle se heurta au refus du corps de garde et fut l'objet de réflexions grivoises par les soldats.

Elle ne renonça pas et, quand elle le put, écrivit une lettre à mademoiselle de Lanticourt. Antoine en avait parlé. Peut-être un peu trop à son goût ? N'était-il pas temps de mettre de côté une jalousie inutile, qui séparait les soutiens d'Antoine. Elle en était sûre, Catherine l'aiderait. Elle fit porter la lettre par un enfant et attendit patiemment la réponse. Pour l'instant rien n'était envisageable, Yao était reparti à la plantation.

Ce fut seulement le lendemain matin qu'Antoine reçut la visite de ses gardiens, ils lui apportaient une cruche d'eau, un morceau de pain et une écuelle de soupe claire. Mais ce qui l'intéressait était de savoir ce qui était prévu pour lui. Il ne put rien tirer de ses geôliers, notamment sur sa future comparution. Il s'emporta, criant que ce n'était pas normal d'être ainsi détenu sans avoir la possibilité de se défendre. Quand le calme revint dans sa cellule, il entendit une voix feutrée parler, comme si elle venait de très loin. Il mit un petit moment à se rendre compte qu'elle s'adressait à lui. Son interlocuteur se présenta :

- Je suis le citoyen Perrot, je suis envoyé par l'Assemblée nationale. Le gouverneur m'a fait incarcérer quelques

heures après mon arrivée. Je suis détenu dans une cellule proche de la vôtre.

Ce fut un long dialogue entre les deux hommes, Antoine put se faire conter les évènements de la révolution, par l'un de ceux qui les avait vécus. Perrot était un bourgeois parisien dans le commerce du drap. Antoine ne vit pas passer le temps, mais il n'en manquait pas. Le Gouverneur faisait traîner sa comparution. Quand ce fut le moment, on ne lui remit pas les fers et il se retrouva, à huis clos devant monsieur de Lanticourt qui tenait fonction de juge.

- Monsieur de Labâtie, vous connaissez les motifs des accusations qui pèsent contre vous. Vous nous avez obligés à employer la manière forte pour vous conduire ici.

Qu'avez-vous à dire ?

- Les motifs énoncés sont aussi mensongers que fallacieux. Je n'ai nullement résisté lors de mon arrestation. Votre officier vous aura mal informé. Monsieur de Virai m'accuse, mais ne prouve rien. Votre secrétaire tiens le rôle de l'accusation, qu'il avance ses preuves. Je ne suis pas un voleur. Je n'ai pas hébergé les esclaves qui ont fui sa plantation. S'ils sont passés chez moi, c'est qu'ils pensaient y être accueillis. J'ai proposé à votre capitaine de fouiller ma plantation, mais il n'a pas jugé utile de le faire. Vous connaissez la haine qu'à de Virai contre moi. Il a tout inventé pour me nuire. Il a suivi la piste des fugitifs après notre rencontre, mais a été incapable de les rattraper. Pour ce qui est des impôts, j'étais tout à fait prêt à les régler, mais à des personnes qui soutiennent le nouveau régime légitime. Pas à ceux qui le contestent. D'ailleurs, je ne vois pas le délégué de l'Assemblée nationale ? Je peux les lui payer

dans les meilleurs délais. Malgré vos embûches, j'ai pu vendre ma production.

Mais avant tout, qu'elle est la légitimité de ce tribunal qui ne se soumet pas l'Assemblée nationale constituante. Elle-même est reconnue par le roi puisqu'il signe ses documents, et vous prétendez soutenir ce monarque ? Je ne comprends plus ! N'est-ce point un imbroglio juridique qui rend cette séance grotesque.

- De Labâtie restez poli envers ce tribunal. Vous ne niez donc pas les faits qui vous sont reprochés. Vous avez bien vu les fuyards et vous n'avez pas payé les taxes ?

- Je nie le vol, oui, voir des fuyards n'est pas un crime. Ce qui m'est reproché, serait de les avoir « volés » puisque c'est ce que précise la plainte de De Virai. Pour les impôts, je le redis encore une fois, les payer à qui ? Sûrement pas à des gens qui refusent de voir la réalité en face et pourraient en faire mauvais usage !

- Votre insolence ne vous sortira pas d'affaire ! Mes mises en garde ne vous aurons servi à rien. Nous mettons notre décision en délibéré ! Gardes, ramenez le en cellule !

- Vos mises en garde ! Voilà, vous avouez, vous n'avez pas apprécié que je n'adhère pas à votre système odieux ! parvint-il à crier avant sa sortie, poussé par deux soldats.

De retour dans son cachot, Antoine se tint la tête dans les mains. Le système était tenu par des voyous, il allait le broyer, mais il était fier de ce qu'il avait accompli. Il fallait réfléchir et espérer. Il s'allongea sur les planches et s'endormit.

Abla eut la réponse à sa lettre le lendemain. Catherine la

remerciait de l'avoir informée de la décision de son père à l'encontre d'Antoine. Elle en était désolée et n'avait pas été tenue au courant. Elle ne pourrait pas organiser une visite, mais ferait tout pour aider son ami.

« Son ami » n'était-ce pas plus que cela ? Abba était accablée, elle ne pourrait voir son Antoine. Mais ce moment de doute passa rapidement, elle se secoua. Il ne fallait pas laisser de mauvais sentiments troubler ses réflexions.

Le soir, elle participa avec les amis et la famille de Sékou à une réunion. Les affranchis ne se détournèrent pas de leurs frères asservis. Ils allaient organiser la révolte pour tenter de les libérer, mais cette fois, il faudrait y arriver coûte que coûte. Abba fut émue par tant de générosité par ces gens qui avait tout à perdre, Mapenda le meneur lui dit :

- Ce n'est pas parce que nous avons quelques biens et surtout la liberté que nous devons oublier notre trésor le plus précieux : notre honneur. Chaque homme, chaque femme a le sien à la naissance. Celui qui le perd est le plus misérable du monde, même s'il refuse de se l'avouer. Toutes les fortunes de la terre ne peuvent le racheter. Nous n'oublierons pas nos frères et nous libérerons Antoine. Nous n'avons pas oublié ce que nous étions, il y a peu.

Catherine entra sans frapper dans le bureau de son père. Celui-ci, surpris, renvoya son secrétaire sur le champ, voyant la fureur sur le visage de sa fille.

- Comment avez-vous osé enfermer Antoine, Père ? Vous soutenez des planteurs qui vont contre vos valeurs. Pourquoi n'êtes-vous pas du côté du nouveau régime ? Le

roi a signé des actes de cette Assemblée. Il pourra rester au pouvoir, il doit écouter tout son peuple, pas uniquement les nobles. Cela va dans le bon sens, il faut que les injustices cessent. N'est-ce pas ce que vous m'avez appris ?

- Catherine, calmez-vous ma chère, je pense faire le bon choix, ce mouvement parisien ne durera pas. Les armées rendront le pouvoir absolu au roi. J'avais avisé de Labâtie de ne pas agir de la sorte. Il ne m'a pas écouté.

- Comment ? Vous faites un choix d'opportuniste et non de conviction ? J'en suis bien marrie. Je vous croyais un homme d'honneur et d'humanité. Faites libérer Antoine, je vous en conjure ! Vos gardes ont même refusé que je lui rende visite.

- Je ne le peux pas Catherine, nous sommes allés trop loin. J'ai besoin des planteurs et ne peux revenir en arrière. Dans quelques jours, vous pourrez le visiter. Calmez-vous tout finira pas rentrer dans l'ordre.

- Certainement pas Père ! Je ne vous regarderai plus avec les mêmes yeux, celle d'une petite fille qui admire son père. Votre éducation et mes études m'ont appris à me faire mes opinions, et vous venez de faire changer, celle que j'avais sur vous !

Elle éclata en sanglots et sortit sans fermer la porte. De Lanticourt était effondré, sa fille, sa seule joie dans la vie était contre lui.

Il se posa la question : ai-je fait le bon choix ? Mais la réponse fut évidente, il dépendait du roi et ne pouvait s'opposer aux planteurs.

Le soir même, il tenta de renouer contact avec Catherine. Il souffrait du conflit qui les opposait, mais rien ne sembla infléchir le courroux de sa fille.

Il savait bien qu'il méritait mieux et que sa place était à la cour, à Versailles. Il se sentait perdu, puni sur une île au milieu de l'océan. La France était si loin.

Chapitre 11

Quatre jours ! Quatre jours qu'Antoine croupissait dans sa geôle depuis sa comparution. Il n'avait reçu aucune sentence de la part du tribunal. Des soldats passaient deux fois par jour pour lui donner ses repas et vider son seau d'aisance. Le temps était interminable. Les dialogues avec Perrot l'occupaient, mais ils avaient de moins en moins de choses à se raconter. Ce prisonnier n'était pas sorti de sa cellule, comme si on voulait l'oublier. Antoine apprit que lors de son arrivée, le gouverneur avait fait mine d'adhérer au nouveau régime. Voyant une situation favorable, le commandant militaire de l'expédition n'avait pas laissé de renforts de troupes citoyennes. Il voulait les concentrer à Saint-Domingue. Mal lui en prit, Perrot fut incarcéré alors que les voiles n'avaient pas disparu à l'horizon. Quelle fourberie de la part d'un représentant du roi. Antoine était choqué.

Il en était là de ses pensées quand il entendit la porte du couloir s'ouvrir puis la clé tourner dans la serrure. Catherine franchit la porte, deux soldats se tenaient derrière elle.

- Antoine ! Que je suis triste de vous voir ici. J'ai tardé, car mon père m'avait refusé de vous visiter, il a enfin changé d'avis. Comment allez-vous ?

- Merci de vous soucier de mon état de santé, Catherine ! C'est l'ennui et l'attente qui me minent. Je ne sais pas ce que ce simulacre de tribunal décidera pour mon sort.

- Votre amie Abla m'a écrit une lettre. Elle voulait venir vous visiter, mais l'officier de garde a refusé. Je la tiendrai informée de notre entretien. Je suis désolé des agissements de mon père.

- Je sais, Catherine, votre amitié indéfectible me touche. Merci de rassurer Abla. Savez-vous quelque chose sur le jugement ?

- Non, je ne parle que très peu à mon Père. Nous nous évitons le plus possible.

Un soldat dit derrière elle :

- Mademoiselle, votre père a dit un court instant !

- Je sais, j'arrive ! Je reviendrai Antoine, ne désespérez pas.

Quand qu'elle fut remontée à la résidence, dans ses appartements, Catherine se retrouva avec sa femme de chambre et sa dame de compagnie.

- Je viens de voir Antoine, quelle honte ! Et c'est mon père qui l'a fait incarcérer. Je suis furieuse contre lui ! Faisons ma toilette, cela me calmera.

Sa dame de compagnie sortit, laissant les deux femmes.

Alors qu'elle peignait Catherine, la bonne noire déclara :

- Pourquoi ne pas faire sortir le prisonnier ?

Catherine sursauta sous l'effet de la surprise :

- Tu connais un moyen pour le faire évader ? Pourquoi ne

m'en as-tu pas parlé plus tôt ?

- Je me méfie de votre dame de compagnie, elle est craintive et parle souvent avec votre père. Elle doit déjà lui faire son rapport.

- Je n'ai jamais remarqué ! s'étonna Catherine. Pourquoi prendrais-tu tous ces risques ?

- Je connais la réputation d'Antoine, Labâtie. Tous les noirs le connaissent et l'admirent. L'homme qui avait suivi Gracieuse et que vous avez défendu est un de mes frères.

- Quel plan as-tu ?

- La cellule dans laquelle est enfermé Antoine a servi un temps de cave à vin et on y stockait les tonneaux. Peu de gens étaient enfermés et ce local a servi de remise quand les arrivages étaient très importants. Le couloir qui passe devant les cellules, d'un côté, va au corps de garde et de l'autre donne sur la place d'armes, tout près des écuries. Les détenus pouvaient être rentrés directement. Si Antoine parvient jusque-là, il pourra se cacher sous la paille. Le valet d'écurie est mon autre frère, il le sortira de la citadelle.

- Mais comment fera-t-il pour sortir de son cachot ? La porte est solide.

- Quand le local est redevenu prison, un jeu de deux clés a été oublié dans la cuisine, le chef avait changé. J'y travaillais alors avec mon frère qui a été vendu. Je les ai trouvées accrochées derrière une maie. Le cuisinier avait dû les cacher là, car il craignait que les soudards viennent licher son vin. Et comme je suis curieuse, j'ai cherché à savoir quelles serrures ces clés ouvraient. Le chef allait chercher son vin par là. Je n'en ai jamais parlé à personne.

- Faire évader Antoine, il faut que j'y réfléchisse ?

Deux jours plus tard, Catherine s'arrangea pour être à nouveau seule avec sa servante.

- J'ai encore plaidé la cause d'Antoine auprès de mon père, mais il ne veut pas changer d'avis. Ils ont décidé de le condamner à deux ans de cachot, c'est monstrueux. Il faut agir.

- Très bien, nous allons nous en occuper. Nous aviserons quand le Mont Saint Anne mettra son bonnet. Il pleuvra dans la soirée. Le temps couvert sera notre allié.

Catherine était stupéfaite de voir sa servante aussi au fait de ce genre d'action. Elle était donc sûre que Catherine accepterait et avait préparé son plan avec son frère.

- Depuis l'affaire de Gracieuse, les esclaves sont enfermés chaque nuit dans leur quartier dans les sous-pentes. Une partie se situe au-dessus de la geôle d'Antoine, cela nous arrange. A vous de lui expliquer la manœuvre. Voici comment il faudra procéder !

Catherine eut toutes les peines du monde à pouvoir obtenir un nouvel entretien avec Antoine dans les conditions qu'elle souhaitait. Les gardes se montraient zélés. Elle fut obligée de leur faire croire que ce qu'elle avait à lui dire devait rester entre un amoureux et sa fiancée et qu'elle ne voulait pas que son père soit mis au courant. Les soldats en rirent un moment se moquant du gouverneur qu'ils n'aimaient guère. Se croyant dans la confiance, ils finirent par consentir à ce qu'ils se parlent un instant. Ils attachèrent Antoine au fond de sa cellule d'où il écouta ce que son amie avait à lui dire. Catherine restée dans le couloir face à la porte était surveillée de loin par les gardes afin qu'ils n'échangent rien.

Elle parlait doucement, mais avec précision pour être rapide. Antoine tenta de refuser son aide, mais quand elle lui apprit sa condamnation, il fut assommé. Il l'écouta religieusement et n'eut le temps que de lui dire une phrase. Quand les gardes vinrent le détacher et refermer la porte, l'un d'eux lui dit en riant stupidement :

- Elle t'a fait une bien belle déclaration pour être pâle de la sorte !

Antoine parut surpris et ne répondit pas.

La femme de ménage ne s'était pas trompé, de gros nuages avaient accouru en fin d'après midi et le ciel était d'une sombre grisaille. Malgré tout, la nuit tardait à venir et Antoine tournait en rond. Il avait rapidement pris son repas comme à son habitude, pour ne pas alerter ses geôliers. La nuit tomba enfin.

Par le soupirail, il parvenait à voir la sentinelle faisant les cent pas dans la cour devant les torches du portail. Le temps lui parut interminable. Il ne voulait pas s'allonger et que le sommeil le gagne. Il s'écorchait les yeux à regarder l'ouverture par où de temps à autre des éclairs passaient leur lumière. Tout à coup, il entendit un petit tintement presque imperceptible. Deux clés pendaient au bout d'un filin devant la grille. Il sauta et parvint à les attraper et à tirer le fil. Il le ramena dans la cellule. Ceux qui l'aidaient savaient qu'il avait reçu les clés. Il roula le solide fil de bourrellier qui servait d'ordinaire à réparer les selles et autres harnachements et le mit dans sa poche. Il ne fallait laisser aucun indice. Il avait compté le temps que mettait la sentinelle une fois hors de sa vue. Il attendit qu'elle

revienne, fit son demi-tour et reparte. Elle avait la régularité d'une horloge. Il commença son décompte.

Il ouvrit doucement la porte de sa cellule, puis la referma. Cela brouillerait encore plus les pistes. Il passa devant la cellule de Perrot qui ronflait et avec précautions, ouvrit la deuxième porte au bout du couloir. Il sortit sous un petit porche et referma avec douceur. D'après son décompte, la sentinelle devait revenir. Quand il eut estimé son départ, il passa la tête. Ne voyant personne, il longea le mur sur quelques mètres et s'enfonça dans les écuries dont les battants étaient ouverts. Il se colla au mur, le souffle court. Il n'entendait que le vent et par intermittence le tonnerre au loin. Dehors l'orage craqua, il se dit qu'il avait de la chance. Le sol mouillé aurait pu laisser quelques traces éphémères. Un éclair lui fit apercevoir le tombereau de fumier près de bottes de foin. Les chevaux piaffaient et donnaient du sabot dans les stalles, ils étaient nerveux avec ce temps d'orage. Antoine se pressa, un garde pouvait venir fermer les portes. Il se hissa sur la voiture à bras et fit un « nid » où il se coula en boule, se recouvrant de paille nauséabonde. Malgré ses efforts, il s'endormit à plusieurs reprises, dans la chaleur de ce lit improvisé, se réveillant en sursaut.

Au matin, il entendit un homme qui pénétrait dans les écuries. Dehors la pluie avait cessé, seuls les toits s'égouttaient.

L'esclave alla comme à son habitude nettoyer les litières des chevaux.

Une fois le fumier préparé, il prit la voiture à bras et l'avança pour compléter le chargement.

Il murmura après s'être assuré que personne n'était aux alentours :

- Vous êtes là ?

Antoine susurra :

- Je suis là, merci à vous de m'aider !

L'alerte fut donnée à ce moment-là. Une cloche sonnait sans arrêt au niveau du poste de garde. Les gardiens étaient passés plus tôt et avaient découvert la cellule vide. La troupe se rassembla dans la cour. Les caporaux hurlaient après les retardataires comme des chiens après un troupeau. Le rassemblement terminé, les ordres furent donnés et des groupes se mirent en quête du fugitif.

Le serviteur s'apprêtait à sortir, il dit tout contre la ridelle :

- Placez-vous correctement que je sache où planter ma fourche. La sortie sera délicate.

Une fois Antoine en place, il tâta de la main et fit une marque puis sortit sans hâte, se dirigeant vers la sortie.

- Où vas-tu, négro, tu n'as pas entendu l'alerte ?

- Si, monsieur, mais je ne peux interrompre mon ouvrage !

Vous savez bien que monsieur le gouverneur ne veut pas d'écuries négligées. Quand cela arrive, il se met en colère et il ne manquera pas de me sanctionner. A moins que vous ne lui expliquiez vous-même ?

- Il ferait mieux de surveiller sa fille plutôt que ses chevaux ! dit le militaire en rigolant à ses camarades.

Qui me dit qu'il n'y a personne là-dessous, laisse-moi vérifier !

- Attendez, monsieur, ne souillez pas votre belle épée dans le purin !

Le serviteur prit sa fourche et la planta sur la marque qu'il avait prévue. On entendit les dents frapper le fond de la charrette. Antoine venait de voir passer quatre dents métalliques devant son visage.

- C'est bon, ne fracasse pas ton chariot ici, l'odeur est assez tenace comme cela ! Eloigne toi, tu peux y aller !

Le serviteur attendit que le portail s'ouvre et sortit de sa démarche nonchalante. Il prit le sentier qui menait jusqu'à la petite combe près du potager où le chargement attendrait d'être épandu pour fertiliser le sol.

L'homme prévint Antoine :

- Attention, je vais basculer la charrette. Vous pouvez suivre le vallon, vous êtes à l'abri, personne ne peut vous voir dans le ravin. Enfoncez-vous dans la forêt. Ne tardez pas, les gardes vont sortir ! Bonne chance.

- Merci pour tout, on se retrouvera ! Soupira Antoine avant de basculer sur le tas de paille.

Il s'enfonça dans la broussaille et se fondit dans la forêt. Il se félicita qu'au moins les chiens auraient du mal à prendre sa trace avec son odeur de ferme. Il remonta le coteau et s'éloigna de toute zone habitée.

Antoine avait eu le temps de réfléchir à l'endroit où il irait. Il ne fallait pas retourner à la plantation qui serait le premier endroit où les recherches seraient menées. Il allait rejoindre les fugitifs de la plantation de Virai, Makéda et Badi.

Il ne connaissait pas le lieu exact mais, d'après les informations qu'avait données Yao, il trouverait.

Le gouverneur n'en démordait pas :

- Il est impossible que le prisonnier soit sorti sans ouvrir la porte. Avez-vous bien sondé les murs ? Il y a peut-être un passage caché ?

- Nous l'avons fait Excellence et le son ne dévoile rien. La grille du soupirail n'a pas été modifiée, son scellement n'a pas bougé. Les portes du couloir n'ont pas été forcées et les gardes n'ont rien entendu. Il doit toujours être dans la citadelle. Toutes les sorties ont été contrôlées et nous n'avons trouvé aucun indice sur les remparts.

- Êtes-vous sûr de vos soldats, ce sont eux qui avaient les clés ? Il doit avoir un complice.

- Oui, Excellence, je réponds de mes hommes comme de moi-même. Nous n'avons qu'un jeu de clé qui n'a pas quitté le poste ! Les esclaves étaient enfermés !

- Bizarre ! Fouillez tout, y compris ma demeure, il faut le retrouver ! Faites prévenir les planteurs, que leurs personnels le cherchent également et envoyez un détachement à sa plantation !

- Croyez vous qu'il soit indispensable d'aviser les propriétaires, je n'ai pas confiance dans ces civils !

- En qui croyez-vous que je puisse faire confiance ? Ne discutez pas mes ordres ! Retrouvez-le !

Antoine atteignit la crête en fin de matinée. Il se retourna et vit la baie de la lyre. Il porta ses yeux au loin vers sa plantation. Que faisait Abla, il repensa à la douceur des réveils à ses côtés ! Yao devait être inquiet pour lui ! Il vit toute l'étendue de l'île et se demanda pourquoi l'homme ne

pouvait vivre heureux sur un tel paradis.

Il bascula vers la côte est et se mit à descendre pour rejoindre le bord de mer. Il ne se pressait plus, personne ne pouvait l'apercevoir sur cette côte sauvage et il avait vérifié qu'il ne soit pas suivi.

Dans la journée de l'évasion, Abla reçut la lettre de Catherine et son cœur bondit de joie. Antoine était parvenu à s'évader. Elle ne s'était pas trompée, Catherine était parvenue à l'aider. Le mot était court. Abla put le déchiffrer, Antoine lui apprenait à lire :

« Antoine s'est évadé, recherches en cours. Dites à Yao de passer voir Makéda ».

A la mi-journée, quand les affranchis se réunirent, Abla leur annonça la nouvelle. Mapenda parut satisfait :

- C'est une bonne chose, surtout que notre mouvement se précise. Il aurait pu servir pour un odieux chantage. Nous t'informons de notre décision de passer à l'action.

Retourne à ta plantation et prenez contact avec lui. Nous aurons besoin de tout le monde.

Abla se fit déposer par un pêcheur à la plantation. Yao se précipita à sa rencontre pour connaître les dernières nouvelles. Il ne put s'empêcher de faire quelques pas de danse quand il apprit qu'Antoine était libre.

- Nous partirons les voir demain matin. Il faudra lui faire parvenir quelques vivres.

- Un détachement de la garnison doit être en route pour chercher Antoine ici. Je pense qu'il vaut mieux que nous soyons aux côtés de Juliette et des autres quand ils viendront.

- Tu as raison, nous partirons dès qu'ils auront terminé.

Le capitaine de Malville investit la plantation avec trente hommes. Il s'avança vers Loiseau et Carbonel, ne voulant s'adresser à aucun noir. Il fut surpris de voir ces messieurs parler avec tant de respect et d'amitié d'Antoine et des membres de la plantation. Une fouille systématique des locaux fut organisée. Devant son échec, il décida rapidement de lever le camp, mais pas sans avoir averti les deux hommes qu'ils devaient lui remettre Antoine dès qu'il reviendrait ou tout nouveau renseignement le concernant.

Yao ne prit que Marguerite et Abla pour se rendre sur la côte est. Le vent ne soufflait pas assez fort pour une femme amoureuse qui voulait serrer l'objet de ses pensées dans ses bras sans délai. Le moment arriva enfin et Abla se jeta tout contre Antoine. Il l'embrassa tendrement et donna l'accolade à Yao et Marguerite.

- Je suis heureux de vous voir. J'avais besoin de nouvelles. Que s'est-il passé depuis que j'ai été enfermé et mon évasion ?

- Les affranchis du village des pêcheurs organisent une révolte. La tentative de négociations avec les propriétaires a tourné court. J'ai bien peur que la prochaine fois, il y ait un bain de sang ! déclara Abla.

Yao reprit :

- Nous avons eu la visite de l'armée à la plantation, ils te cherchaient. Il faudra être prudent, nous serons sans doute surveillés.

- Moi, j'ai pu discuter avec le représentant de l'Assemblée nationale, le citoyen Perrot qui est détenu dans les geôles de la citadelle. Le gouverneur a suivi les planteurs et choisi de ne pas reconnaître le nouveau régime. Le pauvre homme n'a rien compris à ce qu'il lui était arrivé. Mais il a pu me raconter ce qui s'est passé à Paris.

Ah ! J'oubliais, vous avez face à vous un criminel. J'ai été condamné à deux ans de cachot ! dit Antoine en faisant une révérence grotesque.

- Ne ris pas Antoine, je ne pourrais pas supporter d'être séparée de toi aussi longtemps. Notre situation est bien compliquée maintenant.

- Je sais Abla, mais la situation concerne toute l'île et nous vivons avec la population. J'appréhende ce qui va advenir, mais il va se passer beaucoup de choses !

Yao reprit la parole :

- Je connais une grotte dans les collines sur la côte nord, mais vers la pointe et donc sur notre plantation. Vous devriez venir là-bas. Tu serais plus près de la plantation. Nous vous laisserons en passant.

- Excellente idée, je me sens bien inutile si loin de vous ! dit Antoine.

Quand le bateau approcha la plage, on voyait au loin à l'ouest les falaises qui se terminaient par un rocher en plongeant dans l'océan à l'extrémité de l'île. Ils ne pouvaient accoster plus loin. Abla décida de rester avec Antoine au moins une nuit.

Le sommet des falaises était vierge de toute végétation, aucune vie ne parvenait à s'accrocher sur ce caillou. Une anfractuosité griffait la roche sur toute la hauteur de trente mètres environ et s'enfonçait d'une dizaine de mètres. En bas, les vagues martelaient les rochers dans des jets d'écume blanche. En haut, un petit sentier permettait d'accéder à une grotte discrète. La succession de petites salles s'étendait sur une vingtaine de mètres. Le groupe pourrait se mettre à l'abri en cas d'intempéries. Un peu plus loin, la forêt les accueillerait le jour. Aucune habitation n'avait été bâtie à des kilomètres à la ronde en raison de la situation exposée au vent et la terre inapte à la culture. La petite troupe s'installa alors que la saintoise s'avançait pour aller contourner le cap.

Abla ne lâcha pas Antoine de la soirée, écoutant les événements de Paris qu'il avait appris en détention et sa rocambolesque évasion.

Finalement, Abla passa deux jours avec les fugitifs, puis elle redescendit et mit deux heures pour rallier la plantation.

Dans la baie de Port Alcance, le galion jeta l'ancre et une barque ne tarda pas à s'avancer vers la plage. Un des hommes sembla monter jusqu'à la citadelle, mais ne s'y arrêta pas. Il prit la piste que l'on appelait la route des plantations et disparut derrière les arbres. Tard dans la nuit, deux chariots tirés par des chevaux arrivèrent sur la plage venant de cette direction. Des signaux de lumière furent échangés à l'aide de lanternes entre le galion et les attelages. Après quelques instants, deux chaloupes basses sur l'eau s'écartèrent du vaisseau et se guidèrent sur le fanal d'un

chariot. Caisses, sacs et barils furent chargés sur les charrettes en peu de temps. Avant que le convoi ne reparte, l'un des marins dit à un cocher avec un fort accent anglais :
- Attention, on a mis la poudre derrière toi.

Evite les chocs !

Les chaloupes revinrent vers leurs attaches et les chariots disparurent comme avalés par la nuit et la noirceur de la végétation.

La manœuvre n'avait duré que quelques minutes.

Quand tout le monde fut loin, Mapenda et son compagnon se relevèrent. Ils avaient pu se glisser sous une chaloupe renversée sur la plage, ce qui leur avait offert un fantastique poste d'observation. Son réseau de jeunes garçons s'était montré efficace et avait signalé le départ de l'homme vers les plantations. Mapenda faisait tout surveiller et intrigué, il avait voulu en savoir plus. Dans cette période trouble, il fallait tout savoir sur ses ennemis. Sa perspicacité était récompensée. Il demanda à son jeune compagnon de suivre les chariots de loin, ses jambes fines étaient faites pour la course à pied. Il glissa dans la nuit sans un bruit, comme une brise de mer.

Mapenda retourna au quartier des pêcheurs.

Quand il arriva dans la case où se faisaient les rassemblements, il retrouva des amis qui l'attendaient :

- Le galion qui arrivé dans la baie sans pavillon est anglais. Il a débarqué des barils de poudre et des caisses. Je pense qu'elles contiennent des fusils, elles en ont la forme. Il y avait aussi quelques sacs qui semblaient lourds. Je ne sais pas qui est venu les réceptionner. J'ai envoyé P'tit Louis voir

où ils allaient. Tout cela ne me dit rien qui vaille !

Au petit matin, le galion avait levé l'ancre. P'tit Louis revint éreinté et en sueur. Mapenda ne lui laissa pas le temps de souffler.

- Alors à qui étaient destinées ces marchandises ?

- Elles ont été livrées à la plantation de Virai. Les deux chariots au même endroit. Ils ont tout déchargé. J'ai attendu qu'ils aient fini pour être sûr.

- De Virai ? Que peut bien manigancer cette brute !
s'interrogea Mapenda.

En quelques jours, les clandestins du bout de l'île avaient pris leurs marques. La vie s'organisait entre la pêche, la cueillette de fruits, de baies et le ravitaillement de la plantation. Aba faisait souvent la liaison avec des victuailles en prenant mille précautions pour ne pas être vue et suivie.

Cet après-midi, accompagnée de Yao, elle avait amené Mapenda jusqu'au refuge. Ce grand échalas, sec comme un roseau et au regard franc, était devenu le chef naturel des affranchis après le départ de Sékou. Il avait été libéré en sauvant la fillette de son propriétaire qui, en jouant, avait basculé dans un ruisseau au courant tumultueux. Il n'avait pas hésité un instant à sauter à l'eau bien qu'il ne sache pas nager. Il avait réussi avec ses grands bras à maintenir la petite fille hors de l'eau et à s'accrocher aux branches pour reprendre pied sur la berge. La mère de l'enfant avait insisté pour qu'il soit affranchi, ce qui n'était pas acquis pour son mari qui n'avait pas esquissé le moindre geste pour sauver

sa fille.

Depuis, il vivait d'expédients et de petits boulots qui l'amenaient partout et au contact de tout le monde. Il avait donc naturellement créé un lien entre tous les mondes qu'il côtoyait. Il avait recueilli un petit garçon abandonné quelques années auparavant. Il l'appela simplement P'tit Louis. Ils ne se quittaient plus.

Yao avait amené du bois dans la grotte où ils purent faire du feu.

Mapenda contrairement à son habitude, était silencieux, assis en tailleur contre la paroi, le visage éclairé par les courtes flammes. Il était parsemé d'ombres qui lui donnaient un air de masque fantastique. Il avait un air grave et semblait hypnotisé par le feu.

Antoine et Aba les rejoignirent. Ils étaient tous présents, à l'exception de deux des trois fugitifs de la plantation de Virai qui montaient la garde. On n'était jamais trop prudent.

Quand tous furent installés, Mapenda garda le silence quelques secondes puis énonça ce que tous redoutaient et attendaient à la fois :

- Dans six jours, nous passerons à l'action. Mes contacts dans les plantations confirment que tous sont prêts et sont impatients. Les mesures de discipline ont été renforcées et la tension est extrême. Les blancs sont nerveux comme jamais. Certains esclaves craignent l'arrivée de troupes. Il marqua une pause, il regardait chacun de ses partenaires.
- Quel est votre plan ! demanda Antoine.
- Nous devons récupérer des armes ! Il y a quelques nuits,

un galion inconnu est venu en livrer quelques caisses avec poudre et munitions. Elles ont été acheminées chez de Virai. Il nous faudra impérativement les récupérer. Nous ne pourrons pas affronter la troupe sans armes. Cette plantation est la plus gardée, de Virai a renforcé la surveillance et a embauché des mercenaires. Qu'en penses-tu Antoine ?

- Tu as raison, l'effet de surprise devra être utilisé pour cette ferme, de plus la plantation est bien située. Elle se trouve au centre, entre la ville et les autres propriétés. Nous scinderons leurs forces en deux.

- C'est exact ! reprit Mapenda. Les autres plantations se soulèveront chacune avec leurs moyens. Nous irons leur prêter main forte si cela s'avère nécessaire. Notre force sera dans le nombre.

- Nous devons prévoir une arrivée des soldats. Malgré nos précautions, l'alerte pourrait être donnée. Il faudra se regrouper pour les affronter ! intervint Yao.

- Que proposes-tu ? questionna Antoine.

- Nous devons envoyer un détachement dans la forêt bloquer la route des plantations. Nous couperons des arbres qui bloqueront les canons, les chevaux et nous protégerons des balles. Ce sera le meilleur endroit, car il s'agit de troupes de ligne. Il ne faut surtout pas les affronter à découvert. Dans les sous-bois, nous aurons une chance de les retenir jusqu'à ce que les renforts arrivent des autres plantations. Ils auront plus de mal à manœuvrer. Il faudra les harceler plus qu'accepter un choc frontal.

- Tout cela me semble bien réfléchi ! grogna Yao.

Antoine poursuivit :

- Tes contacts chez de Virai savent ils où sont les armes ?

- Ils ont repéré le dépôt, mais doivent surveiller qu'ils ne l'aient pas déplacé ! précisa Mapenda.

- Sauront-ils se servir des armes à feu ?

- Non, ils n'ont jamais tenu d'arme à feu. C'est nous les affranchis qui les utiliserons, mais certains de mes compagnons n'ont pas tiré souvent.

- Qu'ils viennent à la plantation, ils se remettront les manipulations en main. De plus, il faudra prévoir des épieux que les gens sans armes puissent se défendre en cas de contact ! Il ne faut pas qu'ils les fabriquent eux-mêmes, on les amènera, qu'ils ne se fassent pas repérer ! reprit Antoine.

- Aurons-nous le temps ? demanda Abla

- Je ne sais pas, nous devrions peut-être repousser de quelques jours ? demanda Yao.

- Non, tout est calé, nous ne pouvons plus prendre le risque de tout bouleverser. Nos contacts avec les plantations sont risqués et peuvent mettre en danger tout le dispositif. Il faudra se débrouiller.

Antoine réfléchit :

- Très bien, on y arrivera ! Yao, occupe-toi de faire confectionner, les épieux de bambou. Tu verras avec Carbonel, il a servi dans l'armée. S'il y consent, il expliquera le maniement des armes. Mapenda envoie tes futurs fusiliers dès que possible. Nous avons deux fusils et quelques pistolets à la plantation, c'est peu, mais il faudra s'en contenter. Nous mettrons au point les détails du rendez-vous plus tard !

Il réfléchit encore :

- Avec Abla il vous faudra demander une nouvelle fois à la communauté ce qu'ils veulent faire. Ils sont libres de leur choix !

- C'est déjà fait, nous leur avons parlé et posé la question ! intervint Abla. On savait que tu voudrais leur demander. Seuls les jeunes hommes nous accompagneront, mais ils sont tous avec nous. Sans exception.

Antoine sourit, il était fier de ses amis et de sa fiancée.

Une dernière chose, précisa Antoine :

- Il nous faudra des prisonniers. C'est difficile à gérer, mais nous serons amenés à négocier, il faudra une monnaie d'échange. Si nous parvenons devant la citadelle, elle est prenable, mais cela nous coûterait trop de vies.

- Nous n'avons pas peur de mourir, Antoine ! dit Mapenda.

Chacun regarda les autres participants pour écouter, s'il y avait d'autres questions ou remarques. Le silence se fit.

Le sort en était jeté, dont dépendaient beaucoup de vies...

Chapitre 12

Ce début de nuit était d'une beauté exaltante. Les parfums embaumaient sur l'anse des chimères. Le ressac était léger comme une mélodie. Les étoiles brillaient semblant mille feux dans les yeux des amoureux. Même la lune était au rendez-vous, affichant un croissant qui paraissait inviter les rêves à s'y accrocher.

La vie se montrait merveilleuse, comme si elle voulait, avec ses plus beaux atours, donner des regrets à ceux qui allaient partir.

Antoine et Abla avaient fait l'amour avec une intensité jamais atteinte, comme s'ils donnaient tout leur cœur et toute leur force à l'autre pour le protéger.

Antoine n'avait pu persuader Abla de rester à la plantation, elle serait avec lui. Partout.

Carbonel et Loiseau avaient accepté le rôle de gardiens des plus jeunes et des plus faibles.

Si la situation le nécessitait, ils les conduiraient au refuge sur la falaise, pour éviter d'être pris au milieu des combats.

La progression se faisait à bonne allure. Chacun était silencieux comme un félin pendant la traque. Antoine était étonné de la façon dont ses amis africains se déplaçaient. L'air même semblait ne pas bouger. Il avait pu remarquer que certains hommes avaient retrouvé leurs réflexes de chasseurs. Ils avaient fabriqué des lances avec lesquelles ils se montraient particulièrement adroits. Ces quelques jours s'étaient déroulés comme une veillée d'armes.

Le ciel était dégagé, la lune donnait une lumière diaphane qui suffisait à Yao pour suivre la piste. Il guidait la troupe vers le point de rendez-vous.

Mapenda et ses compagnons étaient déjà arrivés. A la nuit tombée, ils s'étaient dispersés. Une partie sur les hauts de Port Alcance et l'autre par la plage, afin que personne ne remarque ce mouvement important d'hommes. Il vérifiait une nouvelle fois que tous ses compagnons étaient prêts. Tous étaient muets et concentrés.

Quand les deux troupes fusionnèrent, Yao donna l'accolade en passant à Mapenda et beaucoup firent de même entre ceux de la plantation et les pêcheurs. Comme il était bon de sentir ses alliés au moment du combat. Antoine arriva le dernier, Abla juste devant lui, il fermait la marche. Les combattants accroupis regardaient leurs chefs. Seuls leurs yeux étaient visibles. On aurait dit une meute de loups prête à la chasse.

Il fallait que tout soit prêt pour le petit matin. Ils décidèrent d'envoyer deux éclaireurs voir ce qui se passait chez de Virai. La troupe s'approcherait de son objectif, mais

garderait un peu de distance en attendant le signal.

P'tit Louis et Yao partirent devant. Ce dernier n'avait voulu laisser à personne la tâche d'aller en reconnaissance. Quand ils se surent proches de l'objectif, Yao retint le jeune homme par l'épaule. Il lui fit signe qu'il fallait approcher contre le vent.

Bien leur en prit, deux gardes tournaient au milieu des bâtiments dont l'un avait un chien en laisse. Les gardes ne prêtaient guère attention aux alentours. Ils semblaient plus préoccupés par les bâtiments, persuadés que l'ennemi était à l'intérieur. La plantation n'allait pas tarder à se réveiller et la fatigue tirait les visages.

Après avoir vérifié que tout était calme, Yao laissa son compère sur place et retourna auprès de la troupe. Ils le suivirent et se mirent en position. Quand Mapenda estima que le soleil allait se lever d'un instant à l'autre, il fit signe à la ligne d'avancer. Alors que les premiers éléments approchaient de la lisière, un bruit métallique retentit. Les surveillants avaient tendu, près du sol, dans les herbes, une corde à laquelle étaient suspendus des objets bruyants qui tintinnabulèrent dans la nuit. Personne n'avait vu ce dispositif. Le garde le plus proche s'avança pour voir ce qu'il en était. Intrigué, il lâcha son chien qui partit en reconnaissance. Alors que le molosse s'approchait, on entendit un grondement, et il fonça les babines relevées. Mapenda se leva et un trait de bambou frappa l'homme juste au-dessus du sternum à la base de la gorge. Il porta ses mains à la lance et s'effondra dans un gargouillement. Quand le chien bondit sur le fourré, P'tit Louis ne bougea

pas, il releva simplement sa lance et le fauve s'empala dessus dans un gémissement plaintif.

Antoine qui avait suivi la scène, fut impressionné du sang froid de ce jeune garçon.

Yao avait profité de ces mouvements pour se glisser au coin du premier bâtiment. Le deuxième garde arrivait, l'arme à la main. Il voulait savoir où était son compagnon qu'il avait perdu de vue. Yao s'approcha par derrière, lui plaqua la main sur la bouche et tira en arrière alors qu'il projetait son poignard vers l'avant, transperçant la poitrine. Il ramena le corps sans vie au sol, sans bruit.

La voie était libre.

Les assaillants récupérèrent les armes sur les deux gardiens tués. Ils trouvèrent des clés, qui devaient être celles de la grande bâtisse où étaient regroupés les esclaves.

Antoine les prit et décida d'aller lui-même ouvrir. Si un garde s'éveillait, il s'inquiéterait moins de voir un blanc.

Alors qu'il mettait la clé dans la serrure, il fut interpellé par un homme qui sortait d'une maison derrière lui. Il fit mine de ne pas entendre. Antoine connaissait cette voix. Parbleu, ce n'était pas possible ! L'autre insista :

- Eh, tu m'entends ? Tu ne peux pas ouvrir seul ! Que se passe-t-il ? Je ne te connais pas, qui es-tu ?

Antoine se retourna et vit l'homme porter sa main à son pistolet. Il lut la surprise sur le visage de son adversaire, ce qui lui fut fatal. Antoine fit feu, touchant l'homme en pleine poitrine. Il lui fallut approcher pour se persuader qui était la personne qu'il reconnaissait et, qu'il venait de tuer.

- François, Nordian ! Il était revenu et de Virai l'avait

embauché. Les canailles se retrouvent toujours !
marmonna-t-il pour lui-même.

Mapenda et toute la troupe arrivaient, prenant position autour du corps de garde où l'on entendait du remueménage. Le réveil était brutal. D'autres affranchis ouvraient aux esclaves et distribuaient, machettes et épieux.

Yao avait déjà pris l'initiative, il entra dans le bâtiment qui abritait les gardes. Avec leurs armes à feu, les défenseurs pouvaient s'y retrancher et en faire un fortin. Il fallait profiter de l'effet de surprise.

Il était suivi de P'tit louis et de jeunes affranchis de Port Alcance.

Le danger était partout. Yao tenait un pistolet et son poignard. Les premières pièces étaient vides. Quand il poussa une nouvelle porte, il vit le tireur face à lui qui l'attendait, il s'esquiva sur le côté, criant :

- Prenez garde !

L'homme qui le suivait reçut la balle en pleine tête et s'écroula. Loin d'apeurer les attaquants, une clameur accompagna leur entrée dans le dortoir à la suite de Yao. Ce dernier fit feu sur un homme qui armait son fusil. Certains défenseurs n'avaient pu récupérer leur arme encore sur les râteliers, d'autres essayaient d'enfiler leur pantalon. Le corps à corps s'engagea, mais les gens de De Virai furent rapidement submergés par le nombre. Des esclaves libérés s'étaient précipités pour se joindre à l'assaut, leur fureur ne laissa aucun rescapé. Ces mercenaires étaient particulièrement durs avec eux. L'un des gardes de la plantation tenta de s'enfuir par la fenêtre, mais une lance de

bambou le cloua contre le volet. Aucun des défenseurs n'en réchappa.

Le jeune garçon sortit des latrines. Boire avec les autres gardes ne lui avait pas réussi la veille et ce matin son intestin l'avait rappelé à l'ordre. Quand il entendit le premier coup de feu, il s'accroupit derrière un arbre. Il était totalement paniqué et ne savait que faire. Des bruits lui parvenaient du dortoir, il entendit une clameur et imagina le combat derrière les volets. Maintenant, il voyait des hommes noirs courir entre les bâtiments. Il fit demi-tour et s'enfuit à toutes jambes dans la forêt.

Personne n'avait fait attention à lui.

Tout s'était déroulé en quelques minutes. Les combattants se rassemblèrent vers la grande demeure du maître.

La porte d'entrée s'ouvrit, les gens de maison sortirent.

Tous de couleur, ils furent éloignés avec prévenance et interrogés. Ils purent donner le nombre d'occupants et confirmer qu'ils étaient réveillés et armés. De Virai était bien chez lui avec sa famille.

Yao rejoignit ses amis.

- La maison des gardes est à nous, ils ont tous été tués.

Nous avons un mort et deux blessés sans gravité. Nous avons dénombré douze gardes. Est-ce le bon compte ? demanda-t-il au majordome qui calcula un instant.

- Non, ils étaient treize, c'est moi qui mets la table pour leur repas ! dit une servante.

- Sacrebleu ! P'tit Louis, fouillez partout, il nous en manque

un ! tonna Mapenda.

Le jeune garçon parti avec quelques hommes vérifier les bâtiments, fier de se voir confier une telle mission.

Un esclave de la plantation armé d'un épieu s'avança vers la belle demeure, il injuriait de Virai, le maudissait, l'enjoignait de venir se battre. Il projeta son trait vers la façade. Antoine lui hurla de se mettre à l'abri. Un nuage de fumée s'échappa d'une fenêtre du premier étage et l'homme reçut un projectile en pleine poitrine.

Antoine courut jusqu'à lui, et le tira à l'abri, mais ne put que constater le décès. Il intervint :

- Mapenda rassemble les gens d'ici. Donnes leur les consignes et allez récupérer les armes à feu qu'a amené le galion. Il ne faut pas se mettre en danger, cela ne sert à rien.

Il se tourna vers la grande bâtisse et appela :

- De Virai, c'est Antoine, Labâtie ! Sortez avec votre famille, les mains levées ! Il ne leur sera fait aucun mal !

- Labâtie ! J'ai toujours su que vous étiez un traître, un félon, j'aurais dû vous tuer !

- Je vous rappelle que c'est vous qui allez contre les prescriptions du pouvoir, pas nous. Mais nous ne sommes plus là pour régler un problème personnel. Veuillez sortir, vos gardes sont maîtrisés !

- Qui me dit que vous n'allez pas nous abattre dès que nous serons dehors ?

- Le mépris que j'ai pour vous ne me fera pas changer mes convictions. Je vous en donne ma parole.

L'un des assaillants dit :

- Mettons le feu, il sortira !

- Non, surtout pas ! Il y a des femmes et des enfants et puis la fumée serait sûrement vue depuis la citadelle et un détachement viendrait aux nouvelles.

Antoine fit approcher des fusils et les fit mettre en joue.

- Visez les fenêtres, il comprendra ! Feu !

La salve fracassa des vitres, créant la panique dans la maison.

- Traître, faire tirer sur des femmes et des enfants ! entendirent ils.

- Pourquoi, dites-vous cela ? Vous faisiez la différence parmi vos esclaves entre les femmes et les enfants ?

- N'avez-vous pas honte de lutter contre vos semblables à côté de nègres !

- Je ne suis pas à leurs côtés parce qu'ils sont noirs. Ils sont des gens comme les autres, avec leurs qualités et leurs défauts. Ils sont devenus mes amis. Vous les avez emprisonnés, exploités, torturés, humiliés. L'esclavage est une abomination et nous allons le faire cesser. Ce sont eux mes semblables. Mais nous ne sommes pas là pour dialoguer. Sortez ou je fais donner l'assaut !

La situation semblait bloquée. Antoine ordonna :

- Rechargez ! Feu !

Un deuxième salve frappa les ouvertures. On entendit des cris.

- Nous sortons ! hurla une voix de femme.

De Virai s'avança, les mains bien en vue. Derrière lui, sa

femme et ses deux enfants.

Antoine se tourna et dit à Abla :

- Occupe-toi de madame et des enfants, qu'on ne leur fasse aucun mal. Prends des hommes de chez nous avec toi, ceux de cette plantation ont peut-être des comptes à régler.

De Virai fut fouillé. La troupe des esclaves de sa plantation s'avancait vers lui, les yeux fous de colère et de rancœur pour ces années d'horreur.

Mapenda paraissait dépassé par leur réaction, il dit en tentant de s'interposer :

- Restez calme, il est à nous maintenant. On a besoin de lui.

Il n'avait pas fini la phrase qu'un homme se jeta sur lui avec sa machette. Antoine s'interposa et la lutte fut rude pour lui faire lâcher son arme.

L'homme se mit à genoux en pleurs, la tête dans ses mains. Le majordome s'avança vers Antoine :

- C'est un brave homme, mais de Virai a tué son fils de 10 ans. C'était il y a quelques semaines, quand nous avons demandé des nouvelles conditions dans les plantations. Il l'a pris au hasard. Il avait lui-même ordonné les tortures pour l'exemple. Son père s'offrait à sa place, mais de Virai n'avait pas voulu. Le petit n'a pas survécu

Antoine s'approcha de l'homme et le releva :

- Je comprends ta douleur. Il mérite la mort, mais cela ne te rendra pas ton fils. La vengeance n'amènera encore que du malheur, ce qu'il faut, c'est que vous retrouviez la liberté. J'ai le souvenir d'une vieille Dame noire pleine de sagesse à

Saint-Domingue qui a dit :

Si nous devons changer notre condition pour devenir comme nos bourreaux, je préfère garder ma dignité et rester esclave. Tu vois, je me souviens mot pour mot de ses paroles. Le moment venu, il paiera.

Abla et Yao hochèrent la tête pour approuver.

- Nous jugerons les coupables plus tard. S'il doit mourir, ce sera aussi pour ton fils, je te le promets.

P'tit Louis arriva :

- Nous n'avons pas trouvé le dernier garde. Il a réussi à s'enfuir.

Yao se reprit :

- Il nous faut bloquer la route des plantations, il va vraisemblablement rejoindre la citadelle. Nous essaierons de l'intercepter. S'il arrive à passer, il faut se préparer, la troupe va venir.

Mapenda précisa :

- Nous avons découvert les armes, il y a vingt fusils, dix pistolets, cinq sacs de plomb et trois barils de poudre.

De Virai fut solidement attaché. Quand il passa près des rebelles, la tête basse, il fut giflé, frappé à coups de poings et couvert de crachats.

Antoine laissa faire, il fallait que la colère s'expurge. Leur ancien maître méritait bien plus que cela.

Les trois chefs se répartirent les missions.

Yao et Antoine s'occuperaient de retenir l'armée. Mapenda et P'tit Louis se rendraient vers les autres lieux de soulèvement.

Abla partit vers la plantation pour s'occuper des prisonniers. De Virai était bien encadré. Antoine était satisfait, il éloignait sa fiancée des combats à venir.

Yao choisit quelques hommes sachant se servir d'un fusil, des armes et des munitions trouvées chez de Virai. Il emporta aussi des haches. Le détachement s'enfonça en direction de Port Alcance. Quand il fut au milieu du secteur boisé, Yao fit stopper la troupe. Il demanda d'abattre des arbres en travers de la piste. Pendant ce temps, il plaçait à la lisière deux guetteurs pour les avertir de l'approche de la garnison. Pour terminer, il disposa ses tireurs aux meilleurs emplacements.

Une fois l'abattis terminé, il montra à ceux qui ne savaient pas tirer, comment recharger un fusil. Les plus habiles comprirent rapidement. Il fit le décompte des armes et pour chaque tireur désigna deux chargeurs qui devraient fournir une arme prête à faire feu après le tir. Il faudrait gagner du temps et attendre les renforts.

L'alerte allait être donnée rapidement et cela compliquait la situation.

Le jeune garde de la plantation de Virai, arriva à la citadelle, sa chemise trempée de sueur. Il avait tant couru, qu'il ne parvenait pas à parler. Quand il eut repris son souffle, il expliqua, sans véritable cohérence, ce qu'il avait vu et ce qui

s'était passé à sa plantation. La cloche sonna aussitôt et le gouverneur fut avisé.

L'état-major de la citadelle décida d'envoyer le plus gros de la garnison en reconnaissance et renfort vers les plantations. Un minimum serait laissé sur place pour défendre la place forte. La troupe se prépara, l'agitation régnait sur la place d'armes. Enfin les portes s'ouvrirent et la troupe sortit, suivie des deux canons de campagne et tout leur train d'artillerie, tirés par des chevaux. Ils prirent la direction du centre de l'île alors que le soleil arrivait au zénith.

Quand Mapenda rejoignit la plantation suivante, une grande confusion régnait sur place. Si le mouvement des esclaves avait bien débuté par la prise de quelques armes et la capture de plusieurs gardiens, la situation s'était stabilisée. Le reste du personnel blanc s'était retranché dans la demeure du maître en prenant en otage les employés de maison.

Des échanges sporadiques de coups de feu étaient entendus de temps en temps. Mapenda fit le point avec les meneurs.

- Si certains des nôtres n'étaient pas dans la maison, nous y aurions mis le feu ! s'exclama l'un d'entre eux.

Mapenda réfléchissait.

- Avec mes hommes, nous allons pénétrer dans la maison. C'est risqué, mais nous pourrions choisir les cibles.

L'affranchi fit venir ses guerriers qui acquiescèrent. Il demanda aux esclaves de créer une diversion avec une salve et d'un bond son groupe se plaqua contre le bâtiment.

Mapenda n'avait pris que six hommes avec lui dont P'tit Louis qui le suivait de près.

D'un coup de pied magistral, il fit voler en éclat une porte-fenêtre qui donnait sur le péristyle. Un coup de feu résonna dans la pièce.

Mapenda regardait dans le grand miroir suspendu contre le mur du salon. Il voyait l'homme qui avait tiré accroupi derrière une banquette. Il fit venir P'tit Louis et lui montra la scène tout en expliquant sa manœuvre.

L'homme avait eu le temps de recharger ou avait peut-être plusieurs armes. Mapenda laissa la place à son compagnon et prit son élan, sautant de l'autre côté de l'ouverture. Alors que sa grande silhouette avec sa veste ouverte lui donnait l'air de s'envoler, un coup partit. P'tit Louis qui se tenait prêt, passa son arme, visa et son fusil cracha. Dans le miroir, il put voir que l'homme gisait au sol. Il fit signe à Mapenda et après avoir rechargé son arme, ils entrèrent de concert.

Le groupe entier prit position dans la pièce contrôlant la sortie et les ouvertures. L'homme était blessé gravement et râlait la tête sur un tapis. Ses armes lui furent retirées.

Mapenda montra sa redingote à P'tit Louis :

- Regarde, il s'en est fallu de peu !

Le bas du vêtement à côté de la fente arrière était percé d'un trou.

Le commando progressa jusqu'à l'escalier. Il se trouvait dans une pièce au plafond haut, entourée d'une galerie qui desservait les pièces de l'étage.

Mapenda envoya un homme se positionner face au balcon. Prenant la tête, ils gravirent les marches monumentales.

Une porte s'ouvrit et un garde sortit un fusil à l'épaule. Deux coups de feu partirent. Celui venant d'en bas manqua sa cible. Un homme dans les escaliers s'effondra. Mapenda rugit et fonça vers la pièce. Si l'homme n'avait que son fusil, il n'aurait pas le temps de recharger. Il pénétra d'un coup d'épaule, dans ce qui était une chambre. L'homme tentait de s'enfuir par le balcon. Il le poussa si fort que la rambarde se brisa. L'homme atterrit dans la cour, se rompant le cou. Tous entendirent deux coups de feu dans une pièce toute proche. Une fois les assaillants dans la place, ils virent une arme au sol. Près de là, le propriétaire gisait, un pistolet fumant à la main. Il avait tué son épouse et mit fin à ses jours. L'homme âgé n'avait pas voulu subir l'humiliation d'être capturé par ses esclaves.

Mapenda demanda de rechercher le personnel de maison. Quand on l'appela sous l'escalier, il se rendit dans le cellier et vit les corps de la gouvernante et trois servantes tuées d'une balle dans la poitrine. Il resta un moment effondré par la mort gratuite de ces gens qui avaient servi leurs maîtres jusqu'au bout.

Les esclaves qui pouvaient se battre suivirent Mapenda qui fonçait déjà vers une autre plantation. L'île en comportait douze.

Quand le détachement militaire s'avança dans la forêt en direction des plantations, Mapenda arrivait à peine à son quatrième objectif.

Antoine et Yao furent surpris de voir les soldats de si bonne heure. L'effet de surprise était anéanti. Ils auraient voulu maîtriser les plantations avant d'avoir à affronter l'armée. Les militaires s'arrêtèrent quand ils aperçurent l'obstacle qui leur barrait la route. L'officier fit avancer son cheval, pour constater les faits. Antoine reconnut de Malville mais interpella les soldats :

- Rejoignez nous ! L'Assemblée nationale a promulgué de nouveaux textes, Le gouverneur va contre le nouveau régime, suivez le peuple de France.

L'officier tira avec son pistolet en direction des arbres.

- Rejoignez nous, devenez soldats de la nouvelle République, soutenez le peuple de France ! répéta Antoine.

L'officier fit mettre les soldats en ligne. Le premier rang mit un genou à terre.

La première salve vint se fracasser contre les troncs.

Avant que la deuxième ne soit ordonnée, Antoine s'écria :

- Feu à volonté !

Quatre soldats s'écroulèrent. Le capitaine fut touché à l'épaule. Les chargeurs tendirent les fusils et de nouveaux tirs se firent entendre, le roulement semblait bien orchestré. Les fantassins durent se mettre à couvert derrière les arbres. Antoine fit cesser le feu, il fallait économiser les munitions.

Le lieutenant, qui avait accouru, fit reculer ses soldats en ordre. Derrière cette ligne, Yao vit les artilleurs placer leurs pièces. Le feu reprit depuis la barricade, mais à cette distance, les tirs n'étaient pas efficaces. Antoine prit ses tireurs et de chaque côté tenta d'avancer vers les canons.

Pendant ce temps, les autres hommes commençaient à abattre d'autres arbres quelques hectomètres en arrière. Il fallait ralentir leur progression à tout prix et espérer voir arriver des renforts.

Les hommes d'Antoine furent reçus par un feu fourni qui les obligea à se protéger. Il désigna les cibles :

- Essayez de toucher les caissons, il doit y avoir de la poudre !

Plusieurs impacts émaillèrent la manœuvre des canonniers. Un cheval fut même touché et s'écroula. Quand le premier boulet percuta la barricade de troncs, des éclats partirent de tous les côtés, traversant le nuage de poussière.

Antoine essaya encore de pouvoir atteindre les pièces en batteries, mais elles étaient protégées par les fantassins qui derrière leurs abris empêchaient de s'en approcher.

Maintenant les boulets frappaient l'abattis à rythme régulier.

Antoine avait fait se replier ses hommes, ce qui coûta la vie à l'un d'eux. Il ne fut pas possible d'emporter son corps.

Yao décida qu'il resterait à l'avant, afin de surprendre les soldats et protéger le repli du reste de la troupe.

La manœuvre commença et Antoine rejoint la deuxième barricade qui venait d'être finie. A l'avant, Yao maintenait les soldats sur leur position avec des tirs sporadiques.

Quand tous les défenseurs furent regroupés, la ligne se reconstitua.

Les militaires approchèrent par les sous-bois et prirent position à distance de tir. Les canons poussés à la main rejoignirent lentement leur nouvel emplacement.

Au crépuscule, la troisième barricade n'avait pas encore

cédé. Yao et Antoine avaient perdu six hommes. Des renforts arrivèrent, mais peu d'armes avaient été trouvées et peu d'hommes étaient aptes à les utiliser. Ils furent placés sur les flancs, Antoine craignant de se faire déborder.

La nuit amena un moment de répit. Les derniers arrivants apprirent à Yao et Antoine que Mapenda avait seulement pris la maîtrise de la moitié des plantations. Beaucoup de problèmes restaient à résoudre. Des foyers de résistance s'étaient organisés, que les esclaves ne savaient pas réduire. Ceux qui avaient réussi, avaient payé un prix très lourd en pertes humaines. Les planteurs étaient visiblement préparés, leur méfiance avait été sous-estimée.

La nuit se révéla longue et pénible, un peu d'eau arriva pour ravitailler les défenseurs, mais le moral restait au plus haut. Le sentiment de liberté gonflait les poitrines. Yao profita de l'obscurité pour tenter de s'approcher des canons pour les détruire, mais ils avaient été reculés pour la nuit et la troupe avait formé un dispositif infranchissable.

Quand le petit jour pointa, une odeur de fumée enveloppa la barricade. Le vent d'est soufflait fort et amenait une fumée épaisse. Quand Antoine put voir, il se rendit compte que les militaires avaient allumé divers foyers. La broussaille des sous-bois ne brûlait guère, mais produisait beaucoup de fumée. Le pilonnage des boulets sur les troncs reprit. Pendant que les défenseurs avaient leur vue brouillée, les fantassins progressaient sur les côtés. Les bons tireurs faisaient défaut dans les esclaves et l'on en voyait certains

riposter avec des jets de lances.

Antoine et Yao ne parvenaient pas à enrayer la progression du détachement militaire. L'incendie ne progressait guère, mais la fumée gênait toujours les quelques tireurs qui restaient.

Le dernier abattis avait été fait près de la lisière. Il fallait prendre une décision. Antoine et Yao se consultèrent. Il parut plus judicieux de faire mettre leur troupe en hauteur afin de gêner la progression des fantassins et rendre moins efficaces les tirs d'artillerie.

Antoine couvrit ses compagnons qui suivirent la piste qui montait vers des collines. Elle surplombait la mer au sud. La route franchissait un pont qui permettait de traverser un ruisseau large et profond.

Yao prépara la destruction de l'ouvrage et plaça les tireurs qui lui restaient sur les hauteurs. Quand Antoine le rejoignit tout était prêt. Le pont s'effondra quand le dernier compagnon fut passé. Il fallait maintenant tenir cette ligne.

Quand la troupe aborda la lisière, le lieutenant remarqua instantanément l'ouvrage détruit. Ses sapeurs pourraient faire une réparation de fortune, mais il fallait déloger les tireurs embusqués. Sur la crête, ils seraient difficiles à atteindre.

Avec sa longue-vue, il rechercha le meilleur emplacement pour ses pièces d'artillerie. Il repéra sur sa gauche, une colline qui lui sembla légèrement plus haute que celle où se terraient les esclaves. Elle devait surplomber la plage. Une piste fut défrichée pour sortir de la forêt à couvert et rejoindre les galets. Les canons furent hissés sur le

promontoire, après un travail harassant pour la troupe. La position parut bonne à l'officier. Toute approche était impossible du côté de la plage. Vers l'est, une presqu'île s'avançait vers le large. Vers l'ouest, l'embouchure du ruisseau se mêlait à la mer et puis la plage s'allongeait au loin.

Les premiers tirs méritèrent un ajustement par la suite ils se firent plus précis. Les fantassins avaient pris position et tenaient les accès au mamelon. Les esclaves bougeaient en permanence pour tenter de troubler les artilleurs.

Yao et Antoine reçurent de nombreux renforts, qu'ils regroupaient derrière la crête. Ils étaient les bienvenus. Ils apprirent que Mapenda prenait le contrôle de la dernière plantation. Il ne tarderait plus à les rejoindre. Bien qu'ils répugnent à donner un tel ordre, ils savaient que la position ne pourrait pas tenir bien longtemps, il faudrait donner un assaut général et faire taire ces maudits canons.

Un groupe passerait par la plage.

Les militaires se regroupèrent afin de donner la charge. Les boulets n'étaient pas inépuisables. L'officier n'avait pas vu toute la troupe qui s'amassait derrière les replis du terrain. L'armement était hétéroclite, bambous effilés, machettes, haches, mais chacun voulait participer à sa conquête de liberté.

Antoine et Yao expliquèrent à tous que le dénouement était proche. Ils placèrent les guerriers derrière la ligne de crête bien étalés aussi loin que le pouvait le terrain.

Antoine voyait les regards durs, les muscles noués, les

mains crispées sur les armes. Il se demandait combien d'entre eux laisseraient leur vie sur ces collines. Une force incroyable se dégageait de tous ces hommes,. Suffirait elle face aux fusils et aux canons ?

Chapitre 13

Le soleil cognait en cet après-midi. Des volutes de chaleur troublaient l'air au-dessus de l'océan.

Quand le sloop franchit la pointe de la presqu'île, personne ne le remarqua s'approcher du lieu de la bataille. Les canons des soldats crachaient leurs munitions, préparant une charge pour dégager le pont détruit. Les officiers galvanisaient les militaires.

Quand les sabords se relevèrent, un artilleur regarda ce bateau qui approchait. Il lui fit même signe, croyant à un ami. Des mutins ne pouvaient pas avoir de flotte.

Quand la première bordée frappa le sommet de la colline sur laquelle se trouvaient les canons, ce fut la stupeur. Un boulet de la deuxième salve faucha les jambes d'un soldat et fracassa un caisson de poudre qui explosa et renversa les deux pièces d'artillerie, soufflant servants et affûts.

Les officiers levèrent la tête, se demandant ce qu'il pouvait se passer. Au pied de la colline, ils ne voyaient rien du drame qui venait de se jouer. Antoine se leva et regarda le navire.

Il connaissait cette silhouette, mais ne parvenait pas à l'identifier. L'évidence jaillit de sa poitrine :

- C'est Sékou ! Sékou est revenu ! Il n'y a plus d'artillerie, profitons de la surprise ! A l'assaut ! En avant !

Le sabre à la main, il se leva et se mit à courir dans la pente. Il regarda de côté et vit Yao avancer à grandes foulées, entouré d'une horde sombre et furieuse. Les militaires ne cessaient de tirer. Mais l'élan ne se brisait pas et la vague continuait de déferler. Quand les premiers guerriers arrivèrent au ruisseau, il fallut franchir l'obstacle. Les soldats en profitaient pour tirer ceux qui voulaient se rétablir sur la berge. Antoine et Yao ordonnèrent à tous de rester à l'abri en attendant que les armes à feu rejoignent la première ligne.

Les soldats restaient disciplinés et efficaces malgré la riposte. Ils se replièrent, impressionnés par le nombre d'assaillants. Le flanc de la colline semblait grouiller de coureurs. Les soldats rejoignirent la lisière et s'enfoncèrent dans la forêt à l'abri des arbres.

Jusqu'à la nuit, les guerriers africains harcelèrent la troupe qui reflua toujours en bon état. Les soldats eurent des pertes, mais les révoltés s'exposaient, emportés par leur fougue.

Au matin, toute la garnison avait rejoint la citadelle.

Mapenda, Yao et Antoine attendaient Sékou dont le sloop était allé mouiller près de l'anse aux chimères.

Mapenda surveillait la ville, aucun des chefs ne voulaient que les nouveaux affranchis ne se vengent sur la population

blanche. Yao et Antoine échafaudaient des plans pour investir la place forte. La tâche paraissait presque impossible, sinon au prix de pertes trop importantes. Sékou les rejoignit en milieu de journée. Il donna l'accolade à ses amis.

- J'étais bien en Afrique, mais vous me manquiez ! Nous avons un peu caboté, mais j'ai décidé de revenir, notre continent a bien changé. Je suis passé par Port Alcance, je voulais saluer ma famille. Les femmes m'ont informé sur votre mouvement. Je rejoignais l'anse aux chimères, pour voir comment me rendre utile, quand j'ai vu les soldats sur la dune. Vous avez pu voir que nous nous étions entraînés. J'ai des canonnières efficaces. Il faut toujours être prêt. Nous l'avons appris au fil de nos voyages.

Antoine intervint :

- C'est la providence qui t'a envoyé. Nous étions en mauvaise posture. Nous allions donner un assaut qui aurait coûté beaucoup de vies. Tu as permis de renverser l'avantage. Nous avions le nombre et ils avaient perdu leurs canons. Je n'ose imaginer le franchissement de la rivière sous les feux des pièces d'artillerie. Merci Sékou.

- Je suis arrivé à temps. J'ai pu participer avec mes hommes. Je n'en espérais pas tant ! Je ne peux pas vous aider ici avec mes canons, les leurs sont plus puissants et couleraient mon sloop, si je m'approchais.

La citadelle était cernée. Antoine s'avança à portée de voix des remparts, pour parlementer avec un linge blanc au bout d'un bambou.

- Rendez-vous, inutile de résister, le sens de l'histoire a

changé. Vous ne pouvez défendre un système qui a disparu. Je garantis à tous ceux qui nous rejoindront que leur vie sera sauve. N'écoutez pas le gouverneur, il défend les intérêts de propriétaires aujourd'hui disparus. Toutes les plantations sont à nous.

Vous êtes des gens du peuple ! Rejoignez nous !

La capitaine de Malville lui répondit avec son bras en écharpe :

- Allez au diable, vous et vos boniments. Nous ne sommes fidèles qu'au Roi.

Antoine, dépité rejoignit ses compagnons.

Au matin, les portes s'ouvrirent et les assaillants virent sortir un groupe de civils. Avec sa longue-vue, Mapenda précisa :

- Ce sont nos frères noirs ! Le gouverneur doit envisager un siège et vouloir économiser les rations. Il a libéré le personnel.

Il se mit à rire bruyamment :

- Ce qui va être le plus dur pour eux, ce sera de faire les tâches ingrates !

Quand le groupe atteint les premières lignes, il fut mis en sécurité. Hommes et femmes semblaient soulagés. Une femme portait un manteau en laine avec la capuche rabattue sur le visage. Un des gardiens du groupe, chargé de les accueillir, releva son habit et fut stupéfait :

- Pardieu ! Une femme blanche ! Venez voir les gars, elle va être à nous, on va s'amuser !

Catherine était tétanisée. La femme de chambre intervint :

- Laissez là, elle nous a toujours défendus ! C'est une amie d'Antoine, Labâtie ! C'est la fille du gouverneur !

- La fille du gouverneur, encore mieux ! Ne t'inquiète pas, nous allons être très gentils avec elle ! Ne te mêle pas de cela où il t'arrivera la même chose.

P'tit Louis, qui n'était pas loin, entendit ces paroles. Il fit prévenir Antoine d'urgence et voulut intervenir.

Il se retrouva plaqué au sol, un poignard sous la gorge.

- Pour qui te prends-tu gamin ? Nous sommes libres et n'avons plus de chefs. Puisque tu veux la défendre, tu vas regarder !

Alors qu'il prenait Catherine dans ses bras, l'homme vit arriver Antoine en courant.

L'homme se mit en garde, un poignard à la main.

- Lâche cette femme ! Elle m'a permis de m'évader et de venir participer avec vous à ce mouvement.

- C'est notre combat, pas le tien ! Nous aurions réussi, même sans toi. Il est normal que nous soyons payés de nos sacrifices.

- Nous voulons créer une société juste et ouverte à tous. Ceux qui seront jugés coupables seront sanctionnés. Nous ne voulons, ni pillage, ni vengeance aveugle !

- Quelle justice ? Celle des blancs ? Tu dis « nous », mais c'est ton idée par la nôtre. Ce sera toujours ça de pris !

- Pose ton arme et relâche cette femme ! Nous devons rester soudés et disciplinés.

- Tu veux être le nouveau maître ? Nous sommes libres ! Un coup de feu claqua et l'homme s'affaissa. Mapenda approcha, tenant à la main un pistolet fumant. Il se pencha sur l'homme :

- Si tu es libre, c'est beaucoup grâce à lui. Liberté ne veut pas dire chacun pour soi. Va faire soigner ton épaule et médite sur ce que tu as fait ! La prochaine fois, je tire entre tes deux yeux, compris ?

L'homme grimâça, mais ne répondit pas.

Mapenda se tourna vers ses camarades :

- Quelqu'un d'autre veut savoir quel est le prix de la liberté?

Ils baissèrent tous la tête puis ils partirent, amenant le blessé. P'tit louis put se relever, vexé de s'être fait surprendre.

Catherine se jeta dans les bras d'Antoine :

- Mon Dieu que j'ai eu peur, merci Antoine. Mon père m'a fait sortir avec les esclaves. Il a estimé que je serai plus en sécurité avec les insurgés. Il connaît votre sens de l'honneur.

- Il a un peu confiance en moi ? s'enquit Antoine.

Catherine ne répondit pas encore sous le choc.

Antoine en profita pour remercier le garçon d'écurie qui lui avait permis de s'évader.

Les discussions entre les chefs s'éternisaient. Un siège serait long et difficile. Un assaut serait trop meurtrier pour les assaillants.

Yao décida de ramener les deux fûts des canons qui n'étaient pas endommagés. Il les avait placés sur des brancards de bois et pouvait ainsi les déplacer. Après une étude approfondie des angles morts des pièces de la citadelle, il tirait sporadiquement sur les remparts, surtout de nuit.

Sékou était allé chercher son navire qu'il avait approché de Port Alcance. Il avait récupéré à bord les principaux

prisonniers. Il put approvisionner les apprentis artilleurs avec de la poudre. Le résultat n'était pas spectaculaire, mais il maintenait la garnison sous tension.

Au bout de trois jours, aucune solution n'était en vue.

Antoine conduisit ses amis dans le ravin par où il s'était échappé durant son évasion, près du potager. Une sape commença à être creusée. La place forte n'avait ni fossé, ni contrescarpe. Il était plus aisé d'atteindre les murs par un boyau dans lequel serait posée une mine.

Des troupes étaient stationnées dans le repli de terrain pour éviter toute sortie des assiégés. Le travail était dur, mais il occupait les hommes et comme l'avait suggéré Vauban, « la sueur épargne le sang ».

Le dénouement surprit les assaillants. Par une nuit noire, les guetteurs furent en alerte, la porte de la place forte s'ouvrait. Une grande partie de la troupe de la garnison sortit et se mit à courir, les bras levés, vers les assiégeants.

- Ne tirez pas, ne tirez pas ! Nous nous rendons !

Quelques coups de feu retentirent du haut des remparts.

Une fois fouillés, les hommes furent éloignés. Quelques-uns furent interrogés :

- Combien d'hommes prêts à combattre reste-t-il ?

- Seulement dix personnes peuvent se battre, il s'agit surtout des nobles et des officiers, les autres sont des fonctionnaires !

- Pourquoi vous êtes vous rendus maintenant ?

- Le citoyen Perrot nous a confirmé que le roi avait signé des documents de l'Assemblée nationale. De toute façon,

nous ne pouvons attendre aucun renfort et nous n'avons aucune raison de nous faire tuer pour préserver les intérêts des planteurs. Nos soldes n'ont pas été payées depuis des mois. Nous sommes issus du peuple. C'est la conscription ou la misère qui nous a poussé sous l'uniforme.

Antoine repartit donc avec son oriflamme blanche proposer la trêve. Il demanda à parler au gouverneur et non aux militaires. L'issue de l'assaut ne faisait plus aucun doute, mais Antoine voulait économiser des vies. Il y avait eu assez de souffrance.

Monsieur de Lanticourt semblait enclin à mettre fin à ce siège. Il demanda un délai pour en discuter avec les officiers qui paraissaient vouloir accomplir un dernier baroud d'honneur. Pendant le même temps, Mapenda, Yao et Antoine demandaient aux insurgés de ne pas détruire les installations.

- Nous aurons besoin de toutes les infrastructures dans le nouveau fonctionnement de l'île. Il est inutile de brûler ou casser. Tout ce qui est là nous appartiendra.

Quand les portes de la citadelle finirent par s'ouvrir, la vague des anciens esclaves déferla dans ce symbole de l'autorité. Le gouverneur et les derniers occupants attendaient afin que leur soit signifié leur sort.

Seul le capitaine de Malville n'était pas avec eux.

Il n'appréciait pas cette reddition sans éclat, il fallut aller le chercher de force dans ses appartements. Devant son arrogance, un groupe d'insurgés l'amena sur les remparts, et

il fut jeté en bas des murs sans autre forme de procès. Sa seule gloire fut d'être le dernier mort de la révolte de Santa Clara.

Tout restait à mettre en place sur l'île. Antoine avait remis Perrot en liberté. Le représentant de l'Assemblée nationale avait enfin pu faire sa connaissance. Les cellules étaient pleines. Le gouverneur et les planteurs attendaient d'être jugés. Leurs familles étaient logées dans la citadelle en régime de semi-liberté.

Une réplique insulaire de l'Assemblée nationale constituante avait été créée. Chaque plantation avait désigné des représentants au prorata du nombre. Les citadins avaient fait de même ainsi que les pêcheurs qui avaient conservé leur particularité.

Les soldats avaient été répartis dans les plantations. Beaucoup d'entre eux originaires des campagnes reprenaient avec plaisir le travail de la terre. Deux mondes apprenaient à se connaître enfin et à se fondre. Il ne fallait pas négliger les cultures et les travaux évitaient l'oisiveté.

Les corps des champs de bataille avaient été ramassés. Les insurgés furent enterrés sur le lieu qu'avaient choisi les artilleurs et que l'on baptisa « La dune aux canons », face à la mer. Un hommage général leur fut rendu. Les soldats furent ensevelis, plus discrètement, dans le boyau creusé vers les murs de la citadelle et qui servit de sépulture collective.

Dans les plantations, il était urgent d'améliorer les conditions de vie. Beaucoup prirent exemple sur la

plantation d'Antoine et un habitat de style africain, mais adapté au climat local, émergea bientôt.

L'Assemblée insulaire décida une répartition des terres confisquées. Chaque famille se voyait attribuer une parcelle à cultiver, mais une partie commune était conservée afin de garantir la solidarité communautaire.

Chaque plantation désignait ses responsables. Il leur était demandé de prêter serment aux décisions de l'Assemblée insulaire.

Les soldats du génie furent détachés pour réparer le pont détruit et dégager l'itinéraire vers les terres.

Les commerces en ville avaient repris leur activité. Si la méfiance fut de mise dans les premiers jours, les habitudes permirent de dédramatiser la cohabitation.

La demeure du gouverneur fut transformée en hôpital. Elle était le symbole des privilèges abolis et l'intérêt collectif sur l'individuel. Le médecin militaire se chargea de tous les blessés.

Abla était venue vivre ces jours mémorables avec Antoine. Elle avait laissé Catherine à la plantation, comme pour lui signifier que l'histoire s'écrivait sans elle.

Vint le moment solennel d'élire un président à cette assemblée.

Perrot rappela à tous qu'il était envoyé par l'Assemblée nationale constituante. Il brigua le poste, pensant son élection acquise.

Cependant, une question taraudait les représentants :

Pourquoi l'Assemblée parisienne n'avait-elle pas voté des dispositions particulières pour les esclaves ?

Comme cela avait été le cas à Paris, beaucoup de noms circulaient. Pour ne pas créer de tensions, les amis de la première heure se réunirent.

Antoine prit la parole :

- Si vous le permettez, je désire prendre la parole en premier. Je ne désire pas ce poste qui doit revenir au peuple noir. Je serai de tout cœur derrière celui qui assurera ses fonctions. Il pourra compter sur mon aide à tout moment. Je resterai membre de cette assemblée, mais je voudrais retourner dans ma plantation.

Derrière lui, Abla le serra contre elle.

Yao et Mapenda avaient écouté avec attention.

Ce dernier garda le silence quelques instants avant de prendre la parole à son tour :

- Antoine, je retrouve bien là ton altruisme et ta discrétion. Notre peuple sait ce qu'il te doit et sera déçu de ta décision comme je le suis, mais je respecte ton choix.

Yao était songeur :

- Cette île te doit sa liberté, elle ne peut exiger plus de toi. Comme toi, je désire reprendre ma vie à la plantation comme agriculteur et pêcheur. Marguerite attend un enfant et je veux être à ses côtés.

Les deux amis félicitèrent le futur père avec effusion.

Antoine reprit la parole :

- Vous avez été des chefs efficaces et vous êtes des amis précieux. Je ne savais lequel des deux choisir. Yao, si tu veux

aspirer à une vie de famille, suis ton désir. Il y aura des renouvellements et tu pourras postuler à ce moment-là. Mapenda, si tu te sens prêt à nous représenter, je soutiendrai ton engagement, car je sais que tu es un homme de valeur et d'honneur.

Mapenda ne pouvait parler. La confiance et le regard de ses amis le touchaient, lui l'homme noir des rues. Il ne put que serrer les mains d'Antoine et Yao. P'tit Louis était fier dans son coin.

Quand le résultat fut annoncé, l'Assemblée insulaire se leva pour applaudir Mapenda élu avec une majorité écrasante. Une seule personne resta assise et fulminait, c'était Perrot. Il ne voulait se satisfaire du titre de représentant spécial de l'Assemblée nationale constituante. Le malaise s'intensifia quand l'assemblée vota à l'unanimité son attachement à l'assemblée parisienne. Elle précisa que cela ne s'appliquait que si les représentants nationaux respectaient l'égalité entre blancs et noirs. Elle s'en tenait aux principes énoncés dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

Antoine et Abla retournèrent à la plantation. Ils étaient heureux de retrouver chacun des membres de l'exploitation. Loiseau et Carbonel furent satisfaits de le voir revenir et des premières mesures prises par l'assemblée insulaire.

Abla et Antoine retrouvèrent le calme de la demeure que régénait Juliette. Antoine ne tarda pas à retourner dans les plantations dans lesquelles il aimait travailler près de ses

amis. Il prit l'habitude de nager tous les soirs avec Abla dans les eaux chaudes de l'anse des chimères.

Une convocation parvint, demandant à tous les représentants de rejoindre Port Alcance. La commission d'enquête avait terminé son travail sur les exactions pendant l'esclavage et voulait le présenter aux représentants et au peuple lors d'un procès.

Les membres de la cour furent élus parmi les délégués. Mapenda était chargé de veiller à la régularité des règles établies. Le rapporteur de la commission, qui relatait des faits accablants, fit office de Procureur du roi alors que deux représentants étaient tirés au sort pour assurer la défense des prévenus.

Chaque plaigneur eut un procès. De longs débats passionnés agitaient les séances. Les témoins purent venir clamer leur douleur devant leurs anciens bourreaux.

Le jour du verdict, Antoine était inquiet. Les décisions de la cour remettraient elles en cause le début de paix que connaissait Santa Clara.

Des écoles ouvraient à la ville et dans les plantations. Le commerce fonctionnait à nouveau et des initiatives voyaient le jour.

Les soldats s'étaient adaptés à leur nouvelle vie. Antoine espérait qu'avec le temps des couples mixtes se formeraient. Un projet de milice, qui concernerait tous les hommes, était en projet pour assurer la sécurité de l'île et permettre aux services collectifs de fonctionner.

Le jour du verdict survint après de longues journées d'audiences.

Antoine était venu comme chaque jour, il avait pris Abla près de lui et lui tenait la main en attendant les conclusions. Catherine aussi était présente et voulait connaître le sort réservé à son père.

Dans le public, Antoine croisa le regard du père de famille noir de la plantation de Virai, qui avait voulu tuer son patron. Il le salua d'un signe de tête.

Les accusés furent amenés sur leurs bancs par les personnes désignés pour leur surveillance. Ils se tenaient la tête basse, face à ces gens qu'ils avaient dominés durant des années. Seul de Virai promenait son regard provocateur sur l'assemblée. Il s'était insurgé contre ce procès qu'il qualifiait de mascarade.

Le silence se fit et tous se levèrent quand la cour entra dans la salle. Les visages étaient graves en ce moment solennel. Le Président de la cour prit la parole, ému par tous les regards tournés vers lui et commença la lecture des attendus.

Il débuta par la liste des condamnés à mort, elle comprenait outre le capitaine de Malville déjà décédé, quatre surveillants qui s'étaient montrés particulièrement cruels. L'acte d'accusation détaillait les faits les plus graves. Beaucoup d'auteurs étaient morts. L'énumération fut si longue que beaucoup pensaient que la liste était terminée.

Le Président reprit après une pause. Puis, il ajouta :
- Est condamné à mort le sieur Henri de Virai pour

assassinat d'un jeune garçon de dix ans, actes de torture et comportement barbare envers ses esclaves.

Antoine se tourna vers le père du petit garçon. L'homme pleurait. Il se leva pour sortir, la suite ne lui importait guère.

Suivirent des peines d'emprisonnement :

- Monsieur de Lanticourt, gouverneur de l'île, est condamné à cinq d'emprisonnement pour complicité avec les planteurs de l'île.

Catherine fut soulagée, son père avait échappé à la mort. Elle s'assit et pleura dans ses mains.

La liste s'égraina en lourdes périodes de prison pour les planteurs et le dernier officier en vie.

Les membres des familles étaient bannis de Santa Clara et partiraient dès que leur transfert serait possible vers Saint-Domingue.

Les fonctionnaires et soldats avaient le choix, ils pouvaient participer à la reconstruction de l'île.

La cour de justice confirma la confiscation des terres et des biens à titre de compensations, à la suite de quoi la séance fut levée.

Antoine était satisfait, les sentences lui paraissaient justes, de nature à apaiser les rancœurs, tout en préservant un espoir de réconciliation.

Il resta deux jours à Port Alcance, demeurant toujours chez ses amis du village de pêcheurs. Il assista à l'exécution des sentences.

Contrairement à ce qu'Antoine, craignait de Virai ne dit pas un mot avant d'être pendu.

Le lendemain, Sékou avait préparé son sloop pour rejoindre Saint-Domingue avec les familles.

Antoine accompagna Catherine, elle avait refusé de rester à la plantation, comme il lui fut proposé, en raison de sa participation à l'évasion d'Antoine. Comme les autres bannis, elle irait sur Hispaniola pour y attendre son père.

- Soyez courageuse et patiente Catherine, votre père vous rejoindra bientôt. Si tout se passe bien l'Assemblée pourrait se montrer magnanime.

Il l'aida à monter dans le canot et se rappela qu'il était aussi là quand elle était arrivée.

Il vit arriver Perrot qui avait émis le désir de retourner en France. Il avait beaucoup de mal à comprendre qu'il ne préside pas l'Assemblée insulaire et que le vent de la liberté avait aussi soufflé sur les noirs à qui on avait peut être trop fait de place. Selon lui, il aurait fallu attendre une décision en ce sens de l'Assemblée nationale.

Antoine lui dit :

- Paris sait ou doit savoir ce qui s'est passé et se poursuit dans les colonies. Paris ne doit pas tout centraliser. Les gouvernants ne voient que l'argent que les colonies engendre. La distance ne rend pas les choses plus acceptables et morales. Avec l'esclavage, l'homme a perdu tout sens des valeurs. Si l'Assemblée nationale constituante ne reconnaît pas les torts causés à tous ces gens, les

générations futures vivront toujours avec ce drame au cœur et des jours sombres reviendront.

Soyez notre porte-parole quand vous rentrerez à Paris, la France doit montrer la voie. Nous espérons que ce que nous avons mis en place sera accepté.

- L'Assemblée a beaucoup de choses à changer, mais elle ne peut tout bousculer et ne doit pas nuire à l'économie !
répondit Perrot.

Il embarqua sur la chaloupe et se tourna comme si son séjour sur Santa Clara était à effacer.

Antoine dit à Abla et Yao :

- Il n'a rien compris, il nous parle économie et nous parlons hommes et libertés. J'espère que la révolution n'amènera pas une nouvelle idéologie totalitaire qui remettra en cause les progrès.

- Tu le penses vraiment ? demanda Abla.

- Oui, je le crains ! Les débordements sont difficiles à éviter. Nous avons su les contourner, mais ce ne fut pas facile. L'île est petite et nous avons vécu des moments importants ensemble. La France saura-t-elle le faire ? A nous de savoir garder nos valeurs et rester attentifs. S'il le faut, Santa Clara saura se gérer ! Paris est si loin !

Le sourire qu'il affichait en remontant la plage surprit Yao et Abla.

Le travail avait repris son cours à la plantation. Marguerite avait accouché d'une magnifique petite fille qu'elle avait prénommée Antoinette.

Yao, Antoine et Abla se baignaient pendant que la nouvelle maman donnait le sein.

Mapenda, Sékou et P'tit Louis arrivèrent pour voir leurs amis et tous se retrouvèrent autour de la table sur la terrasse de la demeure. Il fut difficile de faire asseoir Juliette avec les convives, elle continuait à s'agiter sans cesse dans la cuisine. Mapenda était satisfait, quelques fonctionnaires étaient finalement restés et l'aidaient pour l'administration. Il apprenait à lire et écrire avec P'tit Louis.

Des soldats n'avaient pas voulu repartir. Ils aimaient le climat et la situation en France n'était pas encore stable. Les décisions de l'Assemblée insulaire étaient en cours de d'application. Le calme régnait et les gens semblaient satisfaits de leur nouvelle vie. Le temps ferait le reste, il n'est des blessures, que lui seul peut atténuer.

Le soleil se couchait sur l'océan, et on dut allumer des torches.

Avant que l'obscurité ne recouvre l'anse des chimères, Antoine leva son verre empli d'un vieux vin de Bordeaux que son oncle avait conservé. Yao prit la parole :
- Il faudrait changer le nom de cette anse. Elle nous rappelle que nous ne devons jamais oublier nos rêves. Nos chimères sont enfin devenues réalité.

Tous s'étaient arrêtés de parler et le silence se fit.

Abla vint près d'Antoine, s'appuyer à la rambarde. Il se mit derrière elle et posa son menton sur son épaule. Comme il aimait le parfum de sa peau !

Il sourit et dit :

- Désormais, nous l'appellerons l'anse de la liberté !

FIN

Histoire de l'esclavage en France

On estime à un million le nombre de Celtes déportés en esclavage suite à la guerre des Gaules.

Après l'antiquité l'esclavage disparaît en France durant plusieurs siècles. Le servage est mit peu à peu en place.

Les français sont victimes de l'esclavage lors de certaines attaques du pays au moyen âge. (vikings, maures....)

L'esclavage s'établit dans les colonies françaises à partir de 1625. Il est officiellement interdit sur le territoire métropolitain.

L'édit royal de 1685, de Louis XIV (rédigé par Colbert mort avant sa sortie) régit la vie des esclaves dans les colonies françaises. Il est appelé Code noir.

Abolition de l'esclavage le 4 février 1794. Certaines colonies ne l'appliqueront jamais.

Un décret Napoléonien du 20 mai 1802, rétablit l'esclavage dans les îles qui ne l'ont pas aboli.

En 1815 et surtout 1817, interdiction de la traite des noirs sous Louis XVIII.

L'abolition définitive de l'esclavage, sous l'impulsion de Victor, SCOELCHER (Député) est décrétée le 27/4/1848.